M. E. RENAN

TRAHISSANT LE CHRIST PAR UN ROMAN



BESANÇON. — IMPRIMERIE D'OUTHENIN-CHALANDRE FILS.

M. E. RENAN

TRAHISSANT LE CHRIST PAR UN ROMAN

OU

EXAMEN CRITIQUE

DE SA

VIE DE JÉSUS

PAR L'ABBÉ H.-J. CRELIER

AUMONIER DU SACRÉ-CŒUR

ANCIEN PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE

DEUXIÈME ÉDITION

REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

> Il n'y a pas dans les jardins de l'intelligence une seule fleur que cette chenille n'ait souillée.
>
> J. DE MAISTRE.

PARIS

LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DELAMBRE, 9

—

1864

M. E. RENAN

TRAHISSANT LE CHRIST PAR UN ROMAN.

CHAPITRE PREMIER.

Observations préliminaires. La qualité d'apostat est-elle une condition nécessaire pour faire l'histoire du christianisme? — Le principe fondamental de M. Renan n'est qu'une vaine et fausse hypothèse. — Valeur des autorités auxquelles il renvoie ses lecteurs, particulièrement de Strauss.

M. Renan s'est imposé la tâche de révéler au monde les *origines du christianisme*[1]; car le monde, chrétien depuis tant de siècles, non-seulement ignorait encore comment il l'était devenu, mais il ne se doutait pas même des conditions que devait réaliser un historien pour être en état de le lui apprendre. Elles sont, en effet, fort extraordinaires. « Pour faire l'histoire d'une religion, dit le savant critique, il est nécessaire, premièrement, d'y avoir cru (sans cela, on ne saurait comprendre par quoi elle a charmé et satisfait la conscience humaine); en second lieu, de n'y plus croire d'une manière absolue; car la foi absolue est incompatible avec l'histoire sincère[2]. » Ainsi la première et la plus indispensable des qualités pour un historien du christianisme est celle d'apostat; c'est, par conséquent, à des hommes tels que Julien le philosophe ou M. Renan qu'il faudra nous adresser si nous voulons savoir à quoi nous en tenir sur la personne de Jésus-Christ, sa doctrine et ses miracles, sur les apôtres et leur prédication, sur la rédaction de nos livres sacrés et le degré de confiance qu'ils méritent, sur l'établissement, la propagation, la conservation et les effets de la religion chrétienne (M. Renan embrasse tout cela dans son plan); c'est-à-dire sur toutes les questions de la solution

[1] *Vie de Jésus*, par Ernest Renan, 1 vol. formant le livre I de l'*Histoire des origines du christianisme;* Paris, 1863.
[2] *Vie de Jésus*, Introd., p. LVIII.

desquelles dépend la vérité ou la fausseté de nos croyances; en d'autres termes, c'est à des hommes qui ont répudié et qui combattent notre foi que nous devrons demander si nous sommes dans la vérité ou dans l'erreur.

M. Renan y a-t-il bien réfléchi? Est-ce sérieusement qu'il fait peser sur tous les chrétiens de l'univers, sur tous les hommes ayant des convictions religieuses, l'accusation d'être incapables de sincérité dans les choses qui touchent à leur religion? Quoi! les Bossuet, les Fénelon, les François de Sales, les Thomas d'Aquin, les Augustin, tant de prédicateurs de l'Evangile qui ont scellé leur témoignage de leur sang, les apôtres et Jésus-Christ même, auraient été inévitablement des fourbes [1], et c'est M. Renan qui viendrait tendre la main à leurs dupes, afin de les tirer d'illusion! Mais comment ne s'est-il pas aperçu que le trait qu'il décochait contre eux retournait le frapper lui-même? Car enfin, ou il a une religion, et, par conséquent, des convictions religieuses, ou il n'en a pas. S'il n'a pas de religion, le voilà donc, de son aveu, privé du *signe qui distingue essentiellement la nature humaine de l'animal* [2]; s'il en a une, il se reconnaît incapable, par là même, d'en faire l'*histoire sincère*, il est condamné à en parler contrairement à sa conscience. Mais s'il est dans l'impossibilité de faire l'histoire sincère de la religion à laquelle il croit, comment fera-t-il l'histoire sincère d'une religion opposée, d'une religion qui le condamne, et que, de son côté, il doit nécessairement plus ou moins condamner? Si sa *foi* lui ôte la sincérité à l'égard de la première, ne produira-t-elle pas, par contre-coup, le même effet, mais en sens contraire, à l'égard de l'autre? Il se pose en homme animé de sentiments bienveillants pour le christianisme, il nous dit d'un ton mielleux que « l'amour va sans la foi; » que, « pour ne s'attacher à aucune des formes qui captivent l'adoration des hommes, on ne renonce pas à goûter ce qu'elles contiennent de bon et de beau [3]. » Mais n'est-ce pas reconnaître équivalemment

[1] Nous verrons plus tard que M. Renan ne craint pas, en effet, de faire jouer à Jésus-Christ un rôle très-peu sincère.

[2] *Etud. d'hist. relig.*, Préf., p. XVI (4e édit.).

[3] *Vie de Jésus*, Introd., p. LIX.

qu'on n'aime ces formes qu'à proportion de ce qu'on croit y trouver de bonté et de beauté? Comment donc y aurait-il de l'amour sans foi? D'ailleurs, ce qu'il y a de bon et de beau dans les formes chrétiennes, aux yeux de M. Renan, se réduit à peu de chose, et nous verrons bientôt que son *amour sans la foi* confine trop à la haine, ou plutôt se confond avec elle, non-seulement à l'égard du christianisme, mais encore à l'égard de son auteur. L'impression qui résulte des faits tels qu'il les expose est, en somme, très-défavorable à Jésus, qui ne reste pas même un grand homme, et à son œuvre; ses éloges ne sont souvent que des coups d'encensoir donnés, à dessein ou non, au travers du visage, et, alors même qu'il en est autrement, ils rappellent trop le mot de d'Alembert : « Qui ne sait que, dans le maudit pays où nou sommes, ces phrases sont style de notaire et ne servent que de passe-port aux *vérités* qu'on veut établir ailleurs? »

Voilà de quelle manière notre historien des origines du christianisme *aime son sujet,* et comment cet amour a *servi à lui en donner l'intelligence* [1].

Son principe fondamental est d'ailleurs, lui-même le proclame, en pleine contradiction avec les idées de Jésus, de ses apôtres et de tous les siècles juifs et chrétiens. Ce principe, qui consiste, comme on sait, dans la complète élimination du surnaturel, le met dans la nécessité d'*expliquer* (c'est ainsi qu'il s'exprime) tous les récits où il en trouve, *ou* de *les réduire à des légendes* [2], et de faire de Jésus un visionnaire ou un jongleur. Or, à supposer la parfaite *sincérité* d'une histoire ainsi agencée, s'ensuit-il qu'elle soit vraie? Le principe sur lequel elle s'appuie est-il incontestable? Est-il évident par lui-même, ou du moins évidemment démontré? Il est si peu évident par lui-même que M. Renan a cru nécessaire d'en tenter la démonstration [3]; mais il n'a réussi, comme je le lui ai fait voir il n'y a pas longtemps, qu'à se mettre en contradiction perpétuelle

[1] « Si l'amour d'un sujet, dit-il, peut servir à en donner l'intelligence, on reconnaîtra aussi, j'espère, que cette condition ne m'a pas manqué. (*Ibid.*, p. LVIII.) — Il est vrai que, dans un certain sens, il ne l'aime que trop, ce sujet.

[2] *Ibid.*, p. L.

[3] Dans l'opuscule : *La chaire d'hébreu au collége de France*, Paris, 1862.

ou avec lui-même, ou avec le bon sens, ou avec tous les deux à la fois [1].

Il est vrai qu'il a un excellent moyen de rendre nuls tous les coups que l'on peut lui porter : c'est de ne pas s'en apercevoir, et d'aller toujours en avant. Cette tactique, il faut l'avouer, est très-habile : elle a le double avantage de lui épargner l'embarras de réponses où pourrait se trahir sa faiblesse, et de le maintenir toujours dans des apparences triomphantes aux yeux de ses partisans, qui, pour la plupart, ignorent ou ne daignent pas lire les réfutations qu'on fait de ses erreurs et de ses sophismes, ou même s'indignent qu'on ose contredire un si grand savant. Il a donc raison de la suivre aussi longtemps qu'elle lui réussira. Mais cela ne durera pas toujours.

Il y a encore bien d'autres points que M. Renan aurait dû prouver, s'il avait voulu faire un livre sérieux. Malheureusement son plan — c'est lui qui nous l'apprend — ne le lui permettait pas [2]. Il est vrai qu'il y supplée à sa manière. « Un système continu de notes, dit-il, met le lecteur à même de vérifier d'après les sources toutes les propositions du texte. Dans ces notes, on s'est borné strictement aux citations de première main, je veux dire à l'indication des passages originaux sur lesquels chaque assertion ou chaque conjecture s'appuie. » Nous verrons bientôt de quelle manière notre critique appuie ses dires sur les *textes originaux*. Mais laissons-le poursuivre : « Je sais que pour les personnes peu initiées à ces sortes d'études, bien d'autres développements eussent été nécessaires. Mais je n'ai pas l'habitude de refaire ce qui est fait et bien fait. » Il renvoie, en conséquence, ces personnes à différents ouvrages de MM. « Albert Réville, pasteur de l'église wallonne de Rotterdam; Ed. Reuss, professeur à la Faculté de théologie et au séminaire protestant de Strasbourg ; Michel Nicolas, professeur à la Faculté de théologie protestante de Montauban ; » à la *Revue de théologie* de M. Colani (Strasbourg), et surtout à la *Vie de Jésus* du fameux

[1] Voyez *M. Renan guerroyant contre le surnaturel*, Paris, Pélagaud, 1863.

[2] « Le plan suivi pour cette histoire, dit-il, a empêché d'introduire dans le texte de longues dissertations critiques sur les points controversés. » (*Vie de Jésus*, Introd., p. VI).

docteur Strauss, traduite par M. Littré, assurant que celles « qui voudront bien consulter ces excellents écrits y trouveront expliqués une foule de points sur lesquels » il a « dû être très-succinct[1]. »

Les personnes peu initiées à ces sortes d'études n'iront pas, M. Renan le sait fort bien, dévorer l'ennui accumulé dans les livres qu'il leur indique, non plus qu'elles ne se soucieront de vérifier dans le Talmud l'exactitude et la portée des citations dont il orne le bas de ses pages. Aussi tel n'est pas son but : il lui suffit qu'elles soient persuadées que ces livres fournissent toutes les explications et toutes les preuves qu'elles chercheraient vainement dans le sien. Or, pour cela, il n'est nullement requis qu'elles les lisent; il est même bon, si elles ne sont pas tout à fait étrangères à ces matières, qu'elles ne les lisent pas. Ce n'est pas que je les connaisse tous pour les avoir lus moi-même; mais, en premier lieu, je crois pouvoir invoquer ici l'induction aussi légitimement au moins que le fait M. Renan dans bien d'autres cas. Un des auteurs indiqués, M. Michel Nicolas, n'a-t-il pas eu la naïveté d'informer le monde savant que ses *yeux ne sauraient découvrir dans les quatre premiers livres mosaïques un plan quelconque, bien ou mal conçu, bien ou mal exécuté?* D'où il concluait naturellement qu'il n'y en a aucun, et que leur rédaction *ne fut guère qu'un travail de manœuvre*[2]. Plusieurs, sans aucun doute, en tireront une conclusion tant soit peu différente. M. Michel Nicolas est néanmoins digne d'indulgence : ne voit pas qui veut; et puis, il est vraisemblable que les rayons du soleil d'Allemagne n'arrivent que bien affaiblis à Montauban.

Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de clair, c'est que ni les yeux ni la logique d'un des principaux guides que nous offre M. Renan ne sont conformés de manière à mériter une pleine confiance; ce qui ne laisse pas que d'être déjà un préjugé peu favorable pour les autres.

D'ailleurs, ou les auteurs des *excellents écrits* qu'on nous conseille de consulter ont encore une *foi absolue* au christianisme, ou ils n'y ont plus qu'une foi relative, à la manière du nouvel histo-

[1] *Vie de Jésus*, Introd., p. VI-VIII.
[2] *Etudes critiq. sur la Bible*. Ancien Testament, p. 70 et 71.

rien de ses *origines*. Dans le premier cas, ils sont donc, d'après lui, incapables de sincérité, *la foi absolue étant incompatible avec l'histoire sincère*; dans le second cas, comment peuvent-ils s'intituler *pasteurs, professeurs de théologie*, etc., en remplir extérieurement les fonctions, sans encourir le reproche de la plus détestable hypocrisie? Or quelle confiance accorder à des fourbes ou à des hypocrites?

Enfin, M. Renan pourrait-il trouver mauvais que ses éloges et ses recommandations ne nous inspirent qu'une foi très-relative, quand nous voyons un homme qui, selon lui, *brille au premier rang parmi les critiques et les exégètes de notre siècle*[1], M. Ewald, traiter avec la plus grande irrévérence ce qu'il vante comme si *excellent?* Ecoutons comment le savant professeur de Gœttingue s'exprime :

1° Sur M. A. Réville : « Un long article sur le Cantique des Cantiques, par A. Réville, se trouve dans la *Revue de théologie* de Colani, 1858. L'auteur regarde le Cantique des Cantiques comme un drame réel..... Il comprend bien, en outre, plusieurs choses ; mais, comme il est encore grandement dépourvu de connaissances approfondies, il porte plusieurs jugements dénués de fondement.... [2] »

2° Sur M. Ed. Reuss : « L'article d'Ed. Reuss sur les Cantiques des degrés, comme on les appelle (dans la *Revue de théologie* de Colani, 1858), est, à la vérité, quelque peu plus sensé que son travail sur le psaume LXVIII, dont il a été rendu compte *Jahrb.* IV, p. 52 et suiv.; il ne renferme toutefois, pour le fond, rien de nouveau..., et il est encore gâté par des idées trop brutes sur le contenu de ces quinze cantiques et par le manque de connaissance exacte de la langue[3]. »—« Ed. Reuss, de Strasbourg, dans ces deux articles (*Nouvelles études comparatives sur les trois premiers évangiles*, etc., dans la *Revue de théologie* de Colani, 1857, 1858), n'expose pas avec sincérité[4] et abnégation, comme il conviendrait

[1] *Etud. d'hist. relig.*, p. 79.
[2] *Jahrbücher der biblischen Wissenschaft*, IXtes Jahrb., 1857-1858, p. 179.
[3] *Ibid.*, p. 171.
[4] Aurait-il donc une *foi absolue?*

cependant à un théologien évangélique, nos connaissances actuelles telles qu'elles sont en effet, et ne s'élève pas à leur hauteur; mais tandis que, tout en profitant des vérités que j'ai déjà exposées, il cherche à donner de nouvelles preuves de beaucoup de choses déjà tout à fait constantes (ce qui, en soi, aurait peut-être son utilité), il tombe dans une foule d'erreurs[1]. » — « Reuss donne une traduction du livre de Ruth, avec des remarques et une nouvelle opinion sur le but et le contenu de ce livre, dans la *Revue de théologie* de Strasbourg, 1861; mais nous ne pouvons malheureusement trouver dans cette nouvelle opinion que de nouvelles erreurs, provenant plus de légèreté et d'orgueil que d'une autre source[2]. » — Et à propos de son *Histoire de la théologie chrétienne au siècle apostolique*, un de ces *excellents écrits* auxquels M. Renan renvoie ses lecteurs : « L'auteur, dit-il, qui veut passer pour connaître l'Ancien Testament, y trouverait, pour son dessein, un des meilleurs secours, qui malheureusement fait encore toujours défaut à la plupart de ceux qui écrivent sur le Nouveau Testament. Il parle effectivement beaucoup du judaïsme; mais ce qu'il en dit est partie très-insuffisant, partie souverainement erroné et inexact... A l'égard du Nouveau Testament même, il est encore bien loin d'avoir une connaissance approfondie des matières et de les traiter d'une manière complète.... Il fait sonner fort haut contre les Tubinguiens son indépendance de tout système; mais il ne laisse pas d'être leur écho plus qu'il ne serait à propos[3].... »

3° Sur M. Michel Nicolas : « L'auteur du premier écrit (*De l'origine des doctrines de l'immortalité de l'âme et de la résurrection des corps chez les Juifs*, par Michel Nicolas, dans la *Revue de théologie* de Colani, 1857) est déjà connu comme un homme qui, en France, s'occupe beaucoup de l'étude des livres allemands les plus récents; et, s'il le faisait purement pour l'avantage de la science et du christianisme évangélique en France, cela serait

[1] *Jahrbücher d. bibl. W.*, IXtes Jahrb., p. 197.
[2] *Ibid.*, IXtes Jahrb., 1860-1861, p. 307.
[3] *Ibid.*, IVtes Jahrb., 1851-1852, p. 147. — Ewald parle très-souvent de l'école de Tubingue comme d'une école d'athées, ayant pour chef le docteur Baur, et pour principaux représentants après lui Strauss, Schwegler, Hilgenfeld, etc.

très-méritoire. Mais malheureusement c'est plutôt pour le mauvais côté de cette littérature et pour la funeste sagesse de Tubingue que se trahit son goût ; l'écrit que nous avons sous les yeux ne part pas non plus d'une connaissance suffisamment approfondie de la Bible et de la science actuelle de meilleur aloi. Que signifie, par exemple , l'assertion que l'immortalité pure n'a été enseignée que par les Juifs d'Alexandrie ; la résurrection, depuis l'époque des Maccabées, par ceux de Palestine ? Au lieu de pareilles imaginations en l'air, l'auteur aurait dû mieux saisir les grandes vérités déjà mises dans tout leur jour [1]. » — « Sous le titre : *La science biblique en Allemagne*, Michel Nicolas, déjà connu de nos lecteurs comme un théologien inclinant fort vers l'école de Tubingue, donne quelques articles sur les prophètes (dans la *Revue germanique*, 1860, juin et juillet). Nous regrettons que l'auteur connaisse si peu et sache si mal apprécier le véritable état actuel de notre science biblique en Allemagne. N'est-il pas étrange, par exemple, de le voir aujourd'hui s'étonner, avec le juif parisien Munk, que Moïse ne se rencontre pas dans le livre des Juges (ce qui n'est pas même vrai) [2] ? »

4° Sur la *Revue de théologie* de M. Colani et M. Renan lui-même : « La *Revue de théologie* de Strasbourg, 1859, pag. 104 et suiv., ne fait que se rendre ridicule par le jugement qu'elle porte sur le *Job* de Renan, tant elle est excessive dans ses éloges à bon marché [3] ! »

Mais c'est surtout à l'égard de Strauss qu'Ewald ne peut contenir son mépris et son indignation. « Il était déjà dans sa jeunesse, dit-il, comme chrétien, scientifiquement et moralement gâté ; car, avec une légère dose de véritable science et de ce que nous devons appeler aujourd'hui moralité, il n'aurait jamais écrit sa *Vie de Jésus* ; mais maintenant, après tous les ravages que ce mauvais livre inepte a causés, et lorsque nous avons quelque chose d'incomparablement plus exact, il veut encore mettre audessus de tout ce barbouillage de sa jeunesse, et même (personne,

[1] *Jahrbücher d. bibl. Wiss.*, IXtes Jahrb., 1857-1858, p. 268.
[2] *Ibid.*, XItes Jahrb., 1860-1861, p. 265.
[3] *Ibid.*, Xtes Jahrb., 1859-1860 p. 205, not.

pour de bonnes raisons n'y ayant pensé) enfler son propre gosier pour faire la proposition de célébrer un jubilé de la vingt-cinquième année de son apparition? Y a-t-il quelque chose de plus vain, de plus ridicule et en même temps de plus bas? Il est vrai qu'un athée est capable de pareilles choses: le vide intérieur qu'il éprouve et l'abandon de Dieu le poussent à tenter de tels artifices, à proclamer ses propres louanges et à se donner de l'encens, à faire les préparatifs d'un jubilé de la vingt-cinquième année de son livre, et mille autres choses de même acabit, pour voir s'il réussira à se réchauffer lui-même et à tromper le monde sur son compte.... Et que dit-il maintenant à la louange de son avorton d'autrefois? comment rafraîchit-il le souvenir de ce misérable livre oublié depuis longtemps? Lorsqu'il l'a entrepris, il y avait, à ce qu'il dit, trois opinions différentes sur l'histoire évangélique; mais toutes trois sont si basses et si ridicules qu'il n'y a qu'un esprit de mensonge tel que le sien qui puisse s'imaginer et dire à ses lecteurs qu'elles fussent les seules qui régnassent alors; ou, si cela avait lieu dans l'établissement de Tubingue, cela ne prouve autre chose sinon qu'il était fort en arrière des résultats déjà obtenus en Allemagne. En face de ces trois systèmes, dit-il, il en a trouvé un nouveau, d'après lequel les récits évangéliques sont des inventions sorties de la tradition non-consciente du christianisme primitif, ou, comme il s'exprime ordinairement en un seul mot, des *mythes*. Mais s'il y a du mérite à cette trouvaille, il appartient notoirement à d'autres qui ont écrit longtemps avant lui, et il ne saurait prétendre qu'à celui d'avoir représenté un système si complétement faux, brut et menteur, sur la plus haute histoire humaine, comme le seul en harmonie avec la sagesse hégélienne. Et cet esprit de mensonge que son père intellectuel Baur lui emprunta ensuite avec quelques légers changements, il veut encore maintenant le répandre dans tout l'univers! encore maintenant le louer et le recommander comme une haute invention!...

» La simple vérité est que les difficultés qui planaient auparavant sur toute cette partie du terrain biblique étaient déjà avant ces vingt-cinq ans l'objet des soigneuses recherches et des nobles travaux d'esprits incomparablement meilleurs et plus capables, et

que tous les efforts de cette fausse sagesse strausso-baurienne n'ont été qu'une tentative aussi inutile que grossière, et même impudente et basse, de détruire et rendre vains ces travaux. L'histoire de la science biblique depuis quarante ans doit être écrite plus tard ; mais on me permettra de dire ici brièvement, comme une chose appartenant à mon sujet, que déjà dix ans avant que le Ludwisbourgeois Strauss eût lancé dans le monde son barbouillage de jeunesse en deux épais volumes, j'avais sur le Nouveau Testament et tout ce qui s'y rapporte absolument les mêmes idées que j'ai publiées par écrit principalement depuis 1848, comme il est facile à chacun de s'en assurer. Il manquait trop alors d'instruction approfondie et de connaissance des matières, aussi bien que de véritable moralité, pour pouvoir donner la moindre chose supportable et utile dans tout le vaste terrain de la science biblique : et maintenant, après que depuis vingt-cinq ans il n'a fait que rétrograder toujours davantage, et que pour cent raisons il est devenu toujours plus incapable de parler sur ces matières, ne fût-ce que comme simple auditeur et écolier, il ose diffamer des connaissances et une science dont il ne comprend absolument rien !...

» Tout le but de ce disciple chéri et de son père intellectuel est de représenter le contenu entier de la Bible, et par là même le christianisme, comme quelque chose de si bas, de si incertain, de si purement imaginaire, de si arbitrairement inventé, que pas un homme instruit ne puisse s'empêcher de lui tourner le dos, tandis que tous les deux comprennent autant que rien de tout ce qu'ils veulent rendre si méprisable... Tant que la philosophie hégélienne a encore joui de quelque faveur dans le public, ils ne voulaient être que philosophes, et tout obtenir par elle ; depuis que le vent, en Allemagne, est plus à l'histoire, ils arborent subitement une autre bannière, ils ne veulent plus être qu'historiens, et demandent qu'on n'entrave donc pas les recherches historiques ! Ils consentent même depuis peu à accorder quelque chose au christianisme, en même temps que Baur continue, avec sa sophistique, à tout bouleverser et à nier ce qu'il y a de plus certain, et que son disciple, de son côté, reste attaché à son Feuerbach, et croit à peine nécessaire de voiler un peu son parfait anti-christianisme...

» Mais tel commencement, telle fin; et le père de cette école est maintenant condamné à voir encore de ses yeux tomber en ruines tout l'édifice qu'il avait élevé avec tant de peine, et à espérer en vain quelque secours réel de la part de ses disciples. Il était vraiment temps que cette fausse science fût détruite en Allemagne : déjà, non contente d'y avoir causé d'effroyables maux, elle a pénétré au delà des frontières allemandes, et active l'horrible corruption qui menace de plus en plus de s'emparer de l'Europe entière et de détruire toute notre civilisation; déjà elle essaie de rafraîchir ses traits avec du fard français... J'ai parlé précédemment du secours que la *Revue germanique* de Paris prête aux projets tubinguiens; ce qu'elle a produit depuis, sous ce rapport, est encore allé toujours en empirant. Les misérables tendances d'un parti parisien s'accordent fort bien avec les tubinguiennes, et il se trouve là des théologiens alsaciens tombés assez bas pour renier toute science allemande approfondie et utile ! S'il existait encore à Paris la moindre sagesse élevée, on y aurait du moins honte de répéter les mensonges des Tubinguiens et de trahir si fort sa propre nudité ; mais il faut que ces gens-là sachent qu'il n'y a pas un seul vrai savant allemand à qui leur conduite n'inspire le plus profond mépris[1]. »

A s'en tenir au jugement du célèbre critique de Gœttingue, n'est-il pas évident que M. Renan aurait très-bien pu, sans déroger à sa louable *habitude de ne pas refaire ce qui est fait et bien fait*, nous fournir lui-même les nombreux éclaircissements qu'il dit nous être nécessaires, au lieu de nous les envoyer chercher dans les *excellents écrits* qu'il indique ? Chose à peine croyable ! quelques hégéliens allemands tombés en plein discrédit dans leur propre patrie, et leurs diminutifs d'en-deçà du Rhin, un athée traduit par un autre athée, tels sont les docteurs éclairés et *sincères* auxquels on ose inviter les Français à recourir pour se mettre en état de se décider entre le Christ de l'Evangile et le Christ de l'hégélianisme, entre le Dieu de la Bible et de la raison et le Dieu du panthéisme, ou, ce qui revient au même, l'athéisme;

[1] *Jahrbücher d. bibl. Wiss.*, XItes Jahrb., 1860-1861, p. 130 et suiv.

en un mot, entre le catholicisme et le renanisme! Car c'est de cela qu'il s'agit, et non pas d'autre chose. Et on s'imagine encore, sans nul doute, qu'ils se trouveront très-flattés de l'honneur qui leur est offert de se rendre, en abandonnant leur Bossuet et leur Fénelon pour se faire les humbles disciples de pareils maîtres, la fable et la risée de tout ce qu'il y a d'hommes instruits et sensés à l'étranger !

M. Renan, pour atténuer la portée des jugements si sévères d'Ewald, les mettra-t-il sur le compte de ses *idées particulières en fait de religion et de philosophie*, « idées auxquelles on ne peut, dit-il, contester du moins une singulière originalité, et dans lesquelles il croit pouvoir associer une sorte de fanatisme chrétien au rationalisme le plus avoué [1]? » Cela pourrait avoir quelque apparence, si ces jugements ne s'appuyaient que sur son autorité ; mais, outre qu'ils sont généralement fondés sur de solides motifs (dont la brièveté nous a obligé de supprimer une bonne partie), ils sont partagés, comme il en fait lui-même l'observation, par tout ce qu'il y a de plus distingué sous le rapport de la science et du caractère en Allemagne. Pour nous borner à ce qui concerne le Dr Strauss, qui revendique la principale importance dans la discussion actuelle, voici ce qu'en disait dernièrement le savant Tholuck : « Dans l'endroit même (de sa préface sur les *Dialogues de Hutten*) où l'auteur célèbre le jubilé de la 25e année de sa *Vie de Jésus*, nous voyons comment lui-même, au bout d'un quart de siècle, apprécie les résultats de son livre... « J'atteste, y est-il » dit, que si maintenant mon livre n'est plus guère lu, cela vient » de ce qu'il a été absorbé par la culture intellectuelle de notre » temps, qu'il a pénétré dans toutes les veines de la science ac-» tuelle. J'atteste enfin que, depuis vingt-cinq ans entiers, il n'a » pas été écrit sur les matières qu'il traite une ligne de quelque » importance dans laquelle son influence ne soit reconnaissable. » Dans le cas le plus favorable, il n'y a que la vie isolée à laquelle cet homme se plaint d'avoir été condamné qui puisse être alléguée pour expliquer une pareille illusion sur l'état actuel de l'Eglise et

[1] *Etud. d'hist. relig.*, p. 78.

de la science théologique. Que la partie négative de l'ouvrage ait contribué pour sa part à propager la négation, c'est ce qu'on peut lui accorder, bien que d'autres causes, telles que le matérialisme toujours croissant, se montrent beaucoup plus au premier plau; mais la partie positive, spéculative, à laquelle cependant l'auteur, malgré l'espace restreint qu'il lui donne, veut expressément qu'on accorde tout autant d'importance, a péri, du moins chez nous en Allemagne, sans laisser de trace, — à part quelques faibles échos dans les conventicules des communautés libres. Ce n'est plus maintenant qu'à l'étranger (comme cela est déjà arrivé à l'égard d'autres doctrines théologiques), dans la jeune France protestante, dans la jeune Angleterre, et dans cette jeune théologie suisse qui a trouvé depuis peu un organe dans les *Zeitstimmen* du pasteur Lang à Saint-Gall, qu'il jouit d'un été de la Saint-Martin[1]. »

Au reste, si je cite des auteurs allemands, c'est surtout afin que les Français sachent bien ce qu'on pense en Allemagne des docteurs que M. Renan leur propose, et qu'ils soient plus à même de le remercier autant qu'il le mérite du service éminent qu'il leur rend en leur offrant, à côté de lui, une honorable place à la queue d'une école réprouvée non-seulement par les chrétiens, mais encore par les rationalistes de ce pays. Si ce n'eût été cette raison, il aurait suffi de le consulter lui-même, du moins en ce qui concerne le livre du docteur de Ludwisbourg, pour n'avoir plus que faire de chercher des lumières ailleurs.

[1] Dans Herzogs *Realwœrterbuch f. prot. Theol.*, art. *Strauss*, tom. XV, p. 177. — Voy. encore ci-après, ch. IV, vers la fin.

CHAPITRE II.

(**Suite.**) Le jugement que M. Renan lui-même portait naguère de Strauss rapproché des éloges qu'il en fait aujourd'hui.

Ce ne sera pas sans quelque étonnement, je m'assure, qu'on parcourra les principaux passages du jugement que M. Renan portait, dans une autre occasion, sur l'ouvrage de Strauss, et qu'on les rapprochera de ce qu'il en dit aujourd'hui. Je crois devoir les mettre en entier, quoique un peu longs, sous les yeux du lecteur, d'autant plus qu'ils serviront encore dans la suite à rendre plus manifeste que c'est sous le souffle du même esprit qu'est éclose la *Vie de Jésus* du critique allemand et celle du critique français.

« L'Allemagne, dit-il, ne s'arrête jamais sur le chemin de la spéculation et dépasse presque toujours la mesure dans l'application de ses théories. Aux mythologues éclectiques succédèrent les mythologues absolus, qui aspirèrent à expliquer tous les faits de l'Evangile par des mythes purs, et renoncèrent à la tentative d'en extraire un résidu historique. Le docteur David-Frédéric Strauss s'est fait une réputation européenne en présentant ce système avec un vaste appareil de science et de raisonnements dans son livre célèbre de la *Vie de Jésus*. « L'ancienne interpré-
» tation de l'Eglise, dit-il dans la préface de sa première édition,
» partait de deux suppositions : la première, que les Evangiles
» renferment de l'histoire ; la seconde, que cette histoire est une
» histoire surnaturelle. Le rationalisme, rejetant la seconde de
» ces propositions, ne s'en attachait que plus fortement à la pre-
» mière, savoir, qu'il se trouve dans ces livres une histoire, mais
» une histoire naturelle. La science ne peut ainsi rester à mi-
» chemin ; il faut encore laisser tomber l'autre supposition ; il faut
» rechercher si et jusqu'à quel point nous sommes dans les Evan-
» giles sur un terrain historique : c'est là la marche naturelle des
» choses ; et, sous ce rapport, l'apparition d'un ouvrage comme
» celui-ci est non-seulement justifiée, mais encore nécessaire. »

» Strauss a ici pleinement raison. Il fallait ignorer profondément l'histoire de la théologie allemande pour avoir entassé, comme on l'a fait, sur le nom d'un seul homme les malédictions qui reviennent à tout le travail intellectuel dont il est le résumé. Déclamer contre ces inévitables apparitions, s'autoriser de ce qu'elles ont de partiel et d'incomplet pour nier ce qu'elles ont de légitime, c'est s'attaquer à la fatalité de la raison, à la marche nécessaire de l'esprit humain. Les *Prolégomènes à Homère*, de Wolf, devaient nécessairement amener la *Vie de Jésus*. Certes, après Wolf, la question homérique, comme après Strauss la question évangélique, a fait bien des progrès; mais les erreurs mêmes où ces deux grands critiques ont pu tomber sont de celles qu'on doit tenir pour fécondes et qui préparent la découverte de la vérité. »

Quoi qu'en dise M. Renan, je ne saurois voir une si grande injustice à ce que le nom d'un homme qui est le *résumé de tout* un *travail intellectuel résume* aussi *les malédictions qui reviennent* à ce *travail*. Quant à la *fatalité de la raison* et à la *marche nécessaire de l'esprit humain*, je sais que c'est un dogme nécessaire et fatal de la sagesse hégélienne; mais je ne sais pas aussi bien si M. Renan, qui le professe, se rend un compte exact de toutes les conséquences désastreuses autant qu'absurdes qu'il entraîne. Une de ces conséquences, c'est la parfaite légitimité de toutes les erreurs, même les plus monstrueuses, qui ne sont plus que l'inévitable produit des lois de l'esprit humain; c'est, par la même raison, la parfaite légitimité de tous les égarements du cœur et de la volonté, de tous les désordres et de tous les crimes. Ces mots mêmes d'erreur, d'égarement, de désordre, de crime, n'ont plus de sens, à moins qu'on ne s'en serve simplement, comme paraît le faire notre philosophe à l'égard du premier, pour désigner ce qu'il peut y avoir, dans les *inévitables apparitions* auxquelles on a donné ces noms jusqu'ici, *de partiel et d'incomplet*. Ou bien M. Renan prétendra-t-il que cette fatalité, cette marche nécessaire, ne soit que pour l'intelligence? Mais qu'est-ce qui l'autoriserait à établir sur ce point une scission entre nos facultés? D'ailleurs, l'intelligence et la volonté sont-elles des facultés iso-

lées et sans rapports entre elles? N'est-ce pas l'intelligence qui présente à la volonté ses objets? Or comment celle-ci ne s'égarerait-elle pas, s'il lui est présenté comme bon ce qui est mauvais, et réciproquement? Un fatalisme complet, c'est-à-dire la dignité de l'homme réduite à celle de brute ou de pure machine, voilà donc ce qui est renfermé dans ce beau principe de la *fatalité de la raison* et de la *marche nécessaire de l'esprit humain,* principe, au reste, dont je ne vois pas bien l'accord avec l'hypothèse d'*opinions librement conçues* que l'auteur admet ailleurs, lorsqu'il dit que « toute opinion librement conçue est bonne et morale pour celui qui l'a conçue [1]. » Il est vrai que, pour ce grand logicien, dans une foule de matières, *la contradiction est le signe de la vérité* [2]; il est vrai encore que chez lui les doctrines les plus opposées se rapprochent par leurs conséquences, toutes conduisant au même résultat, qui est l'anéantissement de toute morale et de toute religion.

Ce n'est pas que je prétende nier que les erreurs, comme les vérités, ne s'enchaînent, et qu'après avoir admis un faux principe on ne soit fatalement conduit, à moins d'inconséquence, à toutes les erreurs qui en découlent, de même qu'une fois qu'on a pris une fausse route, on ne peut plus, tant qu'on la suit, que s'égarer toujours davantage : M. Renan lui-même en est un exemple. J'avoue encore qu'il est possible de se tromper de bonne foi, et qu'alors on est digne de compassion plutôt que de blâme. Mais qu'on ne se trompe pas trop souvent aussi parce qu'on le veut bien, sous l'influence de mauvaises passions qu'on n'a pas le courage de réprimer, par l'effet d'une haine secrète contre la vérité, et que les erreurs dans lesquelles on tombe par suite d'un faux principe volontairement adopté ne soient pas coupables; que, parce qu'il a plu à Wolf de faire rédiger l'Iliade par une espèce de société de gens de lettres non consciente de son œuvre, Strauss ait dû nécessairement convertir les Evangiles en un cycle my-

[1] *Réponse de M. Renan à M. Guéroult,* dans l'*Opinion nationale* du 4 septembre 1862. Voy. *M. Renan guerroyant,* etc. p. 54.

[2] « La contradiction, en de pareilles matières, est le signe de la vérité. » (*Livre de Job,* Etude, etc., p. LXVII.) — Voy. le *Livre de Job vengé,* etc., p. 13.

thique, analogue à ceux des Grecs et des Latins, c'est ce que, pour l'honneur de l'esprit humain comme pour celui de la vérité, je nie absolument.

Mais il est temps de rendre la parole à notre critique.

« De tous les penseurs de l'Allemagne, continue-t-il, Strauss est peut-être le plus mal apprécié en France. La plupart ne le connaissent que par les injures de ses adversaires et pour avoir entendu dire qu'un extravagant de ce nom a nié l'existence du Christ; car c'est en des termes aussi absurdes que l'on a résumé la *Vie de Jésus*. D'un autre côté, ceux qui envisageraient Strauss comme un historien dégagé de toute préoccupation étrangère à la science se méprendraient sur son véritable caractère. Strauss, il faut le dire, quelque surprenante que puisse paraître cette double assertion, Strauss est à la fois un théologien (pour plusieurs un théologien timide [1]) et un philosophe de l'école de Hegel. »

Nous ne suivrons pas M. Renan dans les preuves qu'il donne de la première assertion, assez indifférente pour le but que nous nous proposons; il nous suffira de l'entendre sur la seconde, à laquelle il passe ainsi :

« Strauss, qu'on présente en France comme une sorte d'antechrist, est donc bien réellement un théologien; ajoutons, au risque de paraître chercher le paradoxe, que ce théologien est un disciple de Hegel. La *Vie de Jésus* n'est au fond que la philosophie du chef de l'école allemande contemporaine appliquée aux récits évangéliques; la christologie du théologien n'est que la traduction symbolique des thèses abstraites du philosophe [2]. Dieu n'est pas un infini inaccessible qui réside obstinément en dehors et au-dessus du fini : il y pénètre, de telle sorte que la nature finie, c'est-à-dire le monde et l'esprit humain, ne sont qu'une aliénation qu'il fait de lui-même et de laquelle il sort de nouveau pour rentrer dans son unité. L'homme n'a pas de vérité en tant qu'es-

[1] Moins hardi, en tout cas, que M. Renan.

[2] Je crois devoir faire l'observation que, dans l'exposé qui suit et qui est tiré de Strauss lui-même, l'absurdité du symbole hégélien s'adoucit notablement, grâce aux abréviations, sous la plume de M. Renan.

prit fini ; Dieu, à son tour, n'a point de réalité en tant qu'esprit infini et se renfermant dans son infinité. La vraie et réelle existence de l'esprit n'est donc ni Dieu en soi, ni l'homme en soi, mais elle est le Dieu-homme. Du moment que l'humanité est assez mûre pour faire sa religion de cette vérité, que Dieu est homme et que l'homme est de race divine, il faut qu'il surgisse un individu que l'on sache être le Dieu présent. Ce Dieu-homme, renfermant en un seul être l'essence divine et la personnalité humaine, a vraiment l'esprit divin pour père et une mère humaine. Homme d'essence divine, il est sans péché et parfait ; il domine la nature, il fait des miracles, et pourtant, par son humanité, il est dépendant de la nature, il est sujet aux souffrances et à la mort. Opposé aux hommes qui ne dépassent point leur nature finie, il doit mourir violemment de la main des pécheurs ; mais il sait le moyen de sortir de cet abîme et de reprendre le chemin vers lui-même. La mort de l'homme-Dieu n'étant que la suppression de son aliénation est, dans le fait, une élévation et un retour à Dieu ; par conséquent sa mort est nécessairement suivie de la résurrection et de l'ascension.

» Ce Christ *a priori*, on le devine bien, n'est point encore le Christ historique, celui qui a porté le nom de Jésus. C'est l'esprit humain, et l'esprit humain seul, qui réunit tous les attributs du Christ hégélien. Il n'a pas existé un individu formé par un privilége unique de l'essence divine et de l'essence humaine, dominant la nature, faisant des miracles, ressuscité corporellement ; il n'a pas existé un individu plus exclusivement Dieu qu'on ne l'avait été avant lui ou qu'on ne le sera après lui. Tel n'est pas le procédé par lequel l'idée se réalise ; elle ne prodigue pas toute sa richesse à une seule copie, pour être avare envers les autres. L'unité de la nature divine et de la nature humaine, si on en conçoit l'humanité comme l'incarnation, n'est-elle pas réelle dans un sens infiniment plus élevé que si on la limite à un individu ? Une incarnation continue de Dieu n'est-elle pas plus vraie qu'une incarnation bornée à un point du temps ? Placées dans un individu, les propriétés et les fonctions du Christ se contredisent ; elles concordent dans l'idée de l'espèce. L'humanité est la réunion des

deux natures, le Dieu fait homme, c'est-à-dire l'esprit infini qui s'est aliéné lui-même jusqu'à la nature finie, et l'esprit fini qui se souvient de son infinité. Elle est l'enfant de la mère visible et du père invisible, de l'esprit et de la nature. Elle est celui qui fait des miracles; car, dans le cours de l'histoire humaine, l'esprit s'assujétit de plus en plus la matière. Elle est l'impeccable, car la marche de son développement est au-dessus du reproche; la souillure ne s'attache jamais qu'à l'individu, elle n'atteint pas l'espèce et son histoire. Elle est celui qui meurt, ressuscite et monte au ciel; car en rejetant le fini qui la borne comme esprit individuel, national et planétaire, elle s'unit à l'esprit infini.

» Toutefois la christologie hégélienne, en plaçant son idéal au-dessus de Jésus en tant que personne historique, essaie de faire sa part au divin fondateur. A la tête de tous les grands actes de l'humanité se trouvent des individus doués de hautes facultés, que l'on désigne d'ordinaire par le titre de génies, mais qui, lorsqu'il s'agit de créations religieuses, méritent un nom plus saint. Jésus fut de ce nombre. Nul homme n'ayant eu et nul homme ne devant avoir un sentiment plus vif de son identité avec le Père céleste, il ne sera jamais possible de s'élever au-dessus de lui en matière de religion, quelques progrès que l'on fasse dans les autres branches de la culture intellectuelle. La foi religieuse a pu sans doute se perfectionner après lui, en se débarrassant de bien des superstitions et de la croyance au surnaturel; mais ces progrès ne peuvent être comparés au pas gigantesque que Jésus a fait faire à l'humanité dans la carrière de son évolution religieuse. Jamais l'unité de Dieu et de l'homme ne s'est manifestée dans le passé ni ne se manifestera dans l'avenir avec une puissance capable de transfigurer ainsi toute une vie. Ecartant donc les notions d'impeccabilité et de perfection absolue auxquelles nulle réalité ne peut satisfaire, nous concevons le Christ, dit Strauss, comme l'être dans la conscience duquel l'unité du divin et de l'humain s'est montrée pour la première fois avec énergie, au point de ne laisser qu'une valeur infiniment petite aux éléments contraires, et qui, en ce sens, est unique et sans égal dans l'histoire du monde, bien que l'idée religieuse conquise et promulguée par lui n'ait pu dans le

détail se soustraire à la loi du développement progressif [1]. »

Je ne sais si le lecteur aura parfaitement saisi tout ce jargon hégélien ; mais quand il y aurait rencontré quelques obscurités, il ne faudrait pas qu'il s'en étonnât, encore moins qu'il s'en affligeât outre mesure. C'est un malheur qui est arrivé à bien d'autres, à en juger par une anecdote que rapporte M. Heine : « Hegel, au lit de mort, disait : *Un seul homme m'a compris !* Mais il ajouta aussitôt : *Et encore celui-là ne m'a-t-il pas compris non plus* [2]. » Peut-être cependant parviendra-t-on à se faire une idée plus claire et en même temps plus complète du système hégélien à l'aide de l'exposé qu'en donne M. Edgard Quinet : « A force, dit-il, de se confondre avec la divinité, il arrive que l'humanité s'infatue jusqu'à la folie. En voici un exemple qui est devenu populaire. Suivant la doctrine de l'absolu réduite à son expression la plus simple, Dieu sommeillait dans un rêve moitié végétal, moitié animal, depuis des milliards d'années ; il ne donnait d'ailleurs pas le moindre signe de vie. Moïse et le Christ le tirèrent de cet engourdissement éternel ; mais il y retomba bien vite, et cette fois plus profondément que jamais. Les choses durèrent ainsi jusqu'à l'an 1804, avec quelques mélanges de rêves insignifiants. Au commencement de cette même année, Dieu n'avait pas la moindre conscience de ce qu'il était ou pouvait être. Ce ne fut que vers le milieu de l'automne qu'il fit définitivement connaissance avec lui-même dans la personne et la conscience de M. le docteur Hegel. Cet épisode important dans la vie de Dieu se passa le 23 octobre, sur le chemin de Bayreuth, à trois heures et demie de l'après-dînée. Depuis ce moment, l'Eternel se sentit vivre, et ne garda plus le moindre doute sur sa propre existence. Un peu plus tard, il fut nommé professeur ordinaire et directeur de l'Académie de Berlin. Alors sa carrière fut assurée [3]. »

Tel est le système auquel Strauss a essayé d'adapter le Christ évangélique. D'après cette doctrine, comme on a déjà pu le re-

[1] *Etud. d'hist. relig,*. p. 153 et suiv.

[2] *De l'Allemagne,* tom. I, p. 177. — Il faut avouer que si cet homme-là parlait pour être compris, il a fort mal réussi.

[3] *Allemagne et Italie,* t. I, p. 128.

marquer, Jésus-Christ n'a rien qui le relève au-dessus des autres hommes, sinon d'avoir été le panthéiste le plus consommé qu'il y eût eu jusqu'alors et qu'il doive jamais y avoir, bien que son idée ait acquis de prodigieux développements dans les cervelles de Hegel et de Strauss, auprès desquels il ne serait plus qu'un ignorant. M. Renan lui-même, après avoir exposé comme on l'a vu plus haut la christologie hégéliano-straussienne, n'a pu s'empêcher de l'apprécier ainsi :

« Voilà certes un langage étrange pour nos oreilles, et qui n'est propre à satisfaire ni le théologien ni le critique...

» On conçoit maintenant pourquoi le livre de Strauss, malgré sa renommée peut-être exagérée, est resté isolé et n'a contenté personne. L'historien le trouve trop vide de faits; le critique trop uniforme dans ses procédés; le théologien, fondé sur une hypothèse subversive du christianisme [1]. »

Voilà donc ce qu'était il y a quelques années, aux yeux de M. Renan à peu près comme à ceux d'Ewald, de Tholuck et de tout ce qu'il y a de savants en Allemagne, la *Vie de Jésus* du docteur Strauss : un produit essentiellement antichrétien, assez mauvais d'ailleurs, du sol hégélien. Et après nous avoir fait lire ce jugement dans un livre où il déclare qu'aujourd'hui encore il n'a *rien à désavouer* [2], il vient, dans un autre, la vanter comme un *excellent écrit* et la prendre pour son principal guide en traitant le même sujet! « La critique de détail des textes évangéliques, en particulier, dit-il, a été faite par M. Strauss d'une manière qui laisse peu à désirer. Bien que M. Strauss se soit trompé dans sa théorie sur la rédaction des Evangiles, et que son livre ait, selon moi, le tort de se tenir beaucoup trop sur le terrain théologique et trop peu sur le terrain historique, il est indispensable, pour se rendre compte des motifs qui m'ont guidé dans une foule de minuties, de suivre la discussion toujours judicieuse, quoique parfois un peu subtile, du livre si bien traduit par mon savant confrère, M. Littré [3]. »

[1] *Etud. d'hist. relig.*, p. 161 et 162.
[2] *Ibid.*, Préf., p. II.
[3] *Vie de Jésus*, Introd., p. VIII.

Qui croirons-nous, de M. Renan ou de M. Renan? car enfin à quel homme sensé espère-t-il persuader qu'une critique entreprise dans le dessein bien arrêté de plier toute l'histoire de Jésus-Christ aux théories de Hegel, de faire de l'Evangile une traduction de la philosophie de l'absolu, puisse avoir été exécutée d'*une manière qui laisse* si *peu à désirer ?* La *foi absolue* d'un hégélien *dominé par ses idées théologiques et philosophiques,* comme lui-même s'exprime encore, au point d'être *exclusivement préoccupé de la nécessité de substituer un système d'exégèse à un autre* [1], et poursuivant ce but *avec une pédantesque roideur* [2], aurait-elle donc, elle seule, le privilége d'être *compatible avec l'histoire sincère?* Que M. Renan, à qui sa haute raison ne permet pas d'être d'accord avec l'Evangile, se mette du moins un peu d'accord avec lui-même.

Quelle a été la marche suivie par Strauss pour réduire le Christ de l'Evangile aux proportions du Christ hégélien?

Comme il est à peine besoin d'en faire l'observation, les miracles — à moins de les entendre de la manière dont il le faisait plus haut, c'est-à-dire, de n'en laisser subsister que le nom — et en général le surnaturel, d'après le système de Hegel comme d'après tout autre système panthéiste, sont un véritable non-sens; d'où il a conclu que tous les récits qui en renferment, et par conséquent les récits évangéliques, ne pouvaient être que des mythes. La difficulté était de concilier la formation de cycles mythiques, à la manière de ceux des païens, avec l'authenticité des Evangiles. « Tandis que les cycles mythiques, chez les Grecs et les Latins, objectait-on à Strauss, sont formés par le recueil de légendes sans garanties, l'histoire biblique a été rédigée par des témoins oculaires, ou du moins par des gens qui, d'une part, ont été, en raison de leurs rapports avec des témoins oculaires, en état de raconter la vérité, et, d'autre part, ont une probité si manifeste qu'il ne peut rester aucun doute sur leur intention de la dire [3]. » Strauss, convenant de la force de cet argument, ne

[1] *Etud. d'hist. relig.,* p. 162.
[2] *Ibid.,* p. 155.
[3] *Vie de Jésus, ou Examen critique de son histoire,* par le Dr D.-F. Strauss, trad. par E. Littré, Par. 1839, t. I, p. 69.

vit d'autre moyen d'y échapper que de nier l'authenticité de nos livres sacrés. « Quant aux Evangiles, dit-il, dont ici il s'agit seulement, tout l'ouvrage que je soumets au lecteur n'a pas d'autre but que d'examiner, à l'aide de raisons intrinsèques, la croyance que mérite chacun de leurs récits en particulier, et par conséquent la vraisemblance ou l'invraisemblance de leur rédaction par des témoins oculaires, ou du moins par des gens bien informés [1]. » En d'autres termes, il s'efforça d'y trouver des erreurs et des contradictions, pour acquérir le droit de conclure qu'ils n'étaient pas authentiques.

Encore un coup, M. Renan verrait-il dans de pareilles dispositions une bien forte garantie d'*histoire sincère?* Et comme c'est *la discussion toujours judicieuse*, à ce qu'il dit, *de ce livre qui l'a guidé dans une foule de minuties* (dans des *minuties* seulement?) quelle confiance veut-il que nous accordions à sa propre *histoire*, même en la supposant *sincère?*

Notre critique reconnaît que *M. Strauss s'est trompé dans sa théorie sur la rédaction des Evangiles*, ce qui revient à dire qu'il a manqué le but qu'il se proposait en écrivant son livre; mais pour atténuer l'effet de cet aveu, il fait observer que « les grands résultats obtenus sur ce point n'ont été acquis que depuis la première édition de son ouvrage, » et que « le savant critique y a, du reste, fait droit dans ses éditions successives avec beaucoup de bonne foi [2]. »

Ne semblerait-il pas d'après cela que, du moins dans les dernières éditions, l'ouvrage de Strauss soit à la hauteur de ces grands résultats et renferme la vraie théorie sur la rédaction des Evangiles? Il n'en est rien cependant. La vérité est que, poussé par la critique, l'auteur y avait d'abord introduit des corrections assez importantes, et que la perspective d'une chaire de théologie à Zurich contribua encore à accroître ses dispositions pacifiques; mais la révolution qui, dans ce canton, vint renverser ses espérances sur les ruines du gouvernement qui l'y avait appelé, changea aussi son langage et ses sentiments. Aigri par l'opposition, et

[1] *Vie de Jésus, ou Examen critique*, etc., t. I, p. 70.
[2] *Vie de Jésus*, Introd. p. VIII, note 1.

regrettant d'avoir par ses concessions *ébrêché lui-même sa blanche épée* (c'est ainsi qu'il s'exprime) il retourna dans sa 4e édition aux négations de la première; et lorsque la *Critique des Evangiles* de Baur parut, il en adopta solidairement les doctrines, sans prendre garde que par là, selon l'observation de Tholuck, *il n'ébrêchait plus seulement sa blanche épée, mais la brisait* [1], puisque, en face de la tendance critique de l'école de Tubingue, il ne reste plus même de place pour le mythe.

Il faut l'avouer, si M. Renan fait ici de l'*histoire sincère,* au moins n'est-ce pas de l'histoire savante [2].

Notre nouveau Strauss tient tant à laisser florissante dans l'esprit de ses lecteurs la bonne réputation du Strauss d'outre-Rhin qu'il est attentif à écarter tous les nuages, même les plus diaphanes, qui pourraient obscurcir tant soit peu cette figure radieuse. « Il est à peine besoin, dit-il encore, de rappeler que pas un mot, dans le livre de M. Strauss, ne justifie l'étrange et absurde calomnie par laquelle on a tenté de décréditer auprès des personnes superficielles un livre commode, exact, spirituel et consciencieux, quoique gâté dans ses parties générales par un système exclusif. Non-seulement M. Strauss n'a jamais nié l'existence de Jésus, mais chaque page de son livre implique cette existence. Ce qui est vrai, c'est que M. Strauss suppose le caractère individuel de Jésus plus effacé pour nous qu'il ne l'est peut-être en réalité [3]. »

Sans prétendre justifier une *calomnie étrange et absurde,* je crois néanmoins devoir en mettre sous les yeux de M. Renan une petite explication que j'ai été heureux de rencontrer quelque part où je ne la cherchais pas, et dont je m'assure qu'il restera aussi satisfait que moi : « Les malentendus auxquels a donné lieu l'ouvrage de Strauss s'expliquent jusqu'à un certain point par les défauts de la méthode de l'auteur : il n'est pas jusqu'à la ridicule accusation dont on le charge, la négation de l'existence de Jésus,

[1] Dans Herzogs *Real-Encyclopædie,* art. *Strauss,* t. XV. p. 177.

[2] Il a su autrefois et reconnu la vérité; mais il l'a oubliée ou ne veut plus la dire. Voy. *Etud. d'hist. relig.*, p. 181, note.

[3] *Vie de Jésus,* Introd., p. VIII, note 2.

qui, bien que dénuée de fondement sérieux, n'ait pu trouver quelque prétexte dans le ton toujours abstrait de la *Vie de Jésus*. Manquant du sentiment de l'histoire et du fait, Strauss ne sort jamais des questions de mythe et de symbole : on dirait que pour lui les événements primitifs du christianisme se sont passés en dehors de l'existence réelle et de la nature [1]. »

Au lieu d'avoir si grand soin de rappeler, quoiqu'*il* en *fût à peine besoin,* que *M. Strauss n'a jamais nié l'existence de Jésus,* n'aurait-il pas été plus à propos de rappeler qu'il n'admet qu'un Jésus à la Hegel, qui, pour un chrétien, équivaut parfaitement à la totale négation de Jésus? N'aurait-il pas été plus à propos, en outre, de prévenir des conséquences désastreuses, désolantes, d'après Strauss lui-même, auxquelles conduit la discussion si parfaite de son livre, et dont l'aveu, s'échappant de sa conscience, est allé se placer dans son livre en ces termes : « Les résultats de la recherche que nous avons menée à terme ont maintenant anéanti, ce semble, la plus grande et la plus importante partie de ce que le chrétien croit de Jésus, détruit tous les encouragements qu'il puise dans cette croyance, tari toutes les consolations. Le trésor infini de vérité et de vie qui depuis dix-huit siècles alimente l'humanité paraît dissipé sans retour, toute grandeur précipitée dans la poussière, Dieu dépouillé de sa grâce, l'homme de sa dignité, et le lien rompu entre le ciel et la terre. La piété se détourne avec horreur d'un attentat si affreux, et, dans la certitude infinie qu'elle se donne de sa croyance, elle prononce que, malgré tous les efforts d'une critique téméraire, tout ce que l'Écriture dit et l'Eglise croit au sujet du Christ demeure éternellement vrai, et qu'il n'est pas possible d'en sacrifier une syllabe [2]. » Et Strauss se croit obligé de chercher du moins quelque palliatif au mal immense dont il sent peser sur lui la responsabilité, en *se posant le* chimérique *problème de rétablir en dogme ce* qu'il prétend avoir *détruit en critique* [3].

Comment donc se fait-il qu'à l'égard de Strauss M. Renan se

[1] E. Renan, *Etudes d'hist. relig.*, p. 161. — Et c'est une pareille manière de discuter que M. Renan vante aujourd'hui comme *toujours judicieuse!*
[2] *Vie de Jésus, ou Examen critique*, etc., Dissert. fin., tom. II, p. 713. — [3] *Ibid.*

montre historien si peu véridique ? d'où vient que le mensonge se cache presque également et dans ses paroles et dans son silence ? Il n'y a pas à en douter : ce ne peut être que par l'effet de cette même *foi absolue* qui, comme on a déjà pu le remarquer, altère aussi son goût et son jugement au point de lui faire trouver, non-seulement *commode, exact et consciencieux*, mais encore SPIRITUEL, le lourd, *roide* et *pédantesque* fatras du docteur germanique.

En somme, pour terminer cette discussion déjà trop longue, M. Renan est obligé d'avouer qu'on chercherait vainement dans sa *Vie de Jésus* les éléments nécessaires pour se prononcer, sur les graves matières qu'il y traite, en connaissance de cause, et le lecteur est maintenant à même de juger s'il peut espérer raisonnablement de les trouver dans les *excellents écrits* auxquels il le renvoie. Il s'appuie surtout sur Strauss, qui, à son tour, est appuyé sur Hegel, lequel aurait lui-même grand besoin d'appui. Quoi donc de moins sérieux, ou pour mieux dire, de plus scientifiquement nul que son livre ?

CHAPITRE III.

Les sources auxquelles a puisé M. Renan, et particulièrement les Evangiles. Authenticité des synoptiques.

Quoique la nouvelle *Vie de Jésus* ne soit guère, au fond, qu'un écho tardif de rêveries germaniques, non-seulement absurdes et impies, mais encore surannées, M. Renan a néanmoins la prétention de la faire passer pour une œuvre puisée aux sources et composée selon toutes les règles de la critique historique. « Je crois, dit-il, n'avoir négligé, en fait de témoignages anciens, aucune source d'informations. Cinq grandes collections d'écrits, sans parler d'une foule d'autres données éparses, nous restent sur Jésus et sur le temps où il vécut; ce sont : 1° les Evangiles, et en général les écrits du Nouveau Testament; 2° les compositions dites *Apocryphes de l'Ancien Testament;* 3° les ouvrages de Philon; 4° ceux de Josèphe; 5° le Talmud [1]. »

Constatons d'abord un fait : c'est que notre historien des origines du christianisme n'a découvert aucun document nouveau relatif à son fondateur; tous ceux qu'il indique sont connus depuis des siècles, et ils ont été mis à contribution par d'autres avec bien plus de science et surtout de conscience que par lui. Cela s'applique même au Talmud, qu'il dit avoir été si négligé jusqu'ici [2]. « Les vastes recueils latins de Lightfoot, de Schœttgen, de Buxtorf, d'Otho, » pour me servir de ses propres expressions, ne sont-ils pas d'assez bonnes preuves qu'on n'a nullement attendu qu'il en vînt faire la révélation, pour s'apercevoir de l'utilité qu'on pouvait tirer du Talmud pour l'éclaircissement de certains détails évangéliques? A la « foule de renseignements » réunis par la *négligence* de ces savants chrétiens, qu'a trouvé à ajouter la diligence de M. Renan, aidée de celle du savant « israélite Neubauer, » si « versé dans la littérature talmudique? » « Quelques

[1] *Vie de Jésus,* Introd., p. VIII.

[2] « Dans l'histoire des origines chrétiennes, on a jusqu'ici beaucoup trop négligé le Talmud. » (*Ibid.,* p. XII.)

nouveaux rapprochements [1], » et rien de plus. Le docteur Sepp, dans sa *Vie de Jésus-Christ,* n'a-t-il pas aussi fait beaucoup plus d'usage du Talmud que notre professeur d'hébreu au Collége de France [2]?

Quant à la valeur du Talmud, en ce qui concerne les faits mêmes de l'histoire évangélique, elle est et ne peut être que celle d'un ennemi qui, malgré sa haine et tout en se débattant, est forcé par sa conscience de rendre témoignage à la vérité qui le condamne. N'est-il pas évident que s'il avoue les miracles de Jésus-Christ, sauf à en donner des explications ridicules et absurdes, c'est qu'il s'est vu dans l'impossibilité de les nier [3]? Mais on conçoit que ce n'est pas à ce point de vue que M. Renan allèguera son autorité.

Notre critique, au goût duquel une assertion va d'autant mieux qu'elle est plus étrange, affirme que « Philon est vraiment le frère aîné de Jésus [4]. » Ce n'est pas, je pense, qu'il veuille faire de Jésus un platonicien à la façon du philosophe juif; mais c'est que Philon, qui vivait à Alexandrie, « était, comme lui, très-dégagé des petitesses qui régnaient à Jérusalem [5]. » N'est-ce pas décerner le titre d'une si haute fraternité à bon marché? Mais comme il y avait encore, sans doute, en Egypte beaucoup de Juifs à peu près aussi dégagés que Philon des *petitesses qui régnaient à Jérusalem*, pourquoi ne parler que de lui, et ne pas donner à Jésus des frères aînés et puinés par centaines et par milliers?

M. Renan regrette beaucoup *que les hasards de la vie n'aient pas conduit Philon en Galilée* à l'époque de l'*activité du prophète de Nazareth.* « Que ne nous eût-il pas appris ! » s'écrie-t-il [6]. Vraiment, je n'en sais rien, et j'en suis fâché; car je me ferais un plaisir de le lui dire. Mais il aurait probablement fait la même exclamation, si les *hasards de la vie* eussent placé Josèphe en

[1] *Vie de Jésus,* p. XIII.

[2] Je parle de l'ouvrage allemand en 6 volumes in-8 (encore inachevé), et non de la traduction française en 2 ou 3 volumes in-18, que je ne connais pas.

[3] Voy. *M. Renan guerroyant contre le surnaturel,* p. 28 et 29.

[4] *Vie de Jésus,* Introd., p. IX.

[5] *Ibid.*

[6] *Ibid.*

Egypte; et cependant, quoique vivant en Judée lorsqu'on pouvait encore y voir toutes fraîches les traces des pas de Jésus-Christ, que nous en a appris Josèphe? A quoi se réduisent les renseignements qu'il nous donne sur lui? M. Renan l'a dit : à une *notice sèche et sans couleur* [1] en quatre ou cinq lignes.

« Les Apocryphes de l'Ancien Testament, dit notre critique, surtout la partie juive des vers sibyllins et le livre d'Hénoch, joints au livre de Daniel, qui est, lui aussi, un véritable apocryphe, ont une importance capitale pour l'histoire du développement des théories messianiques et pour l'intelligence des conceptions de Jésus sur le royaume de Dieu. Le livre d'Hénoch, en particulier, lequel était fort lu dans l'entourage de Jésus [2], nous donne la clef de l'expression de *Fils de l'homme* et des idées qui s'y rattachaient [3]. »

Que les livres écrits dans les temps qui ont immédiatement précédé la venue de Jésus-Christ soient utiles pour connaître l'état des esprits à cette époque, c'est ce qu'il ne viendra à la pensée de personne de contester; mais que les vers sibyllins, et même le livre d'Hénoch, aient l'*importance capitale* que leur attribue M. Renan, c'est une tout autre question. Les pêcheurs de Galilée qui formaient l'*entourage de Jésus* connaissaient, je crois, beaucoup mieux leurs filets que les livres, et il est très-permis de douter qu'ils possédassent le recueil des vers sibyllins. Lisaient-ils beaucoup le livre d'Hénoch? Je l'ignore, même après le renvoi fait par M. Renan à l'Epître de saint Jude. Et par qui une courte prophétie de l'antique patriarche citée dans cette épître, prophétie qui ne se trouve pas même à la lettre dans le livre apocryphe qui nous est parvenu sous son nom, et qui peut fort bien avoir été prise à une source plus pure, sera-t-elle acceptée comme une preuve sérieuse que la lecture de ce livre avait le privilége d'être le charme habituel des loisirs apostoliques?

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas le livre d'Hénoch qui *nous donne la clef de l'expression de* Fils de l'homme *et des idées qui*

[1] *Vie de Jésus,* Introd., p. IX.
[2] « Judæ Epist., 14. » (Note de M. Renan).
[3] *Vie de Jésus,* Introd , p. XI.

s'y rattachaient; » la clef, ou plutôt l'origine de cette expression se trouve dans celui de Daniel, chap. VII, 13 :

Je vis dans des visions de nuit,
et voilà qu'avec les nuées du ciel venait comme un fils de l'homme;
et jusqu'à l'ancien des jours il arriva,
et devant lui on le présenta;

passage auquel Jésus-Christ fait manifestement allusion en répondant au grand-prêtre qui lui demandait s'il était le Messie : « Tu l'as dit. Cependant, je vous le dis : désormais vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance et venant sur les nuées du ciel [1]. »

Que M. Renan relègue le livre de Daniel parmi les apocryphes et qu'il en abaisse la date jusqu'à l'époque des Séleucides, cela devait être; car c'est là un des dogmes chéris de la critique rationaliste, qui ne souffre plus le doute sur ce point. Il n'en est pas moins vrai que les raisons sur lesquelles il cherche à l'appuyer ou sont fausses, ou ne prouvent rien, ou prouvent trop. Les deux principales sont « l'usage de mots grecs » et « l'annonce claire, déterminée, datée, d'événements qui vont jusqu'au temps d'Antiochus Epiphane [2]. » Mais les dix mots grecs dont on faisait bruit d'abord ont fini par se réduire à trois ou quatre noms d'instruments de musique, dont la présence trouve son explication toute naturelle dans les rapports très-anciens des Grecs avec l'Orient assyrien et babylonien [3]. Quant à l'annonce de choses futures, comme elle constituerait un fait surnaturel, et d'autant plus suspect à M. Renan qu'il y a moins d'apparence que son Dieu, qui ne se connaît pas lui-même, connaisse l'avenir, il est tout simple qu'elle ne soit à ses yeux, ici comme partout ailleurs, qu'une prédiction après coup. Seulement je ne comprends pas qu'il en place la date sous les Séleucides. Le livre de Daniel, en effet, ne renferme pas seulement l'annonce précise d'événements allant jusqu'au temps d'Antiochus Epiphane, mais jusqu'à la mort du Christ, jus-

[1] Matth. XXVI, 64.
[2] *Vie de Jésus*, Introd., p. XI.
[3] Voyez Brandis, *Ueber den histor. Gewinn aus der Entziffer. der assyr. Inschriften;* 1856, p. 1 et suiv.

qu'au châtiment de la cité déicide. Comment donc notre critique ne le fait-il pas fabriquer après la ruine de Jérusalem ?

En somme, toutes les preuves tendant à établir que « le livre de Daniel est le fruit de la grande exaltation produite chez les Juifs par la persécution d'Antiochus, » quoique « cent fois déduites [1], » n'en sont pas plus décisives, et, si elles n'ont pas été cent fois réfutées, elles l'ont été du moins assez souvent et assez solidement pour nous donner le droit de lui attribuer sans crainte une autre origine [2].

Les Evangiles sont, sans contredit, le plus important des documents que nous ayons sur la vie de Jésus-Christ, et tout dépend du degré de confiance qu'ils méritent. M. Renan renvoie à son deuxième livre la question de leur rédaction, comme « ayant été un des faits les plus importants pour l'avenir du christianisme qui se soient passés dans la seconde moitié du premier siècle, » et se borne, pour le moment, à « toucher une seule face du sujet, celle qui est indispensable à la solidité de » son « récit. » Il s'agit de savoir « dans quelle mesure les données fournies par les Evangiles peuvent être employées dans une histoire dressée selon des principes rationnels, » problème dont la solution dépend des réponses à donner aux questions suivantes : « A quelle époque, par quelles mains, dans quelles conditions les Evangiles ont-ils été rédigés [3]? »

D'après notre critique, « les formules *selon Matthieu, selon Marc, selon Luc, selon Jean,* » qu'on lit en tête des Evangiles, « n'impliquent pas que, dans la plus vieille opinion, ces récits eussent été écrits d'un bout à l'autre par Matthieu, par Marc, par Luc, par Jean; elles signifient seulement que c'étaient là les traditions provenant de chacun de ces apôtres et se couvrant de leur autorité. » Je conviens que, par elles-mêmes, ces expressions seraient, à la rigueur, susceptibles de ce sens; mais les plus anciens témoignages montrent que dès l'origine il était tenu pour

[1] *Vie de Jésus,* Introd., p. XII.
[2] Voyez Hengstenberg, *Beitræge z. Einleit. in d. A. T.,* 1er B. 1831; Hævernick, *Comment. über das B. Daniel,* 1832, et *Neue krit. Untersuch. über d. B. Daniel,* 1838; Keil, *Einleit. in das A. T.*; Zündel, *Kritische Untersuch. üb. d. Abfassungszeit d. Buchs Daniel,* 1861, etc.
[3] *Vie de Jésus,* Introd., p. XIV.

certain que les Evangiles appartenaient dans le sens propre et rigoureux aux auteurs auxquels ils étaient ainsi rapportés. Cependant il est vrai qu'ils auraient encore, comme documents historiques, toute l'authenticité et toute l'autorité nécessaires, quand même ils ne se rattacheraient à eux que de la manière dont le veut M. Renan, puisqu'il resterait toujours constant qu'ils ont été reçus par l'Eglise, sous leurs yeux et avec leur approbation, ou tout au moins lorsque leur prédication était encore fraîche dans tous les souvenirs, comme renfermant les renseignements donnés par eux-mêmes sur la vie et la doctrine de leur maître. C'est là ce qu'on peut appeler, pour une histoire, l'authenticité essentielle, laquelle admise, la question de savoir si cette histoire *a été écrite d'un bout à l'autre* par celui dont elle porte le nom n'a plus qu'une importance bien secondaire. C'est ce que reconnaît, autant que ses préjugés rationalistes le lui permettent, notre critique lui-même. « Il est clair, dit-il, que si ces titres sont exacts, les Evangiles, sans cesser d'être en partie légendaires, prennent une haute valeur, puisqu'ils nous font remonter au demi-siècle qui suivit la mort de Jésus, et même, dans deux cas, aux témoins oculaires de ses actions [1]. » Or, qu'il en soit ainsi, c'est encore ce que, en somme, après plusieurs difficultés et tergiversations, il ne peut s'empêcher d'accorder. Ne lui en demandons pas davantage pour le moment : c'est déjà là un assez grand sacrifice, et la mauvaise humeur visible avec laquelle il le fait montre suffisamment combien il lui a coûté.

Il commence par saint Luc, et avoue qu'à son égard « le doute n'est guère possible ; » il se montre même tout disposé à reconnaître que l'Evangile en tête duquel figure son nom est sorti immédiatement de sa plume. « L'auteur de cet Evangile, dit-il, est certainement le même que celui des Actes des Apôtres [2]. Or, l'auteur des Actes est un compagnon de saint Paul, titre qui convient parfaitement à Luc. Je sais que plus d'une objection peut être opposée à ce raisonnement ; mais une chose au moins est hors de doute, c'est que l'auteur du troisième Evangile et des Actes est un

[1] *Vie de Jésus,* Introd., p. XVI.
[2] « Act. I, 1. Comp. Luc. I, 1-4. » (Note de M. Renan).

homme de la seconde génération apostolique, et cela suffit à notre objet. La date de cet Evangile peut d'ailleurs être déterminée avec beaucoup de précision par des considérations tirées du livre lui-même. Le chapitre XXI de Luc, inséparable du reste de l'ouvrage, a été écrit certainement après le siége de Jérusalem, mais peu de temps après[1]. Nous sommes donc ici sur un terrain solide; car il s'agit d'un ouvrage écrit tout entier de la même main et de la plus parfaite unité[2]. »

M. Renan peut en toute conscience négliger les objections dont il parle, et se reposer sans crainte dans la croyance à la parfaite authenticité de l'Evangile de saint Luc. Il est beaucoup moins fondé à en placer la composition après la ruine de Jérusalem. L'Evangile est certainement antérieur aux Actes, qui s'annoncent comme en étant la suite; or la manière abrupte dont finit ce dernier livre, laissant saint Paul en prison à Rome depuis deux ans, ne permet guère de douter qu'il n'ait été publié avant l'issue de son procès, et à plus forte raison avant son martyre, qui eut lieu l'an 65, et précéda par conséquent de cinq ans la destruction de Jérusalem. Mais on sent la raison qui empêche M. Renan de remonter jusque là : il ne lui serait plus possible de faire de l'annonce de cette catastrophe une prédiction après coup; il faudrait qu'il se résignât à y reconnaître une véritable prophétie, un fait surnaturel, ce qui ne serait rien moins que la mort de sa critique et de sa science.

Il fait plus de difficultés au sujet des Evangiles de saint Matthieu et de saint Marc. « Ce sont, dit-il, des compositions impersonnelles, où l'auteur disparaît totalement. Un nom propre écrit en tête de ces sortes d'ouvrages ne dit pas grand'chose[3]. » Pourquoi donc? De ce que l'auteur d'un livre ne s'y montre pas, s'ensuit-il que ce livre n'ait été composé par personne? Notre critique, sans doute, ne le prétendra pas. Mais si la composition la plus *impersonnelle* doit être considérée comme étant d'un auteur quelconque, pourquoi un nom propre écrit en tête mériterait-il si peu d'atten-

[1] « Versets 9, 20, 24, 28, 32. Comp. XXII, 36. » (Note de M. Renan).
[2] *Vie de Jésus*, Introd., p. XVI.
[3] *Ibid.*, p. XVII.

tion, s'il y a été placé comme celui de l'auteur et unanimement accepté comme tel dès l'origine, ou du moins lorsque la vérité sur ce point était encore aussi facile à démêler qu'importante à connaître? Or, n'est-ce pas ce qui a eu lieu dans le cas présent? De l'aveu de M. Renan, nous avons à cet égard un témoignage que lui-même appelle *capital,* celui « de Papias, évêque d'Hiérapolis, homme grave, homme de tradition, qui fut attentif toute sa vie à recueillir ce qu'on pouvait savoir de la personne de Jésus, » et qui mentionne expressément « deux écrits sur les actes et les paroles du Christ, » l'un de saint Marc et l'autre de saint Matthieu [1].

Voici comment s'exprime Papias :

« Et le prêtre Jean disait : Marc, ayant été interprète de Pierre, écrivit exactement, quoique non par ordre [2], tout ce qu'il se rappelait soit des paroles, soit des actions du Christ (τὰ ὑπὸ τοῦ Χριστοῦ ἢ λεχθέντα ἢ πραχθέντα). Car il n'avait pas entendu le Seigneur ni ne l'avait suivi; mais plus tard, comme j'ai dit, il avait suivi Pierre, qui donnait les enseignements selon les besoins, et non comme ayant dessein de présenter l'ordre des oracles (*ou* discours, λογίων ou λόγων) du Seigneur; de sorte que Marc n'est nullement répréhensible, s'il a écrit certaines choses comme il se les rappelait. Car il n'avait qu'une préoccupation, qui était de ne rien omettre de ce qu'il avait entendu et de n'y rien mêler de faux [3]. »

« Matthieu donc écrivit les oracles (*ou* discours, λογία) en langue hébraïque, et chacun les interpréta comme il put [4]. »

Il est vrai que, à en croire notre critique, quoique les descriptions que Papias donne de ces écrits « répondent assez bien à la physionomie générale des deux livres appelés maintenant *Evangile selon Matthieu, Evangile selon Marc,* » il n'est pas néanmoins

[1] *Vie de Jésus,* p. XVIII.

[2] C'est-à-dire, quoique non dans un ordre chronologique rigoureux, ce qui évidemment n'exclut pas un certain ordre, tel qu'il se remarque dans le texte actuel de notre évangéliste.

[3] Dans Eusèbe, *Hist. ecclésiast.*, III, 39.

[4] *Ibid.* — Par ces derniers mots, les uns entendent qu'il se fit diverses traductions de l'original hébreu ou plutôt araméen; d'autres, que chacun, en le lisant, soit en public soit en particulier, en rendait le sens comme il pouvait. Voyez Bleck, *Einleit. in das N. T.,* p. 94.

« soutenable que ces deux ouvrages tels que nous les lisons soient absolument semblables à ceux que lisait Papias; d'abord, parce que l'écrit de Matthieu, pour Papias, se composait uniquement de discours en hébreu, dont il circulait des traductions assez diverses, et en second lieu, parce que l'écrit de Marc et celui de Matthieu étaient pour lui profondément distincts, rédigés sans aucune entente, et, ce semble, dans des langues différentes, » tandis que, « dans l'état actuel des textes, ils offrent de longues parties parallèles parfaitement identiques[1]. » Il s'est donc opéré une transformation qu'il s'agit d'expliquer, ce que M. Renan fait de la manière la plus ingénieuse. Voici selon lui, comment la chose s'est passée.

Il faut premièrement savoir que, « comme on croyait encore le monde près de finir, on se souciait peu de composer des livres pour l'avenir, » ce qui toutefois n'empêchait pas, à ce qu'il paraît, qu'on n'eût beaucoup de souci d'en composer pour le présent, puisque, « outre les évangiles qui nous sont parvenus, il y en eut une foule d'autres, prétendant représenter la tradition des témoins oculaires. » Ensuite et par la même raison, « on attachait peu d'importance à ces écrits, » témoin la peine que *chacun* prenait de *traduire* de l'hébreu, *comme il pouvait,* l'Evangile de saint Matthieu. Il résultait encore de cette indifférence que « chacun voulait posséder un exemplaire complet. Celui qui n'avait dans son exemplaire que des discours voulait avoir des récits, et réciproquement. C'est ainsi que l'*Evangile selon Matthieu* se trouva avoir englobé presque toutes les anecdotes de Marc, et que l'*Evangile selon Marc* contient aujourd'hui une foule de traits qui viennent des *Logia* de Matthieu. Chacun d'ailleurs puisait largement dans la tradition évangélique se continuant autour de lui[2]. » « On ne se faisait nul scrupule, dit encore notre critique, d'insérer des additions » dans les différents textes, « de combiner » ces textes « diversement, de les compléter les uns par les autres. Le pauvre homme qui n'a qu'un livre veut qu'il contienne tout ce qui lui va au cœur. On se prêtait ces petits livrets; chacun

[1] *Vie de Jésus,* Introd., p. XIX.
[2] *Ibid.,* p. XIX-XXII.

transcrivait à la marge de son exemplaire les mots, les paraboles qu'il trouvait ailleurs et qui le touchaient. La plus belle chose du monde est ainsi sortie d'une élaboration obscure et complétement populaire [1]. » Ce travail, continué avec le même zèle insouciant durant environ cent cinquante ans, était ainsi arrivé par hasard à sa perfection, lorsque tout à coup, sauf quelques légères variantes, tous les exemplaires de chacun des deux Evangiles se trouvèrent conformes, sans qu'il restât le moindre vestige du Matthieu et du Marc primitifs. Alors l'Eglise, qui jusque-là s'était contentée de laisser faire, ne se doutant aucunement du prix que pouvaient avoir des « textes portant des noms d'apôtres, » sortit enfin de sa léthargie, et s'empressa de réparer sa longue négligence en leur reconnaissant « une autorité décisive » et en leur attribuant « force de loi [2]. »

Tels sont les faits que M. Renan raconte avec tant d'assurance et avec des circonstances si précises qu'on serait tenté de croire qu'il en a été témoin oculaire. Ainsi sont nés, selon lui, nos deux premiers Evangiles.

On voit par là que s'il rejette les miracles il ne laisse pas d'accorder une large place au merveilleux. C'est seulement dommage qu'il ait oublié de nous expliquer comment il se fait que ce procédé n'ait été appliqué qu'aux deux premiers Evangiles, et que, pendant un siècle et demi qu'on les a combinés entre eux, qu'on les a complétés l'un par l'autre et à l'aide de tous les documents qui tombaient sous la main, personne n'ait songé à rien transcrire des deux autres Evangiles canoniques à la marge de son exemplaire. Il serait intéressant aussi de savoir quelle était la largeur des marges destinées à recevoir tant d'additions. N'en fallait-il pas de belles à un exemplaire de saint Matthieu, par exemple, pour y transcrire certaines histoires assez longues qu'on y lit aujourd'hui? Mais il faut espérer que M. Renan se sera réservé de nous donner le mot de ces énigmes dans son deuxième livre.

Il se pourrait néanmoins qu'il se fût un peu trop laissé séduire à la tentation d'appliquer aux Evangiles de saint Matthieu et de

[1] *Vie de Jésus,* Introd., p. XXII.
[2] *Ibid.,* Introd. p. XXIII.

saint Marc, après l'avoir perfectionné, le système imaginé par Wolf pour la formation des poëmes homériques. En tout cas, s'il eût consulté, dans cette *minutie,* son guide ordinaire, il se serait probablement épargné la peine inutile de chercher un appui à ce système dans le témoignage de Papias. Selon l'observation très-*judicieuse,* cette fois, de Strauss [1], la même expression dont il veut conclure que l'Evangile de saint Matthieu ne renfermait que des discours n'est-elle pas aussi appliquée par Papias à l'Evangile de saint Marc, qu'il caractérise cependant comme un « recueil d'anecdotes » et de « petits faits, pauvre en discours [2]? » En effet, tout ce que saint Pierre racontait de Jésus-Christ dans ses prédications, dont l'Evangile de saint Marc n'est que la reproduction, est désigné, dans le passage cité plus haut, sous le nom de *discours* ou *oracles du Seigneur ;* d'où il suit que cette expression, à l'égard de saint Matthieu, ne saurait sans arbitraire être restreinte au sens que lui attribue M. Renan. Ce qui confirme encore cette explication, c'est le titre d'*Exposition des oracles* (ou *discours,* λογίων) *du Seigneur,* donné par Papias à son propre ouvrage, quoique renfermant aussi des faits, comme le montrent les fragments qui en restent [3]. D'ailleurs si Eusèbe, qui nous a transmis le passage de Papias, n'eût pas déjà entendu sous le nom de *Logia* l'Evangile de saint Matthieu tel qu'il nous est parvenu et qu'il existait déjà alors, comment n'eût-il pas fait observer la différence si importante qui eût existé entre ce dernier et les *Logia ?* Pouvait-il lui échapper que, dans ce cas, citer sans explication le témoignage de Papias, c'était induire en erreur ses lecteurs, qui ne manqueraient pas de l'appliquer à notre Evangile canonique? Enfin, comment supposer qu'un évangéliste ait voulu isoler les discours de Jésus-Christ de la partie historique de sa vie? N'eût-ce pas été leur ôter, pour ainsi dire, leur lumière et leur force, et souvent les rendre inintelligibles?

Au reste, la raison de l'expression de Papias n'est pas difficile à trouver : c'est la même qui faisait appeler à saint Paul les livres

[1] *Vie de Jésus, ou Examen,* etc., tom. I, p. 71 et 72.
[2] *Ibid.,* Introd., p. XIX et XXI.
[3] Routh, *Rel. sacr.*

sacrés de l'Ancien Testament, dans lesquels l'histoire tient cependant une si grande place, les *oracles de Dieu* [1].

Est-il besoin de faire observer combien est invraisemblable en soi, aussi bien que contraire à tous les témoignages de l'antiquité, l'indifférence que suppose M. Renan pour les écrits venus des apôtres ? L'usage de les lire dans les assemblées des fidèles à côté des livres sacrés de l'Ancien Testament, à mesure qu'ils paraissaient et se répandaient dans l'Eglise, montre assez quelle était dès lors la vénération qu'ils inspiraient, surtout si on considère que dans beaucoup d'endroits le plus grand nombre des chrétiens étaient des Juifs convertis, encore très-attachés à leurs anciens usages, et pour qui le livre de Moïse était la parole de Dieu même confiée à leurs pères et formant le plus beau titre de gloire de leur nation, un privilége unique qui l'élevait au-dessus de tous les autres peuples. D'un autre côté, comment expliquer les tentatives aussi multipliées qu'infructueuses des hérétiques pour faire passer des évangiles et autres documents de leur façon, et, avec ces documents, leurs erreurs, sous les noms des apôtres, si les écrits apostoliques jouissaient de si peu d'autorité? D'où vient que les éditions mêmes des livres authentiques falsifiées par eux ont fini par disparaître avec eux, si on acceptait sans examen des documents de toute provenance, si chacun, pour compléter son exemplaire de l'Evangile, puisait indifféremment à toutes les sources, sans même que l'Eglise eût l'air de s'en apercevoir ? Il n'y a que M. Renan qui ne sache pas, ou qui veuille ignorer, la sollicitude avec laquelle l'Eglise a toujours veillé à conserver purs et sans mélange les écrits des apôtres.

La seconde objection que fait valoir M. Renan contre l'identité de l'Evangile actuel de saint Matthieu avec celui dont parle Papias tombe avec la première. Dès qu'il est établi que le mot de *Logia* dont se sert Papias ne prouve pas qu'il n'ait connu l'Evangile de saint Matthieu que comme un recueil de sentences ou de discours, non plus que celui de saint Marc comme un recueil d'anecdotes, où trouvera-t-il dans ce qu'il dit des deux premiers Evangiles un mot qui fasse la moindre allusion à la distinction si tranchée dont il fait bruit?

[1] Rom. III, 2.

CHAPITRE IV.

Suite.) L'Evangile de saint Jean. Antipathie de M. Renan pour le disciple bien-aimé, dont il noircit le caractère et cherche à rendre suspecte la bonne foi. Vains efforts qu'il fait pour se débarrasser de son Evangile, trop gênant pour lui. — En somme, il est obligé de reconnaître l'authenticité des quatre Evangiles.

M. Renan lui-même ne peut s'empêcher de laisser voir qu'il ne regarde pas comme bien sérieuses les raisons qu'il fait valoir, non pour détruire, mais seulement pour amoindrir l'authenticité des trois Evangiles dits synoptiques. Il semble, au premier coup d'œil, qu'il n'en est pas de même au sujet de l'Evangile de saint Jean. « Ici, dit-il, les doutes sont beaucoup plus fondés et la question moins près d'une solution [1]. » La vérité est qu'ici le doute est encore moins possible qu'à l'égard des autres Evangiles, et qu'il faut être peu au fait de ces matières pour ignorer que la question est résolue avec une surabondance de certitude qui désormais doit détourner d'y revenir quiconque ne se souciera pas de se rendre ridicule. Que M. Renan m'en croie, et qu'il ne s'obstine pas à ronger cette lime; car il ne pourrait que s'y user les dents sans nul profit.

L'embarras où il se trouve est visible, et on sent qu'à ses propres yeux les difficultés sont beaucoup moins graves qu'il ne le dit et qu'il ne le voudrait. Sans nous arrêter à celle qu'il fonde sur le silence réel ou prétendu de Papias, pour venir un instant après, peut-être sans s'en apercevoir, en montrer la futilité, écoutons-le exposer « les difficultés intrinsèques tirées de la lecture du quatrième Evangile lui-même. » « Comment, dit-il, à côté de renseignements précis et qui sentent si bien le témoin oculaire, trouve-t-on ces discours totalement différents de ceux de Matthieu ? Comment, à côté d'un plan général de la vie de Jésus qui paraît bien plus satisfaisant et plus exact que celui des synoptiques, ces passages singuliers où l'on sent un intérêt dogmatique

[1] *Vie de Jésus*, Introd., p. XXIV.

propre au rédacteur, des idées fort étrangères à Jésus, et parfois des indices qui mettent en garde contre la bonne foi du narrateur? Comment enfin, à côté des vues les plus pures, les plus justes, les plus vraiment évangéliques, ces taches où l'on aime à voir des interpolations d'un ardent sectaire? Est-ce bien Jean, fils de Zébédée, le frère de Jacques (dont il n'est pas question une seule fois dans le quatrième Evangile), qui a pu écrire en grec ces leçons de métaphysique abstraite, dont ni les synoptiques, ni le Talmud ne présentent l'analogue? Tout cela est grave, et, pour moi... » Que pensez-vous qu'il va conclure? Que l'Evangile qui porte le nom de saint Jean ne saurait être de lui? Non, sa conséquence est bien plus modeste. « Pour moi, dit-il, je n'ose être assuré que le quatrième Evangile ait été écrit *tout entier* de la plume d'un ancien pêcheur galiléen[1]. » Il *n'ose!* On le voit, avec un peu plus de courage, il ne lui resterait plus de doute. Il y a donc lieu d'espérer que quand nous lui aurons fait voir que ce qui lui fait peur, quant aux discours, n'est que vains fantômes, il finira par se rassurer et n'hésitera plus à admettre la complète authenticité de notre Evangile.

Evidemment, il est déjà en bonne voie. On a pu remarquer que, dans l'exposé même de ses difficultés, il est poursuivi de telle sorte par les preuves qui établissent sans distinction cette authenticité, que, peut-être sans son aveu, elles vont se placer sous sa plume, et font une tout autre figure que les objections. Il y a plus : il admet comme « démontré, et par des témoignages extérieurs, et par l'examen de l'Evangile lui-même, d'une façon qui ne laisse rien à désirer, que ce document est sorti, vers la fin du premier siècle, de la grande école d'Asie-Mineure qui se rattachait à Jean, » et « qu'il nous représente une version de la vie du Maître, digne d'être prise en haute considération et souvent d'être préférée[2]. » Il va plus loin encore, et ne fait pas difficulté de dire : « La première épître attribuée à saint Jean est certainement du même auteur que le quatrième Evangile[3]; or, l'épître est recon-

[1] *Vie de Jésus,* Introd., p. XXIV.
[2] *Ibid.*, p. XXV.
[3] « I Joann. 1, 3. 5. Les deux écrits offrent la plus complète identité de style,

nue comme de Jean par Polycarpe, Papias, Irénée[1]; » ajoutons : et par tous les critiques de notre temps, y compris M. Renan lui-même. Mais, ces prémisses posées, quel autre parti lui reste-t-il que d'en tirer l'inévitable conclusion, que saint Jean est également l'auteur de l'Evangile ?

Et pourtant ces preuves, quelque décisives qu'elles soient, ne sont pas même les plus fortes à ses yeux. « C'est surtout, dit-il, la lecture de l'ouvrage qui est de nature à faire impression. L'auteur y parle toujours comme témoin oculaire; il veut se faire passer pour l'apôtre Jean. Si donc cet ouvrage n'est pas réellement de l'apôtre, il faut admettre une supercherie que l'auteur s'avouait à lui-même. Or, quoique les idées du temps en fait de bonne foi littéraire différassent essentiellement des nôtres, on n'a pas d'exemple dans le monde apostolique d'un faux de ce genre[2]. » Mais ce qui le frappe encore davantage, ce sont les caractères qui décèlent effectivement dans l'auteur un témoin oculaire, et un témoin oculaire qui ne peut être que saint Jean. « Depuis la mort de Jacques, son frère, dit-il, Jean restait seul héritier des souvenirs intimes dont ces deux apôtres, de l'aveu de tous, étaient dépositaires. De là sa perpétuelle attention à rappeler qu'il est le dernier survivant des témoins oculaires[3], et le plaisir qu'il prend à raconter des circonstances que lui seul pouvait connaître. De là tant de petits traits de précision qui semblent comme des scolies d'un annotateur : « Il était six heures; » « il était nuit; » « cet » homme s'appelait Malchus; » « ils avaient allumé un réchaud, » car il faisait froid; » « cette tunique était sans couture. » De là, enfin, le désordre de la rédaction, l'irrégularité de la marche, le décousu des premiers chapitres; autant de traits inexplicables

les mêmes tours, les mêmes expressions favorites. » (Note de M. Renan).

[1] *Vie de Jésus*, Introd., p. XXVI. — Cela étant, il est clair que le témoignage de Papias en faveur de l'Epître équivaut à un témoignage en faveur de l'Evangile.

[2] *Ibid.*, Introd., p. XXVII.

[3] « I, 14; XIX, 35; XXI, 24 et suiv. Comp. la première épître de saint Jean, I, 3, 5. » (Note de M. Renan.) — Nulle part, soit dans les endroits indiqués, soit ailleurs, saint Jean n'a cette attention, que M. Renan dit être *perpétuelle*, de rappeler qu'il est le *dernier survivant* des témoins oculaires; la manière dont il s'exprime supposerait plutôt le contraire.

dans la supposition où notre Evangile ne serait qu'une thèse de théologie sans valeur historique, et qui, au contraire, se comprennent parfaitement, si l'on y voit, conformément à la tradition, des souvenirs de vieillard, tantôt d'une prodigieuse fraîcheur, tantôt ayant subi d'étranges altérations [1]. »

J'ignore où M. Renan a trouvé, dans la tradition, cette distinction, qu'il appelle *capitale*, entre les souvenirs de saint Jean. En attendant qu'il lui plaise de nous l'apprendre, contentons-nous de savoir que c'est entre les récits et les discours qu'elle doit être faite. Pour ce qui est des premiers, il n'y a guère qu'à se louer de la mémoire du vieillard; mais il n'en est pas de même à l'égard des derniers : si cette mémoire singulière avait conservé avec une étonnante fidélité ce qui lui était venu par les yeux, elle avait tout aussi extraordinairement brouillé ce qui lui était arrivé par les oreilles.

Nous n'avons à relever pour le moment, à l'égard de la partie narrative, que les indignes insinuations que M. Renan se permet contre le caractère de l'auteur. A l'en croire, ce serait l'intérêt de son amour-propre froissé, bien plus que celui de la vérité, qui lui aurait mis la plume à la main; il lui semble même apercevoir, à côté de l'amour-propre et de la jalousie, un autre sentiment qui ne lui plaît pas davantage. « Non-seulement, dit-il, l'auteur veut se faire passer pour l'apôtre Jean, mais on voit clairement qu'il écrit dans l'intérêt de cet apôtre. A chaque page se trahit l'intention de fortifier son autorité, de montrer qu'il a été le préféré de Jésus [2], que dans toutes les circonstances solennelles (à la Cène, au Calvaire, au tombeau), il a tenu la première place. Les relations, en somme fraternelles, quoique n'excluant pas une certaine rivalité, de l'auteur avec Pierre [3], sa haine au contraire contre Judas, haine antérieure peut-être à la trahison, semblent percer çà et là. On est tenté de croire que Jean, dans sa vieillesse, ayant

[1] *Vie de Jésus*, Introd., p. XXVIII.

[2] « XIII, 23; XIX, 26; XX, 2; XXI, 7, 20. » (Note de M. Renan). — Ce sont là tous les passages dans lesquels M. Renan a découvert cette prétendue intention; ce qui réduirait l'Evangile de saint Jean à 4 ou 5 pages.

[3] « Jean, XVIII, 15, 16; XX, 2-6; XXI, 15-19. » (Note de M. Renan). — Où M. Renan trouve-t-il dans ces passages la moindre trace de rivalité?

lu les récits évangéliques qui circulaient, d'une part y remarqua diverses inexactitudes, de l'autre fut froissé de voir qu'on ne lui accordait pas dans l'histoire du Christ une assez grande place; qu'alors il commença à dicter une foule de choses qu'il savait mieux que les autres, avec l'intention de montrer que, dans beaucoup de cas où on ne parlait que de Pierre, il avait figuré avec et avant lui. Déjà du vivant de Jésus ces légers sentiments de jalousie s'étaient trahis entre les fils de Zébédée et les autres disciples [1]. »

Ce serait trop exiger de M. Renan que de vouloir qu'il reconnût le changement qui s'est opéré dans les apôtres le jour de la Pentecôte, quoique, sans ce prodige, le monde converti par leur prédication soit un autre prodige encore plus inexplicable; mais pour rapporter l'origine du plus divin des Evangiles aux misérables causes auxquelles il l'attribue, il faudrait cependant des preuves plus convaincantes que celles que nous venons d'entendre. Les *circonstances solennelles* dans lesquelles saint Jean raconte qu'il a figuré, avec la *place* qu'il y a tenue, n'avaient-elles d'intérêt que celui qu'y pouvait attacher un amour-propre de vieillard? Qui voudrait les ignorer? Quel est le chrétien pour qui elles ne soient encore une source des plus douces, des plus pieuses émotions, en même temps que des plus utiles instructions? Il n'est pas même exact de dire que saint Jean s'attribue la première place dans les trois circonstances que cite M. Renan. Qu'il arrive au tombeau avant Pierre, cela peut venir en bonne partie de ce qu'étant plus jeune, il avait aussi les jambes plus alertes, mérite assez vulgaire pour qu'il soit permis de croire qu'il n'y attachait pas un prix extraordinaire; une circonstance plus importante, c'est qu'il n'y entre qu'après lui et à son imitation.

D'ailleurs, si c'est un sentiment de rivalité envers saint Pierre qui le poussait à écrire, comment donc se fait-il que ce que nous savons de plus touchant sur le Prince des apôtres, de plus décisif en faveur de sa primauté, ce soit précisément par lui que nous l'ayons appris? Qui pourrait sans être ému se rappeler les traits

[1] *Vie de Jésus,* Introd., p. XXVII.

par lesquels, dans le récit de la Cène, il peint son profond respect et son amour plus grand encore pour leur commun Maître? Le respect paraît dans le refus qu'il fait d'abord de se laisser laver les pieds par Jésus. « Seigneur, lui dit-il, vous me lavez les pieds! » Jésus répondit et lui dit: « Vous ne savez pas maintenant ce que » je fais, mais vous le connaîtrez plus tard. » Pierre lui dit: « Ja- » mais vous ne me laverez les pieds! » Mais comme une parole de Jésus le fait changer de langage! Ecoutez, voici l'amour qui va éclater. « Jésus, poursuit l'évangéliste, lui répondit: « Si je ne » vous lave, vous n'aurez point de part avec moi. » Simon-Pierre lui dit: « Seigneur, non-seulement les pieds, mais encore les » mains et la tête [1]! »

A l'égard de la primauté de saint Pierre, la promesse qu'il en avait reçue de Jésus après avoir confessé, avec une foi si admirable, sa divinité, c'est saint Jean qui nous la montre réalisée au milieu de circonstances non moins touchantes. La troisième fois que Jésus apparut à ses disciples après sa résurrection, il dit à Simon-Pierre: « Simon, fils de Jean, m'aimez-vous plus que ceux- » ci? » Pierre lui dit: « Oui, Seigneur, vous savez que je vous » aime. » Jésus lui dit: « Paissez, mes petits agneaux. » Il lui dit encore une seconde fois: « Simon, fils de Jean, m'aimez-vous? » Pierre lui dit: « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. » Jésus lui dit: « Paissez mes brebis. » Il lui dit pour la troisième fois: « Simon, fils de Jean, m'aimez-vous? » Pierre fut affligé de ce qu'il lui avait dit pour la troisième fois: « M'aimez-vous? » et il lui dit: « Seigneur, vous savez tout, vous connaissez que je » vous aime. » Jésus lui dit: « Paissez mes petites brebis [2]. » Ce qu'il y a ici de particulièrement remarquable, c'est qu'en même temps que Jésus établit Pierre le premier de tous par l'autorité, il lui impose aussi le devoir d'être le premier de tous par l'amour, et par conséquent de surpasser en amour le disciple bien-aimé lui-même.

[1] Jean, XIII, 6-9.

[2] *Ibid.*, XXI, 15-17. — Saint Pierre s'afflige, parce que cette triple interrogation semblait marquer un doute sur son amour. Les diminutifs, *mes petits agneaux* (ἀρνία), *mes petites brebis* (προβατία), sont l'expression de la tendresse.

Et voilà ce qu'une *certaine rivalité* de Jean avec Pierre lui a fait raconter ! Voilà comment se sont trahis, dans son Evangile, ses sentimens de jalousie envers lui ! N'est-ce pas une jalousie, une rivalité, qui ressemble beaucoup à l'amitié la plus franche et la plus désintéressée ? Aussi M. Renan est-il obligé de reconnaître *qu'en somme* les relations de Jean avec Pierre étaient *fraternelles*.

Il n'en est pas ainsi à l'égard de Judas : notre critique a découvert plusieurs indices qui tendraient à prouver que Jean ne l'aimait pas ; il soupçonne même que sa haine pour lui était antérieure à la trahison. Il faut avouer qu'il ne paraît nulle part qu'il fut porté vers lui d'un amour fort tendre : aussi n'avait-il pas les mêmes raisons que M. Renan de lui vouer de chaudes sympathies. Il est très-probable, en outre, que le crime qui termina si tristement la carrière du disciple perfide ne fut pas son premier méfait :

> Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes.

Cela ne pourrait-il pas servir un peu d'excuse à saint Jean, dans le cas où il serait vrai que, déjà avant la trahison, il n'était pas aussi fraternellement disposé envers lui que l'est maintenant, après la trahison, le nouvel évangéliste du Collége de France ?

M. Renan, qui a si mal saisi le caractère et les sentiments du disciple bien-aimé, ne se serait-il pas aussi mépris dans le jugement qu'il porte sur une moitié de sa mémoire, celle qui avait reçu le dépôt des discours de Jésus ? C'est ce que nous allons examiner.

D'après le savant critique, l'Evangile de saint Jean « met dans la bouche de Jésus des discours dont le ton, le style, les allures, les doctrines n'ont rien de commun avec les *Logia* rapportés par les synoptiques. Sous ce rapport, dit-il, la différence est telle qu'il faut faire son choix d'une manière tranchée. Si Jésus parlait comme le veut Matthieu, il n'a pu parler comme le veut Jean. Entre les deux autorités, aucun critique n'a hésité, ni n'hésitera. A mille lieues du ton simple, désintéressé, impersonnel des synoptiques, l'Evangile de Jean montre sans cesse les préoccupations de l'apologiste, les arrière-pensées du sectaire, l'intention

de prouver une thèse et de convaincre des adversaires [1]. Ce n'est pas par des tirades prétentieuses, lourdes, mal écrites, disant peu de chose au sens moral, que Jésus a fondé son œuvre divine. Quand même Papias ne nous apprendrait pas que Matthieu écrivit les sentences de Jésus dans leur langue originale, le naturel, l'ineffable vérité, le charme sans pareil des discours synoptiques, le tour profondément hébraïque de ces discours, les analogies qu'ils présentent avec les sentences des docteurs juifs du même temps, leur parfaite harmonie avec la nature de la Galilée, tous ces caractères, si on les rapproche de la gnose obscure, de la métaphysique contournée qui remplit les discours de Jean, parleraient assez haut. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait dans les discours de Jean d'admirables éclairs, des traits qui viennent vraiment de Jésus [2]. Mais le ton mystique de ces discours ne répond en rien au caractère de l'éloquence de Jésus telle qu'on se la figure d'après les synoptiques. Un nouvel esprit a soufflé; la gnose est déjà commencée; l'ère galiléenne du royaume de Dieu est finie; l'espérance de la prochaine venue du Christ s'éloigne; on entre dans les aridités de la métaphysique, dans les ténèbres du dogme abstrait. L'esprit de Jésus n'est pas là, et si le fils de Zébédée a vraiment tracé ces pages, il avait certes bien oublié en les écrivant le lac de Génésareth et les charmants entretiens qu'il avait entendus sur ses bords [3]. »

En deux mots : il y a incompatibilité absolue entre la manière dont saint Jean fait parler Jésus et celle dont le font parler les synoptiques, et en particulier saint Matthieu; or, il n'est pas douteux que Jésus ne parlât comme le veut saint Matthieu; donc il n'est pas possible qu'il ait parlé comme le veut saint Jean : d'où il suit évidemment que ce dernier, en rapportant ses discours avait la mémoire troublée.

[1] « Voir, par exemple, chap. IX et XI. Remarquer surtout l'effet étrange que font des passages comme : *Jean*, XIX, 35; XX, 31; XXI, 20-23, 24-25, quand on se rappelle l'absence de toute réflexion qui distingue les synoptiques. » (Note de M. Renan.)

[2] « Par exemple, IV, 1 et suiv.; XV, 12 et suiv. Plusieurs mots, rappelés par Jean, se retrouvent dans les synoptiques (XII, 16; XV, 20). » (Note de M. Renan.)

[3] *Vie de Jésus*, Introd., p. XXIX.

Quelle est la cause à laquelle il faut attribuer le phénomène si remarquable du trouble partiel de la mémoire de notre évangéliste?

M. Renan, avec le talent d'observation psychologique qui le distingue, l'expose ainsi. A la suite de deux grandes crises, l'Apocalypse et la ruine de Jérusalem, le *vieil apôtre* s'étant vu dans la nécessité de congédier plusieurs de ses idées devenues surannées, il est vraisemblable que, afin de ne pas laisser de vide dans son esprit, il les remplaça ou les laissa remplacer par d'autres *qui se trouvaient autour de lui*. Ces nouvelles idées devinrent alors pour lui des idées de Jésus, et se présentèrent de plus en plus à sa mémoire comme des enseignements sortis de sa bouche, si bien qu'à la fin il composa ces discours pour les couvrir de son autorité [1]. C'est ainsi que ce qui, en soi, eût été une fraude détestable, se fit, grâce à un phénomène tout simple d'hallucination, de la manière la plus innocente du monde. « En prêtant ces nouvelles idées à Jésus, dit M. Renan, il (Jean) ne fit que suivre un penchant bien naturel. Nos souvenirs se transforment avec tout le reste; l'idéal d'une personne que nous avons connue change avec nous. Considérant Jésus comme l'incarnation de la vérité, Jean ne pouvait manquer de lui attribuer ce qu'il était arrivé à prendre pour la vérité [2]. »

Dans ce qu'il nous apprend de la transformation de nos souvenirs, on voit bien que le savant philosophe parle d'après sa propre expérience, tant il sait bien la chose! J'ajouterais volontiers: d'après sa seule expérience; car celle des compagnons d'exil de Napoléon peut-elle être sérieusement invoquée [3]? Nous voilà donc dûment avertis de ne pas trop nous fier aux souvenirs et à l'imagination de M. Renan. Et de fait, quelles prodigieuses transformations ne leur voyons-nous pas subir, ici-même, dans l'intervalle d'une page à l'autre! On se rappelle qu'il a entrepris de prouver que, dans l'Evangile qui porte le nom de saint Jean, les

[1] Voyez le passage de M. Renau ci-après, p. 49.
[2] *Vie de Jésus*, Introd., p. XXXI.
[3] « C'est ainsi, dit M. Renan, que Napoléon devint un libéral dans les souvenirs de ses compagnons d'exil, quand ceux-ci, après leur retour, se trouvèrent jetés au milieu de la société politique du temps. » (*Ibid.*, p. XXXII, note 1.)

discours ne sauraient être de lui. Or, comme on a déjà pu s'en apercevoir, en vertu d'une première transformation de ses souvenirs, il s'imagine avoir maintenant à établir que c'est bien de lui qu'ils viennent, et tellement de lui qu'ils sont à peu près entièrement de son invention. « Le style des discours prêtés à Jésus par le quatrième Evangile, dit-il encore, offre la plus complète analogie avec celui des épîtres de saint Jean ; on voit qu'en écrivant les discours, l'auteur suivait, non ses souvenirs, mais le mouvement assez monotone de sa propre pensée [1]. » Mais à la fin, ses souvenirs se transformant de nouveau pour revenir à peu près à leur premier état, il conclut « en inclinant à croire que les discours au moins ne sont pas du fils de Zébédée [2]. » Le raisonnement qui résulte de ces transformations successives, réduit à sa plus simple expression, peut être formulé ainsi :

Les discours rapportés dans le quatrième Evangile sont et ne peuvent être que de saint Jean ;

Donc ils ne sont probablement pas de saint Jean [3].

Mais peut-être que j'ai tort de mettre sur le compte d'une double transformation des souvenirs de M. Renan ce qu'il faudrait plutôt attribuer à la forme particulière de sa logique, d'après laquelle, comme nous avons déjà eu plus d'une fois occasion d'en faire la remarque, *la contradiction, dans* une foule de *matières, est le signe de la vérité.* Seulement, dans ce cas, je ne comprends pas bien pourquoi il n'affirme pas d'une manière absolue ce qu'il se contente de donner comme probable : la contradiction étant plus parfaite, le signe de la vérité eût été d'autant plus certain.

M. Renan ne laissera pas de citer Jésus-Christ lui-même, sous le rapport du raisonnement, au tribunal de sa critique, et de prononcer que « son argumentation, jugée d'après les règles de la logique aristotélicienne, est très-faible [4]. » Elle n'est pas, je l'avoue, de la force de celle dont il vient de nous régaler ; mais vou-

[1] *Vie de Jésus,* p. XXXIV.
[2] *Ibid.,* p. XXXVI.
[3] Ce raisonnement ramené au syllogisme supposerait pour majeure : Ce qui est et ne peut être que de tel auteur donné n'est probablement pas de cet auteur.
[4] *Vie de Jésus,* p. 345.

drait-il bien nous indiquer les règles du Stagyrite qui ont présidé à l'agencement de cette dernière ?

Sérieusement, conçoit-on qu'un membre de l'Institut, un professeur du Collége de France, soit capable de déraisonner à ce point? Et c'est cet homme-là, à peine en état d'écrire deux lignes sans se contredire, heurtant à chaque pas le bon sens, qui, du haut de sa logique, et de sa métaphysique, et de sa critique, regarde en pitié dix-huit siècles chrétiens tout parsemés des plus éclatants génies, comme si la raison n'y eût trouvé aucune place, et qu'elle eût attendu que sa pauvre cervelle fût construite pour venir s'y loger !

Il reste donc constant, démontré par M. Renan lui-même, que sa distinction prétendue capitale à faire dans l'Evangile de saint Jean n'est qu'une chimère. La question primitive s'est totalement transformée avec ses souvenirs et son argumentation : il ne s'agit plus de savoir si les discours sont de cet apôtre, mais s'ils ne sont pas trop de lui; je veux dire, s'ils ne sont pas de lui à tel point qu'ils ne soient pas du tout de Jésus.

Comme preuve que ces discours « ne sont pas des pièces historiques, mais des compositions destinées à couvrir de l'autorité de Jésus certaines doctrines chères au rédacteur, » M. Renan allègue « leur parfaite harmonie avec l'état intellectuel de l'Asie-Mineure au moment où elles furent écrites. » « L'Asie-Mineure, dit-il, était alors le théâtre d'un étrange mouvement de philosophie syncrétique; tous les germes du gnosticisme y existaient déjà. Jean paraît avoir bu à ces sources étrangères. Il se peut qu'après les crises de l'an 68 (date de l'Apocalypse) et de l'an 70 (ruine de Jérusalem), le vieil apôtre, à l'âme ardente et mobile, désabusé de la croyance à une prochaine apparition du Fils de l'homme dans les nues, ait penché vers les idées qu'il trouvait autour de lui, et dont plusieurs s'amalgamaient assez bien avec certaines doctrines chrétiennes[1]. »

Celui qui, pour expliquer l'origine de l'*Exposition de la doctrine de l'Eglise catholique sur les matières de controverse*, dirait

[1] *Vie de Jésus*, Introd., p. XXXI.

que Bossuet avait bu aux sources du protestantisme, ou qui, pour rendre raison des circonstances auxquelles nous sommes redevables de la *Vie de Jésus*, conjecturerait que M. Renan a bu aux sources du surnaturel, ne serait pas plus ridicule que l'est ici le savant et ingénieux critique. Qui ne sait, en effet, que c'est pour opposer la véritable gnose ou science chrétienne à la gnose hérétique, ou au gnosticisme, que saint Jean, à la sollicitation de ses anciens *condisciples* et de presque tous les évêques d'Asie, écrivit son Evangile ? C'est ce qu'attestent d'un commun accord les plus anciens représentants de la tradition ecclésiastique, tels que saint Irénée, l'auteur du fragment de Muratori (IIe siècle), saint Jérôme. Qu'il nous suffise de citer ce dernier. « Lorsque Jean, dit-il, était en Asie et que déjà pullulaient les semences des hérétiques, de Cérinthe, d'Ebion et des autres qui nient que le Christ soit venu dans la chair (hérétiques que lui-même, dans son Epître[1], appelle des antichrists, et contre lesquels l'apôtre Paul dirige souvent ses coups), il fut contraint par presque tous les évêques d'Asie et les députations de beaucoup d'Eglises d'écrire d'une manière plus haute sur la divinité du Sauveur, et de s'élancer, pour ainsi dire, par une témérité non tant audacieuse qu'heureuse, jusqu'au Verbe même de Dieu. Et l'histoire ecclésiastique raconte que, les frères le contraignant d'écrire, il répondit qu'il le ferait, à condition qu'il fût prescrit un jeûne pendant lequel tous prieraient Dieu en commun ; après quoi, tout rempli de la divine révélation, il la répandit dans cet avant-propos venu du ciel : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu[2]. »

Mais quand les témoignages de l'antiquité seraient moins formels, le simple rapprochement des doctrines suffirait pour faire sauter aux yeux l'absurdité de l'explication de M. Renan. Les gnostiques enseignaient que Jésus n'était pas une même personne avec le Fils de Dieu ; ils refusaient même, en général, au Fils de Dieu une personnalité propre. Par suite, ils niaient que le Fils de Dieu, procédant du Père, « eût apparu personnellement dans la

[1] I Jean II, 18.
[2] *Comment. in Matth.*, Prolog. Voy. aussi *De viris illustr.*, c. IX.

chair, » ou, en d'autres termes, « se fût incarné[1]. » Ils faisaient aussi de Jésus et du Christ deux personnes distinctes. Jésus n'était qu'un homme, fils de Joseph et de Marie; le Christ, un de leurs æons, s'était uni à lui lors de son baptême, pour l'abandonner à sa Passion, de sorte que l'homme seul avait souffert. Or, ne sont-ce pas précisément les dogmes opposés qui ressortent avec le plus de force de l'Evangile de saint Jean? N'est-ce pas pour en affermir la croyance que l'auteur lui-même déclare expressément l'avoir composé? « Jésus, dit-il, a encore fait, en présence de ses disciples, beaucoup d'autres miracles qui ne sont pas écrits dans ce livre; mais ceux-ci sont écrits afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et afin que, le croyant, vous ayez la vie en lui[2]. »

M. Renan ne s'entend-il pas merveilleusement à transformer l'histoire? Malheureusement il paraît oublier un peu qu'il n'est pas le seul qui sache lire, et qu'on n'est pas encore tout à fait réduit à l'en croire sur parole.

Mais voici le point sérieux de la difficulté : n'y a-t-il pas contradiction absolue, incompatibilité complète entre la manière dont saint Jean fait parler Jésus-Christ et celle dont le font parler les synoptiques? M. Renan l'affirme; il va même jusqu'à « défier qui que ce soit de composer une vie de Jésus qui ait un sens en tenant compte des discours que Jean prête à Jésus[3]. » Mais cela prouve simplement qu'il n'a rien compris à ces discours. Et faut-il en être étonné? Si ce qu'Origène dit en général de l'Evangile de saint Jean est vrai, que « personne ne peut en saisir le sens à moins d'avoir reposé sur la poitrine de Jésus et d'avoir reçu de lui Marie pour mère, » on sent trop, hélas! combien il doit être éloigné, combien incapable de cette intelligence.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a remarqué des différences profondes entre l'Evangile de saint Jean et les synoptiques : elles avaient déjà frappé les plus anciens Pères de l'Eglise, mais dans un tout autre sens que M. Renan. Ils ne tarissent pas en éloges

[1] I Jean, IV, 2, 9; V, 20; II Jean, 7.
[2] Jean, XX, 30.
[3] *Vie de Jésus*, Introd., p. XXXIII.

sur cet évangile, auquel ils ne trouvent rien de comparable, non-seulement dans toute la philosophie grecque, mais encore dans tout le reste des saintes Ecritures. Les autres Evangiles mêmes semblent, auprès de lui, perdre leur prix et leur dignité : ce sont — telle est la manière étonnante dont ils s'expriment — des évangiles *corporels;* l'évangile de Jean est l'Evangile *spirituel* par excellence. Ainsi parlent Clément d'Alexandrie [1], saint Epiphane [2], etc. Le savant Origène ne fait pas non plus difficulté de dire que si *les Evangiles sont la fleur des Ecritures canoniques, l'évangile de Jean est la fleur des Evangiles mêmes.* Il n'y avait, selon lui, qu'un esprit ayant été avec Jésus et Marie dans des rapports aussi intimes que cet apôtre, qui fût capable d'être initié aux pensées et aux sentiments qui y sont exprimés [3]. « Il est évident de toute manière, dit saint Jean Chrysostome, qu'il n'y a rien là d'humain, mais que les enseignements qui nous sont venus par cette âme divine sont divins et célestes [4]. »

On sera peut-être tenté de ne voir dans ce langage des Pères que l'expression d'un sentiment pieux qui n'a rien de commun avec la science, et dont, par suite, celle-ci n'a pas à tenir compte. Ceux qui auraient une telle pensée seront bien étonnés d'apprendre que ce sentiment n'a pas cessé d'être celui des critiques les plus célèbres et les moins suspects, et que toute la science moderne s'y rallie de plus en plus. Ewald parle à peu près sur ce point comme Origène, et Herder ne savait exprimer à son gré l'admiration que lui inspirait cet évangile, qu'en disant : « C'est la main d'un ange qui l'a écrit ! » Ernesti allait encore plus loin, et l'appelait le *Cœur du Christ.*

Quelles sont les différences qui, spécialement au point de vue des discours, distinguent l'Evangile de saint Jean des trois autres? Elles sont ainsi résumées par un commentateur récent : « Le Jésus de Jean, dans ses discours, est en général plus élevé, plus solennel, souvent plus difficile à comprendre, et même plus énigma-

[1] Dans Eusèbe, *Hist. ecclés.*, VI, 14.
[2] *Hérés.* LI, 19.
[3] *Comment. in Joann.*, 6.
[4] *Homil. II in Joann.*, 3.

tique, plus mystérieux, et, en somme, plus idéal que celui des synoptiques [1]. » Il y a loin de là, évidemment, à la *contradiction absolue* qu'on nous objecte. Qui osera prétendre que Jésus-Christ ait toujours dû parler de la même manière, quelles que fussent les différences des auditeurs et des autres circonstances ? N'était-il pas tout naturel, au contraire, que ces différences se reflétassent dans ses discours ? Si cela n'avait pas lieu, nul doute que M. Renan ne fût le premier à le trouver mauvais. Bossuet, s'il est nécessaire d'apporter un exemple pour éclaircir une chose si simple, ne paraît-il pas tout autre, suivant que, en face du cercueil d'une princesse enlevée à la fleur de son âge, il déplore devant la plus brillante cour de l'univers le néant des choses humaines, ou qu'il démasque et confond l'erreur, ou qu'il porte un regard d'aigle sur les plus hauts mystères, ou qu'il enseigne aux enfants les éléments de la doctrine chrétienne ? Voudrait-on qu'il n'y eût de différence ni pour les matières, ni pour le style, entre l'Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans et les discussions avec les ministres Claude et Jurieu, entre les Elévations sur les mystères et le Catéchisme de Meaux ? On peut même remarquer que plus un esprit aura d'étendue et d'élévation, plus il offrira de variété, parce qu'il saura toujours se proportionner aux sujets qu'il traitera et à toutes les circonstances. Quel plus sublime génie qu'Homère ? mais en même temps quel génie plus varié ?

L'application est facile à faire. M. Renan lui-même, s'il conteste à Jésus sa divinité, ne lui refuse pas du moins le titre de grand génie, de grand homme, et même du plus grand des hommes. Comment donc aurait-il constamment parlé dans le même style, soit qu'il annonçât la bonne nouvelle à un peuple docile et avide de l'entendre, ou qu'il repoussât les attaques des pharisiens et confondît leur hypocrisie, ou qu'il dévoilât à ses apôtres les mystères qu'il voyait de toute éternité dans le sein de Dieu, ou que, sur le point de les quitter pour retourner à son Père, il leur donnât ses dernières instructions et épanchât son cœur dans ses derniers adieux ? Aussi les trois synoptiques indiquent-ils déjà

[1] Meyer, *Krit. exeget. Handb. üb. d. Johann.*, Gœtting. 1862, p. 27.

clairement des différences dans sa manière d'enseigner, suivant qu'il s'adressait au peuple ou à ses disciples. « A vous, lui font-ils dire à ceux-ci, il est donné de connaître les mystères du royaume des cieux; mais à eux cela n'est pas donné... C'est pourquoi je leur parle en paraboles [1]. »

Ajoutez à cela que ce n'est pas immédiatement du Sauveur même que nous tenons ses enseignements : ils nous ont été transmis par ses apôtres, et encore dans une autre langue que celle dans laquelle il les avait donnés. Aurait-il été possible qu'en passant par ces différents canaux ils ne prissent quelque chose de la couleur particulière à chacun ? Si les discours et les instructions de Bossuet dont nous avons parlé, au lieu d'être rédigés par lui-même, avaient été recueillis par quelques-uns de ses auditeurs, et reproduits en allemand ou en anglais, n'en serait-il pas inévitablement résulté, quelque exactitude qu'on supposât dans les différents interprètes, de nouvelles différences dans le style et la couleur ?

Mais, dit M. Renan, si Jésus a prononcé les discours que Jean lui attribue, d'où vient que les autres évangélistes n'en savent rien ? Dans ces discours, « toute une nouvelle langue se déploie, langue dont les synoptiques n'ont pas la moindre idée (*monde, vérité, vie, lumière, ténèbres*, etc.). Si Jésus avait jamais parlé dans ce style, qui n'a rien d'hébreu, rien de juif, rien de talmudique, si j'ose m'exprimer ainsi, comment un seul de ses auditeurs en aurait-il si bien gardé le secret [2] ? » En un mot, soit sous le rapport des doctrines, soit sous le rapport du style et des allures, ces discours n'ont rien de commun avec ceux des synoptiques [3] : peuvent-ils donc être regardés autrement que comme des *pièces artificielles ?*

Je réponds d'abord que les synoptiques ne disent nulle part qu'ils donnent tous les discours de Jésus-Christ dont ils ont eu connaissance, encore moins qu'il n'en ait pas prononcé d'autres que ceux qu'ils nous transmettent. Papias, il est vrai, parle du

[1] Matth. XIII, 10 et suiv. Comp. Marc, IV, 11; Luc, VIII, 10.

[2] *Vie de Jésus*, Introd., p. XXXV.

[3] *Ibid.*, p. XXIX.

souci qu'avait saint Marc de ne rien omettre de ce qu'il avait appris de saint Pierre; mais, à en croire M. Renan, l'Evangile de saint Marc était pauvre en discours, si même il en contenait; en tout cas, il en offrait notablement moins que celui de saint Matthieu, qui, selon lui, ne renfermait pas autre chose dans le principe : cela empêche-t-il le savant critique lui-même d'admettre comme ayant été réellement prononcés par Jésus-Christ les discours que nous lisons dans le premier Evangile? Ensuite il est absolument faux que, au point de vue des doctrines, les discours que saint Jean met dans la bouche de Jésus n'aient rien de commun avec ceux des synoptiques. Dans beaucoup d'endroits de ces derniers sont aussi énoncés sa dignité de Fils de Dieu et ses rapports avec son Père, qui sont l'objet principal de saint Jean; il y a même tel de ces passages qui porte un caractère tout à fait johannique : « Toutes choses, dit Jésus-Christ dans saint Luc, chap. x, 22, m'ont été données par mon Père; et personne ne connaît qui est le Fils sinon le Père, et qui est le Père sinon le Fils, et celui à qui le Fils aura voulu le révéler [1]. » Que si ces doctrines prédominent à tel point dans les discours rapportés par saint Jean, cela s'explique suffisamment, en premier lieu par le but particulier qu'il se proposait et qui était fort différent de celui des évangélistes qui l'avaient précédé. Ceux-ci ne voulaient, en général, et sauf les modifications réclamées par les différences de la destination immédiate de leurs récits, que conserver et raviver parmi les fidèles le souvenir de la prédication des apôtres relativement à l'ensemble de la vie et de la doctrine de Jésus-Christ. Cela suffisait dans ces commencements; mais lorsque saint Jean écrivait son Evangile, de nouveaux besoins, nés des circonstances que nous avons déjà indiquées, exigeaient un autre plan et d'autres développements. Il ne s'agissait plus, à proprement parler, de montrer que le Christ était apparu en Jésus, ce qu'en général les gnostiques admettaient avec les orthodoxes, mais de déterminer d'une manière plus précise en quoi consistait le divin que tous reconnaissaient en lui : il fallait faire voir, d'un côté, quel était

[1] Voyez aussi Matth., IX, 4 et suiv.; XI, 27; XXII, 41 et suiv.; Marc, II, 8 et suiv.; XII, 6, 35 et suiv.; XIV, 62; etc.

le rapport de sa divine nature avec Dieu; de l'autre, et plus spécialement encore, dans quelles relations était cette même nature avec son humanité; ensuite, comme conséquence, quel était le vrai but de son apparition dans le monde. Tels sont les points à l'égard desquels la prétendue gnose, sous prétexte de conduire par ses principes à une connaissance plus profonde du christianisme, croyait pouvoir se mettre au-dessus de la règle tracée par la doctrine reçue des apôtres. Pour désabuser les âmes séduites par cette fausse science, il était à propos, je dirais presque nécessaire, que l'évangéliste la suivît sur son terrain, qu'il se plaçât même à un point de vue plus élevé, pour déployer de là aux yeux des fidèles la véritable image de Jésus-Christ et l'idée exacte de son œuvre de salut, de manière que tous les traits particuliers, tous les détails, vus dans l'unité de l'ensemble, laissassent dans les cœurs une profonde conviction. Mais quel pouvait être pour lui ce point de vue, sinon la hauteur céleste des oracles de son maître? La seule autorité de Jésus-Christ restait pour donner à toutes les questions agitées une complète solution et réduire à leur valeur les prétentions de la gnose hérétique. Il s'agissait, en somme, de savoir par un témoignage authentique, irrécusable, comment lui-même s'était expliqué sur sa personne entière et sur la fin pour laquelle il s'était incarné [1].

C'est ce but particulier qui a déterminé le choix des discours, ainsi que des autres matières, que saint Jean a fait entrer dans son Evangile; et il s'y est borné d'autant plus facilement qu'il pouvait supposer le contenu des autres évangiles connu depuis longtemps. On remarque même qu'il évite de revenir sur les faits déjà racontés par ses devanciers, bien que convenant à son but, à moins qu'il ne veuille y rattacher des discours. Il se contente, lorsqu'il trouve quelque chose de plus ou moins important à suppléer, quelque circonstance à exposer d'une manière plus exacte et plus précise, de le faire « en passant, comme dit Ewald, d'une main légère et habile. » Il n'y a, du reste, selon l'observation du même critique, aucun autre évangile, à peine même un autre

[1] Voy. Reithmayr, *Introd. hist. et crit. aux livres du N. T.*, trad. par H. de Valroger, tom. II, p. 115 et suiv.

ouvrage historique, où la pensée dominante soit conduite avec autant de fermeté et de clarté à travers tous les détails, et où il s'y mêle si peu de choses étrangères. L'histoire n'y a qu'une importance secondaire : c'est comme la charpente à laquelle viennent s'ajuster les paroles et les discours du Christ [1]. Tout en mentionnant dans plusieurs occasions la multitude des miracles, l'auteur se contente d'en rapporter un petit nombre, qui presque tous sont chez lui ce que le moyen est à la fin, je veux dire, le sceau authentique du témoignage que Jésus rend de lui-même comme Christ, Fils de Dieu, dispensateur de la lumière et de la vie.

Il est vrai aussi, et c'est la seconde raison de la différence qu'on nous objecte, que l'amour si tendre de saint Jean pour Jésus, cet amour qui avait fait passer, pour ainsi dire, son âme tout entière dans l'âme de son maître, le rendait particulièrement propre à saisir ses enseignements et devait les graver plus profondément dans sa mémoire. Mais entre tous ces enseignements, ceux qui avoient trait à sa haute dignité et à ses rapports avec son Père ne pouvaient manquer d'avoir pour lui un attrait spécial. Il était donc naturel, même indépendamment des circonstances où il écrivait, qu'il les reproduisît de préférence.

On a dit de lui, en général, que c'était un miroir vivant, qui non-seulement recevait fidèlement tous les rayons qui partaient de son maître, mais savait encore les réfléchir [2]. De bons critiques, prenant justement le contre-pied de M. Renan, ne doutent pas qu'il ne rende encore plus exactement ses discours que les synoptiques eux-mêmes, et ils en ont donné aux Strauss et aux Baur des preuves auxquelles ceux-ci n'ont rien su répondre de raisonnable. Tels sont certains traits de ces discours qui ne s'expliquent que dans l'hypothèse qu'ils sont réellement historiques et qu'ils ont été reproduits avec la plus grande fidélité. Ainsi dans un endroit, après un long discours à ses disciples, Jésus leur dit : « Levez-vous, partons d'ici [3]; » et le discours ne laisse pas de continuer. Il n'y a pas à douter que par ces paroles Jésus n'invitât ses disci-

[1] *Jahrb.*, III, p. 166 et 168.
[2] Ebrard, dans Herzogs *Real-Encyclopædie,* tom. VI, p. 722.
[3] Chap. XIV, 31.

ples à se lever de table pour se rendre avec lui au mont des Oliviers (c'était après la dernière cène), soit qu'en effet le départ ait eu lieu dans ce moment, et que le discours se soit poursuivi en chemin, comme le pensent plusieurs interprètes, soit, comme il paraît plus vraisemblable, que le Sauveur se soit laissé retenir encore quelque temps par son amour pour les siens et par le besoin de répandre son cœur dans leurs cœurs. En tout cas, il faut admettre que ces paroles causèrent un certain mouvement parmi les disciples et qu'ils se levèrent en effet. Elles purent ainsi se graver dans la mémoire de saint Jean et être rapportées par lui avec le reste du discours de Jésus, bien que n'appartenant pas au contexte. Mais concevrait-on qu'un homme qui, au lieu de ses souvenirs, n'aurait suivi que *le mouvement monotone de sa propre pensée*, qui n'aurait pris ce discours que dans son imagination, y eût intercalé ce passage qui ne ferait que rompre l'enchaînement des idées? Ne l'eût-il pas plutôt réservé pour la fin, en ayant soin d'ajouter que Jésus et ses disciples étaient effectivement partis, ou d'indiquer ce qui les aurait encore arrêtés [1]?

L'analogie que M. Renan trouve entre les dialogues de Platon et notre Evangile lui est beaucoup moins favorable qu'il ne s'imagine. « Socrate, dit-il, qui comme Jésus n'écrivit pas, nous est connu par deux de ses disciples, Xénophon et Platon, le premier répondant par sa rédaction limpide, transparente, impersonnelle, aux synoptiques, le second rappelant par sa vigoureuse individualité l'auteur du quatrième Evangile. Pour exposer l'enseignement socratique, faut-il suivre les Dialogues de Platon ou les Entretiens de Xénophon? Aucun doute à cet égard n'est possible; tout le monde s'est attaché aux Entretiens et non aux Dialogues. Platon cependant n'apprend-il rien sur Socrate? Serait-il d'une bonne critique, en écrivant la biographie de ce dernier, de négliger les Dialogues? Qui oserait le soutenir? L'analogie d'ailleurs n'est pas complète, et la différence est en faveur du quatrième Evangile. C'est l'auteur de cet évangile, en effet, qui est le meilleur biographe, comme si Platon, tout en prêtant à son maître

[1] Voy. Bleek, *Einleit. in das N. T.*, p. 199 (Berl., 1862).

des discours fictifs, connaissait sur sa vie des choses capitales que Xénophon ignorât tout à fait[1]. »

Si le savant professeur d'hébreu était plus au courant de l'histoire de la philosophie, il saurait que le sentiment qu'il donne pour si incontestable a été rejeté dans ces derniers temps par des critiques et des philosophes distingués, tels que Schleiermacher[2], Brandis[3], Ritter[4], Tholuck[5], etc. Et il faut avouer que les raisons sur lesquelles ils s'appuient sont assez sérieuses. Si Socrate, disent-ils entre autres choses, s'était borné à l'enseignement que lui attribue Xénophon, et n'y eût pas joint la partie spéculative exposée par Platon, on ne concevrait guère comment plusieurs écoles philosophiques, en grande partie spéculatives, lui auraient dû leur origine[6]. On reconnaît donc aujourd'hui de plus en plus que chacune des deux expositions ne représente Socrate que par certains côtés, et que ce n'est qu'en les réunissant, en les combinant, qu'on obtient son portrait complet. Mais si un sage terrestre a offert dans ses discours une si grande variété d'éléments que deux de ses disciples les plus intimes aient pu, sans sortir de la vérité, le présenter sous des formes qui semblent n'avoir presque rien de commun, à combien plus forte raison un phénomène pareil se conçoit-il à l'égard de l'homme-Dieu! Qui trouvera étonnant que *tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu*, toutes les richesses de son amour, qui étaient renfermées en Jésus-Christ[7], quoique offrant toujours le même fond et conservant le même caractère essentiel, aient été présentés avec des différences résultant de celles des individualités qui en reflétaient les rayons, aussi bien que des circonstances dans lesquelles ils s'étaient manifestés? « Quoique ce dernier essai de représenter Jésus-Christ, dit

[1] *Vie de Jésus*, Introd., p. XXXV.

[2] *Ueber den Werth des Sokrates als Philosophen* (*Werke zur Philosophie*, II, 287-308).

[3] *Grundlinien der Lehre des Sokrates* (dans *Rhein. Archiv.*, I, 1, p. 118 et suiv.) et *Handb. der Gesch. der griech.-rœm. Philos.*, II, 1, p. 21 et suiv.

[4] *Geschichte der Philosophie*, II, p. 43 et suiv.

[5] *Essai sur la crédibilité de l'histoire évangélique*, p. 319. Voy. Bleek, *Einleit. in das N. T.*, p. 199.

[6] On en compte jusqu'à dix.

[7] Coloss., II, 3.

Ewald en parlant de l'Evangile de saint Jean, soit le plus profond et le plus heureux qui en somme fût possible (et il se montre tel à qui l'examine de près), ce n'est cependant, en face de la grandeur et de la difficulté du sujet, qu'un essai et un pas de plus vers le but; et c'est à nous à tirer de toutes ces sources l'histoire la plus exacte possible [1]. »

Au reste, lors même que, pour connaître l'enseignement socratique, on croirait, malgré le sentiment des modernes, devoir s'en rapporter à peu près exclusivement à Xénophon; lors même qu'il serait prouvé que Platon n'a fait que prêter à son maître des *discours fictifs*, il n'en résulterait nullement que les discours attribués à Jésus par saint Jean ne soient non plus, comme le veut M. Renan, que « des pièces artificielles, » quelque chose comme « les variations d'un musicien improvisant pour son compte sur un thème donné [2]. » Y a-t-il rien dans Platon qui indique une reproduction exacte et littérale des paroles de son maître? Dit-il quelque part comme saint Jean : « Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont palpé, touchant le Verbe de la vie...; ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons [3]? » Notre critique lui-même, comme on l'a vu plus haut, avoue que l'*analogie* qu'il fait valoir *n'est pas complète* et que *la différence est en faveur du quatrième Evangile*. Il est vrai qu'il semble restreindre à la partie biographique l'avantage qu'il lui accorde; mais comment l'auteur de cet évangile serait-il un si bon biographe s'il eût constamment prêté à son héros, non-seulement un langage qu'il n'eût pas tenu, mais un langage en *contradiction absolue* avec son génie et son caractère connus, un langage impossible?

M. Renan hasarde encore une hypothèse sur la manière dont se sont formés les discours de notre Evangile : elle consiste à remplacer en grande partie l'hallucination dont il faisait d'abord honneur à saint Jean [4] par quelques petites fourberies de ses disciples.

[1] *Jahrb.*, III, p. 3.
[2] *Vie de Jésus*, Introd., p. XXXIV.
[3] I Jean, I, 1.
[4] Ci-dessus, p. 47.

Que ne peut-on pas, en toute vraisemblance, mettre sur le compte de « cette mystérieuse école d'Ephèse, qui, plus d'une fois, paraît s'être complu aux voies obscures? » Ah ! « s'il nous était donné de pénétrer dans ses secrets, » que « de surprises nous seraient réservées ! » Suppléant donc par une ingénieuse conjecture aux indices qu'elle a su si habilement dérober à tous les regards, notre critique « est parfois tenté de croire que des notes précieuses, venant de l'apôtre, ont été employées par ses disciples dans un sens fort différent de l'esprit Evangélique primitif. En effet, poursuit-il, certaines parties du quatrième évangile ont été ajoutées après coup ; tel est le xxie chapitre tout entier, où l'auteur semble s'être proposé de rendre hommage à l'apôtre Pierre après sa mort et de répondre aux objections qu'on allait tirer ou qu'on tirait déjà de la mort de Jean lui-même (v. 21-23). » Il pousse la sagacité jusqu'à découvrir dans plusieurs autres endroits « la trace de ratures et de corrections [1]. »

Je ne sais si M. Renan aura fini par succomber à l'étrange tentation qu'il éprouvait parfois ; cela ne donnerait pas une grande idée de sa vigueur à résister aux tentations, et son exemple serait, je crois, peu contagieux. Qui donc se laisserait mettre dans l'esprit que tous les disciples de saint Jean, des hommes tels que saint Polycarpe, saint Ignace d'Antioche, Papias, se soient entendus pour falsifier la doctrine d'un maître si vénéré ? Comment se ferait-il, si une pareille fraude eût été commise, que ni lui, ni aucun de ses nombreux auditeurs n'eût fait la moindre réclamation? Personne ne se serait-il aperçu de rien? Ou bien tout le monde, y compris l'apôtre lui-même, aurait-il cru reconnaître dans l'ouvrage résultant de ces notes si profondément altérées son enseignement primitif et actuel ? Mais quelle prodigieuse, quelle incroyable transformation cela ne supposerait-il pas dans les mémoires et les intelligences ! On n'en trouverait, dans toute l'histoire, de comparable que celles que nous admirions naguère dans les souvenirs et les raisonnements de notre critique.

M. Renan dira-t-il que les notes de l'apôtre n'ont été rédigées

[1] *Vie de Jésus,* Introd., p. xxxii et xxxiii.

en un corps d'ouvrage, avec ces falsifications, et publiées que plus ou moins longtemps après sa mort? Il en a presque l'air. Mais dans ce cas, sans parler de quelques autres petites difficultés, il faudra qu'il attribue aussi la même origine aux épîtres qui portent son nom, puisque, de son aveu, elles sont de la même plume. Il résulterait de là que ce bon saint Jean, au lieu d'envoyer ses lettres de son vivant, selon la méthode vulgaire, avait la fantaisie de ne les rédiger définitivement et de ne les expédier qu'après sa mort, par les mains de ses disciples, tout en annonçant aux personnes à qui il écrivait qu'il espérait bientôt les voir et leur parler bouche à bouche [1]. Il est vrai que cela expliquerait d'autres de ses *singularités* et de ses *bizarreries* [2]; c'est seulement fâcheux qu'il ait oublié d'indiquer la manière dont devaient être adressées les réponses pour lui parvenir dans l'autre monde. Mais on ne peut pas penser à tout.

Il n'y a aucune preuve solide que le XXIe chapitre ne soit pas de saint Jean comme le reste. La conclusion ajoutée, sans doute à la demande de l'apôtre, par les hommes vénérables qui l'entouraient, afin de donner à son témoignage toute l'autorité possible, affirme au contraire expressément et sans distinction que c'est lui « qui a écrit ces choses [3]. »

Pour ce qui est plus particulièrement du style, si M. Renan avait lu avec plus d'attention les synoptiques, il y aurait déjà remarqué toutes les expressions de la *nouvelle langue mystique* à laquelle il les dit si étrangers ; il y a même telle de ces expressions qui s'y rencontre plus souvent que dans le quatrième Evangile. Cette langue avait déjà été parlée aussi par saint Paul, saint Pierre, saint Jacques, comme le témoignent assez leurs épîtres, de sorte qu'elle n'était rien moins qu'inconnue dans l'Eglise lorsque le disciple bien-aimé l'employa dans ses écrits.

Si le style des discours de Jésus, dans l'Evangile de saint Jean, n'a *rien d'hébreu*, comment se fait-il que Grotius et d'autres critiques aient cru que cet évangile avait été originairement composé

[1] II Jean, 12; III Jean, 13, 14.
[2] *Vie de Jésus*, p. 156 et 157.
[3] Jean, XXI, 24.

en langue hébraïque, ou plutôt araméenne? Cela ne suppose-t-il pas qu'ils lui trouvaient une assez forte couleur hébraïque? Il est vrai que cette opinion a été rejetée, et avec raison; mais cela n'empêche pas qu'un habile critique n'ait cru pouvoir dire encore dernièrement : « La langue est facile, libre, souple, et n'a que la couleur hébraïque générale du dialecte hellénistique, à un si haut haut degré toutefois qu'une traduction interlinéaire en hébreu est chose facile. Il n'y manque pas non plus de forts hébraismes[1]. »

Par contre, l'observation que ce style n'a rien de *talmudique* pourrait bien, je l'avoue, n'être pas sans quelque fondement. Il est assez peu vraisemblable, en effet, que saint Jean, non plus que Jésus, pour se former le style, soit allé pâlir longuement sur une indigeste compilation qui n'existait pas encore. Mais qu'est-ce que cela prouve?

Une autre objection qui, au premier coup d'œil, paraît plus sérieuse, c'est que « le style des discours prêtés à Jésus par le quatrième Evangile offre la plus complète analogie avec celui des Epîtres de saint Jean. » M. Renan y voit la preuve « qu'en écrivant les discours l'auteur suivait, non ses souvenirs, mais le mouvement assez monotone de sa propre pensée[2]. » D'autres critiques, qui ont au moins autant de droit à notre confiance, expliquent ce phénomène d'une manière un peu différente. A les en croire, c'est le style du disciple qui est, au contraire, la copie de celui du maître. Ses pensées, ses sentiments s'étaient tellement identifiés avec les pensées, les sentiments de son divin ami, qu'elles en avaient aussi, jusqu'à un certain point, revêtu la forme, et que sa langue ne perdit plus l'inaliénable caractère qu'elle avait reçu du cœur et de la parole vivante du Christ. D'ailleurs, lors même qu'il écrivait en son nom, il ne faisait encore que reproduire les enseignements de celui à qui appartenaient tous ses souvenirs comme toutes ses affections.

D'un autre côté, qui prétend que ces discours nous aient été transmis absolument dans les mêmes termes qu'ils ont été pro-

[1] A. Ebrard, dans *Bibl. Comment. über das N. T.*, von H. Olshausen, II Bd. Ie Abth., p. 23 (4e édit.; Kœnigsb. 1861).
[2] *Vie de Jésus*, Introd., p. XXXIV.

noncés? Ne suffisait-il pas qu'ils fussent exactement rendus quant au sens? Ainsi, lors même qu'ils auront pris quelque chose de la couleur particulière du style de saint Jean, comme c'était inévitable, cela ne donne en aucune manière à M. Renan le droit de conclure qu'ils ne viennent pas de Jésus.

Il n'y a pas jusqu'au bon goût qui ne soit appelé en témoignage par M. Renan contre ces discours. « Cette façon de se prêcher et de se démontrer sans cesse, dit-il, cette perpétuelle argumentation, cette mise en scène sans naïveté, ces longs raisonnements à la suite de chaque miracle, ces discours roides et gauches, dont le ton est si souvent faux et inégal, ne seraient pas soufferts par un homme de goût à côté des délicieuses sentences des synoptiques. » Et il cite comme exemples, en note, les chapitres « II, 25; III, 32, 33, et les longues disputes des chapitres VII, VIII, IX [1]. »

Que notre critique n'approuve pas que le Sauveur entreprenne de prouver sa divine mission, de *se démontrer* comme Fils de Dieu; que de pareils discours lui paraissent de mauvais goût, parce qu'ils sont si fort contre son goût, et que d'ailleurs il ne les comprend pas, cela se conçoit sans peine : mais que cette admirable histoire de la guérison de l'aveugle-né (c'est le sujet du chapitre IX), non-seulement n'ait pas trouvé grâce devant ses yeux, mais soit spécialement alléguée par lui comme un exemple de *mise en scène sans naïveté,* de *discours roides et gauches, au ton faux et inégal,* c'est ce qu'on a besoin de voir pour le croire, et qui donnerait encore une plus triste idée de son goût littéraire, si on ne venait à réfléchir que ce fait le gêne trop à un autre point de vue pour qu'il puisse ne pas en trouver le récit détestable.

Les savants les plus éminents et qui suivent les directions les plus opposées, Ewald comme Hengstenberg, comme le P. Patrizzi [2], se réunissent dans un même sentiment d'admiration pour l'Evangile de saint Jean, et aiment à se plonger dans ses profondeurs, tout en désespérant de les pénétrer entièrement : ce qui les attire par une espèce de charme invincible, ce qui les étonne et

[1] *Vie de Jésus,* Introd., p. XXXIII.
[2] Tous trois ont commenté l'Evangile de saint Jean.

les ravit, n'obtient de M. Renan que le dédain et la haine. Cela ne prouve pas en sa faveur.

« Il n'y a, dit Ewald, aucune partie de la Bible contre laquelle un scepticisme avide de destruction se soit acharné autant que contre les Evangiles; et, parmi les Evangiles, c'est surtout celui de Jean qu'il s'efforce de ruiner, comme étant, d'un côté, le plus important pour son contenu, et, de l'autre, le plus obscur pour une commune et basse intelligence [1]. »

Encore une observation. Que M. Renan cherchât dans les discours rapportés par saint Jean des armes contre l'authenticité de son Evangile en général, c'est ce qui se concevrait sans grande peine : il ne ferait en cela que suivre la méthode de tous ses devanciers; mais de faire ainsi deux parts de cet Evangile, l'une composée des récits et l'autre des discours, d'admettre l'authenticité de la première et de révoquer en doute celle de la seconde, c'est ce qui n'entrera jamais dans l'esprit d'aucun critique de bon sens. Les deux parties offrent un caractère si parfaitement identique, ce caractère a quelque chose de si particulier et de si inimitable, alliant une simplicité enfantine à la plus haute originalité, qu'il est impossible de supposer que tout ne soit pas de la même main. D'ailleurs elles se pénètrent tellement, elles sont si inséparablement liées, qu'évidemment jamais l'une n'a existé sans l'autre : elles sont nées ensemble et sortent de la même source. Que seraient les discours isolés des faits qui les ont amenés et auxquels ils sont mêlés? A-t-il jamais pu entrer dans l'esprit de quelqu'un de les présenter ainsi? Et si on retranchait les discours, que deviendraient les récits? Que M. Renan essaie de nous les donner sous cette forme. Plus on examinera la chose de près, plus on se convaincra qu'il faut nécessairement admettre ou que les deux parties sont de l'apôtre, ou qu'aucune n'en vient.

Je vais plus loin, et je dis que s'il fallait faire une distinction, elle serait en faveur des discours. M. Renan, il est vrai, n'y trouve guère que les *aridités d'une métaphysique contournée,* une *gnose obscure*, les *ténèbres du dogme abstrait*, quelque chose de *roide*,

[1] *Jahrb.*, X, p. 84.

de *gauche*, de *prétentieux*, de *lourd*, de *mal écrit*, de *singulier*, de *bizarre;* en un mot, d'*insupportable à un homme de goût* tel que lui, bien qu'il ne puisse s'empêcher d'y reconnaître « d'admirables éclairs, des traits qui viennent vraiment de Jésus [1]. » Mais, je le demanderai à un homme de bonne foi, ayant de l'intelligence et du cœur, qui aura lu le discours de la Cène (ch. XIII, 31—XVII) : a-t-il rencontré quelque part rien de comparable, rien qui exhale un parfum si céleste et si divin ? Combien surtout est sublime et touchante la prière qui le termine ! Et ce qui laisse si loin derrière soi tout ce qu'on peut admirer ailleurs ne serait qu'une pure éclosion du cerveau d'*un ancien pêcheur galiléen,* — il m'est permis de renvoyer à M. Renan son propre argument, — ou d'une école à principes équivoques, *se complaisant aux voies obscures !* Non, jamais on ne rendra autrement raison de la présence de ces discours dans notre Evangile qu'en admettant qu'ils ont été recueillis de la bouche de Jésus et fidèlement reproduits par son bien-aimé disciple.

Au reste, tant d'arguments apportés par M. Renan à l'appui d'une thèse directement opposée, comme on l'a vu, à celle qu'il avait entrepris de prouver, le laissent lui-même dans le doute, et l'édifice bizarrement construit à si grands frais n'abrite que cette modeste conclusion : « Sans nous prononcer sur la question matérielle de savoir quelle main a tracé le quatrième Evangile, et tout en inclinant à croire que les discours au moins ne sont pas du fils de Zébédée, nous admettons donc que c'est bien là l'*Evangile selon Jean,* dans le même sens que le premier et le deuxième Evangile sont bien les Evangiles *selon Matthieu* et *selon Marc* [2]. »

Il termine ainsi sa discussion sur l'authenticité des quatre principaux documents relatifs à la vie de Jésus :

« En somme, j'admets comme authentiques les quatre Evangiles canoniques. Tous, selon moi, remontent au premier siècle, et ils sont à peu près des auteurs auxquels on les attribue [3]. »

[1] *Vie de Jésus,* Introd., p. XXX.
[2] *Ibid.,* p. XXXVI.
[3] *Ibid.,* p. XXXVII.

Le lecteur comprendra, après tout ce qui a été dit, le sens de cet *à peu près*, et il est à même de juger jusqu'à quel point est fondée cette restriction. Mais les aveux de notre critique, tout incomplets qu'ils sont, ne laissent pas d'être excellents à recueillir.

Personne ne sera tenté, je pense, de les attribuer à une pure générosité de sa part. Pour déterminer le nouveau Strauss à se séparer de son maître en un point si important, dont celui-ci avait fait la base de tout son système, il fallait sans doute de graves raisons; et on peut bien croire que jamais il n'aurait abandonné cette position s'il eût vu la possibilité de s'y maintenir.

Il y a bien longtemps, en effet, qu'il en avait reconnu la faiblesse. « Le système de Strauss sur l'âge et la composition des Evangiles, disait-il déjà dans son article sur les *historiens critiques de Jésus*, a toujours été incertain et défectueux. C'est un point capital, en effet, dans sa théorie, que nos quatre Evangiles peuvent ne remonter dans leur forme actuelle qu'à la fin du second siècle. Les plus anciens témoignages du second siècle disent seulement qu'un apôtre ou un homme apostolique a écrit un Evangile, mais n'établissent pas que ces Evangiles primitifs fussent identiques à ceux que nous possédons. Il faut admettre, selon Strauss, que les éléments légendaires de la vie de Jésus restèrent environ un siècle et demi en ébullition, et ne commencèrent à se fixer par grandes masses que quand les disciples des témoins oculaires avaient eux-mêmes disparu. On comprend quelle latitude cet intervalle fournit à l'école mythologique pour l'élaboration de tout un cycle merveilleux.

» La question de l'âge précis et du système de rédaction des Evangiles est si délicate que je veux éviter de la traiter ici; qu'il me suffise de dire que plus j'y ai réfléchi, plus j'ai été amené à croire que les quatre textes reconnus pour canoniques nous conduisent très-près de l'âge du Christ, sinon par leur rédaction dernière, du moins par les documents qui les composent. Produits purs du christianisme palestinien, exempts de toute influence hellénique, pleins du sentiment vif et direct de Jérusalem, les Evangiles sont, dans mon opinion, un écho vrai-

ment immédiat des bruits de la première génération chrétienne [1]. »

Ce ne sont sans doute pas les réflexions seules de M. Renan qui l'ont amené à rejeter le système de Strauss sur l'origine des Evangiles. Il n'ignorait pas que ce système, déjà frappé à mort, se débattait vainement sous les coups de la critique, puisqu'il cite plusieurs des écrits dirigés contre lui, et il était trop convaincu de l'absurdité du surnaturel pour qu'il lui vînt en pensée de tenter un miracle pour le rappeler à la vie.

On se rappelle que, selon lui, *les erreurs mêmes où* son devancier *a pu tomber sont de celles qu'on doit tenir pour fécondes et qui préparent la découverte de la vérité.* Je pourrais opposer à son jugement celui d'un savant dont l'autorité ne saurait lui être suspecte, puisque, comme lui et plus sincèrement que lui, il veut que la question des Evangiles se traite en dehors de toute préoccupation dogmatique et soit vidée sur le terrain de la critique; je veux dire, de Holtzmann, qui s'exprime ainsi : « La *Vie de Jésus* de Strauss a étendu sur un champ très-riche de faits devenus historiques pour le monde entier, et non moins clairement reconnaissables dans leurs suites, un brouillard ténébreux, épais, comme il n'est arrivé sur aucun autre terrain des sciences historiques [2]. » Néanmoins, je reconnaîtrai volontiers à ces erreurs le mérite qu'ont eu plus ou moins toutes les autres, c'est-à-dire, de contribuer, en provoquant de nouvelles recherches, à mettre la vérité dans un plus grand jour. De la discussion dont la *Vie de Jésus* a été le signal est sortie la confirmation la plus éclatante de l'authenticité des Evangiles. « L'étude des sources, dit Holtzmann, à laquelle on retourna à cette occasion, amena au jour des résultats qui s'écartent de la manière la plus tranchée des suppositions sur lesquelles reposait la *Vie de Jésus,* et même les contredisent [3]. » C'est à tel point que l'école même de Tubingue s'est vue obligée de battre en retraite, et de faire remonter les Evangiles, sinon toujours dans leur forme actuelle, du moins quant

[1] *Etud. d'hist. relig.*, p. 171.
[2] *Die synoptisch. Evangelien,* etc. Leipz., 1863, p. 6.
[3] *Ibid.*

aux documents dont ils sont formés, jusqu'aux témoins oculaires [1].

Pour ce qui est de l'Evangile de saint Jean en particulier, Olshausen ne craint pas de dire « qu'il a, en faveur de son authenticité, de plus fortes garanties dans l'histoire qu'aucun écrit du Nouveau Testament, et même de toute l'antiquité [2]. » Ewald s'exprime dans le même sens, et un savant commentateur parlait ainsi dernièrement : « Ce qu'autrefois un critique très-impartial [3], à propos de ces *Probabilia* [4] qui, comme un coup de foudre, avaient ébranlé le monde théologique, disait avec une joyeuse certitude : « Ainsi, de toutes ces disputes l'Evangile de Jean,
» après avoir soutenu l'épreuve du feu, est sorti victorieux et pa-
» reil à un phénix rajeuni, et nous pouvons répéter, avec l'assu-
» rance pleine d'allégresse d'un Origène, *que l'Evangile selon*
» *Jean est la fleur des Evangiles*, » — cela, dis-je, ne s'est-il pas constamment vérifié jusqu'à ce jour? Et il n'en sera pas autrement à l'avenir : tous les efforts que l'opiniâtreté et l'outrecuidance critique du temps, avec ses arguments usés, pourra encore poursuivre pour arracher à l'apôtre son Evangile, à l'Eglise son joyau évangélique le plus original, se perdront inévitablement dansun plein ins uccès [5]. »

[1] *Die synoptisch. Evangelien*, etc., p. 502.
[2] *Biblisch. Comment.*, II Bd, 1e Abth., p. 9.
[3] Credner, *Einleit. in das N. T.*, tom. I, 1, p. 262.
[4] Ouvrage de Bretschneider, dans lequel était attaquée l'authenticité de l'Evangile de saint Jean. Réfuté par Hemsen et autres, Bretschneider se retira du combat en s'avouant vaincu.
[5] Meyer, *Handb. über das Evangel. des Johannes*, Vorr., p. VI (4e éd. 1862).

CHAPITRE V.

Autorité historique des Evangiles. M. Renan essaie de réduire la haute valeur qu'il se voit dans l'impossibilité de leur refuser à une valeur à peu près nulle. — En quoi son système diffère de celui de Strauss. — Il est sujet aux mêmes difficultés et à d'autres encore plus grandes.

Le fondement du système de Strauss étant détruit, trouver le moyen de maintenir l'édifice ainsi mis en l'air et de l'empêcher de s'écrouler, — tel est le problème que M. Renan s'est imposé la tâche de résoudre.

Cette tâche est d'autant plus rude que, de son aveu, la construction germanique, même avec la base sur laquelle l'architecte avait essayé de l'asseoir, n'était déjà rien moins que solide. Après avoir nommé quelques-uns des savants qui, en Allemagne, « se portèrent pour défendre contre l'auteur de la *Vie de Jésus* la réalité historique des faits de l'Evangile, » notre critique ajoute : « Tous ou presque tous essaient de prouver, d'une part que le mythe était impossible à l'époque où apparut le christianisme; de l'autre, que le travail nécessaire à la formation des mythes n'a pu trouver place entre la mort de Jésus et l'époque où fut rédigée son histoire : tous frappaient ainsi sur les points vraiment faibles du livre de Strauss [1]. »

Le docteur ludwisbourgeois lui-même avait si bien senti que le temps lui manquait dans le nouveau Testament qu'il en était allé chercher jusque bien avant dans l'ancien. « Dans le fait, dit-il, ce n'est pas durant ce laps de temps » — celui qui s'est écoulé depuis la mort de Jésus jusqu'au milieu du deuxième siècle — « que s'est formée la plus grande partie du cycle évangélique : le premier fondement en était dans les mythes de l'Ancien Testament, composés avant et après l'exil de Babylone ; l'application de ces mythes au Messie attendu et leurs modifications en ce sens se sont poursuivies durant tout le cours des siècles écoulés depuis lors jusqu'à Jésus. Ainsi, entre le temps de la naissance de la première commu-

[1] *Etud. d'hist. relig.*, p. 170.

nauté chrétienne et celui de la composition des récits évangéliques, il n'y eut pas autre chose à faire qu'à transporter sur Jésus les mythes messianiques, déjà tout formés pour la plupart, et à les modifier dans le sens chrétien et d'après les conditions individuelles de Jésus et de ses entours. La proportion de ceux qui durent être composés intégralement fut petite [1]. »

On va voir qu'à la fin, grâce à un si heureux expédient, la disette de temps fera place à l'abondance et au superflu, tant le travail qui restait à faire était simple et facile ! Qu'est-ce qui empêcherait même de le simplifier encore davantage, et, au lieu de faire calquer trait pour trait le caractère de Jésus sur un type messianique déjà arrêté, — chose qui d'ailleurs ne se conçoit pas très-bien de la part d'un artiste tel que celui de Strauss, agissant, comme nous le verrons bientôt, sans trop savoir ce qu'il fait ni ce qu'il veut, — de regarder, avec Bruno Bauer, tous les actes qui nous montrent Jésus accomplissant l'idéal messianique, et cet idéal lui-même, comme de pures inventions des premiers chrétiens? Cette dernière hypothèse est-elle beaucoup plus invraisemblable que l'autre ? Elle aurait en outre l'avantage de couper court, non-seulement à la difficulté que nous venons d'indiquer, mais encore à une autre fort sérieuse, qu'expose ainsi Bruno Bauer : « L'hypothèse de Strauss est mystérieuse; car elle est tautologique. Expliquer l'histoire évangélique par la tradition, c'est s'obliger à expliquer la tradition elle-même et à lui trouver une base antérieure. La méthode de Strauss est embarrassée [2], » etc.

Il est vrai qu'il reste à Bruno Bauer lui-même, entre autres difficultés, à expliquer quel charme pouvaient trouver les premiers chrétiens à forger des fables sacriléges, sans perspective de profit quelconque à en attendre sinon toute sorte de sacrifices pendant la vie, et souvent le sacrifice de la vie même, pour aller tomber, dans l'autre monde, entre les mains d'un Dieu vengeur et subir à jamais les supplices destinés aux impies.

Ainsi, de quelque côté que se tournent nos regards, ils ne ren-

[1] *Vie de Jésus, ou Examen critique,* etc., t. Ier, p. 104.
[2] *Kritik der Evang. Geschichte,* citée par M. Renan dans ses *Etud. d'hist. relig.*, p. 183.

contrent, dans la méthode de Bruno Bauer comme dans celle de Strauss, que d'inextricables embarras. Quelle voie nouvelle aura donc trouvée M. Renan pour arriver, à travers tant d'écueils, au port désiré? Comment surtout échappera-t-il du plus formidable des écueils, celui de l'authenticité des Evangiles reconnue par lui? Comment, en partant de la *haute valeur* qu'il avoue en être la conséquence, amènera-t-il ces documents à la valeur à peu près nulle dont il a besoin pour son système?

Il commence par affirmer gravement que « leur valeur historique est fort diverse; » puis, venant au particulier : « Matthieu, dit-il, mérite évidemment une confiance hors ligne pour les discours; là sont les *Logia*, les notes mêmes prises sur le souvenir vif et net de l'enseignement de Jésus. Une espèce d'éclat à la fois doux et terrible, une force divine, si j'ose le dire, souligne ces paroles, les détache du contexte et les rend pour le critique facilement reconnaissables [1]. »

Il n'accorde pas la même autorité aux « parties narratives groupées autour de ce noyau primitif. » Il y a découvert « beaucoup de légendes d'un contour assez mou, sorties de la piété de la deuxième génération chrétienne [2]. »

Il faut que l'habile critique ait le toucher bien délicat ou que je l'aie bien obtus; car, en vérité, j'ai beau palper dans tous leurs contours les chapitres I et II, qui sont les endroits dont la mollesse le blesse le plus, je n'y puis rien sentir ni de cette mollesse, ni, à plus forte raison, de son âge. Et ce qui ajoute encore à ma confusion, c'est que je suis obligé d'avouer en outre que j'ai l'intelligence elle-même si obtuse que je ne comprends pas trop ce qu'il entend par ce *mou contour*. Je comprends très-bien, en revanche, qu'aux yeux de la *piété de la deuxième génération chrétienne*, comme de la première, oser mêler le mensonge à l'histoire de celui qu'elle vénérait et adorait comme la vérité même eût été une impiété dont la seule pensée lui aurait fait horreur.

« L'Evangile de Marc, continue M. Renan, est bien plus ferme, plus précis, moins chargé de fables tardivement insérées. C'est

[1] *Vie de Jésus*, Introd., p. XXXVII.
[2] *Ibid.*, p. XXXVIII.

celui des trois synoptiques qui est resté le plus ancien, le plus original, celui où sont venus s'ajouter le moins d'éléments postérieurs. Les détails matériels ont dans Marc une netteté qu'on chercherait vainement chez les autres évangélistes. Il aime à rapporter certains mots de Jésus en syro-chaldaïque. Il est plein d'observations minutieuses venant sans nul doute d'un témoin oculaire. Rien ne s'oppose à ce que ce témoin oculaire, qui évidemment avait suivi Jésus, qui l'avait aimé et regardé de très-près, qui en avait conservé une vive image, ne soit l'apôtre Pierre lui-même, comme le veut Papias [1]. »

Passons à M. Renan son petit nombre d'*éléments postérieurs*, et même de *fables tardivement insérées* [2]*:* une chose restera toujours incontestable, c'est l'impression irrésistible de vérité, de minutieuse exactitude, que lui ont laissée les récits de saint Marc.

Il est beaucoup moins favorablement disposé envers l'Evangile de saint Luc, contre lequel il accumule les accusations et les reproches. Mais peut-on croire que lui-même leur attribue une grande valeur, lorsqu'on voit la conclusion à laquelle ils aboutissent? « Une grande réserve, dit-il, était naturellement commandée en présence d'un document de cette nature. Il eût été aussi peu critique de le négliger que de l'employer sans discernement. Luc a eu sous les yeux des originaux que nous n'avons plus. C'est moins un évangéliste qu'un biographe de Jésus, un *harmoniste*, un correcteur à la manière de Marcion et de Tatien [3]. Mais c'est un biographe du premier siècle, un artiste divin qui, indépendamment des renseignements qu'il a puisés aux sources plus anciennes, nous montre le caractère du fondateur avec un bonheur de trait, une inspiration d'ensemble, un relief que n'ont pas les deux autres synoptiques. Son Evangile est celui dont la lecture a le plus de charme; car à l'incomparable beauté du fond

[1] *Vie de Jésus,* Introd., p. XXXVIII.
[2] Rapprochez ce que nous avons dit plus haut, art. IV, p. 204 et suiv.
[3] Saint Luc n'a rien de la *manière* de Marcion, hérétique qui a falsifié son Evangile pour l'adapter à ses dogmes, ni de Tatien, dont le travail s'est borné à une *concorde* ou *harmonie* de nos quatre Evangiles, comme on en fait encore aujourd'hui sans prétendre le moins du monde les *corriger*.

commun, il ajoute une part d'artifice et de composition qui augmente singulièrement l'effet du portrait, sans nuire gravement à sa vérité [1]. »

Voilà donc, lors même que tous les griefs de M. Renan contre saint Luc seraient fondés, à quoi se réduirait la condamnation qu'ils seraient de nature à motiver ! Et pourtant combien il s'en faut qu'il en soit ainsi ! Je crois peu nécessaire de les discuter un à un, quoique, au besoin, je sois tout prêt à le faire ; mais n'est-ce pas une pure chicane, par exemple, que d'accuser notre évangéliste d'avoir « une fausse idée du temple, comme d'un oratoire où l'on allait faire ses dévotions, » parce qu'il raconte que la prophétesse Anne « n'en sortait pas, servant Dieu, par des jeûnes et des prières, nuit et jour ; » que « deux hommes y montèrent pour prier, » dont « l'un était pharisien et l'autre publicain ; » que les apôtres, après l'ascension de Jésus-Christ, « y étaient continuellement, louant et bénissant Dieu ? » Car tel est le contenu des passages sur lesquels il appuie son dire [2]. N'est-ce pas déjà comme une *maison de prière,* [3], comme le lieu où les justes se plaisaient à faire leur séjour, que le temple ou le tabernacle est représenté dans l'Ancien Testament, particulièrement dans les Psaumes ?

Une autre accusation est qu' « il ignore totalement l'hébreu [4]. » D'abord je ne vois pas en quoi cette *ignorance totale,* fût-elle démontrée, serait une brèche à l'autorité de saint Luc. Prouverait-elle donc le moins du monde qu'il n'eût pas appris des témoins oculaires, comme il l'affirme, ce qu'il raconte de la vie de Jésus ? Or, que faut-il de plus pour assurer son autorité ? Mais c'est vraiment ridicule de prétendre établir cette ignorance par les preuves qu'en donne M. Renan. Quoi ! de ce que saint Luc n'indique pas la signification du nom de Jésus, comme le fait saint Matthieu, il s'ensuivrait qu'il l'ignorait ? De ce que, s'adressant immédiatement à un Grec, Théophile, il désigne de préférence les localités par leurs noms grecs comme plus connus de son lecteur, il fau-

[1] *Vie de Jésus,* Introd., p. XLII.
[2] « II, 37 ; XVIII, 10 et suiv ; XXIV, 53. » — (*Ibid.*, p. XXXIX, texte et note 3.)
[3] Cette expression est du prophète Isaïe, c. LVI, 7.
[4] *Vie de Jésus,* Introd., p. XL.

drait conclure que leurs noms hébreux et la langue hébraïque elle-même lui étaient complétement étrangers! Quelles sont donc les *règles de la logique aristotélicienne* qui servent de base à une si étrange argumentation?

Mais tout le reste n'est rien à côté de ce que notre critique a découvert des *goûts* et des *tendances particulières* de saint Luc. C'est d'abord *un dévot*, et un dévot *très-exact,* « tenant à ce que Jésus ait accompli tous les rites juifs [1]; » mais il est en même temps *démocrate*, et, qui plus est, *ébionite* (c'est le nom hébreu, naturellement préféré par le savant professeur de langue hébraïque, de ceux que le vulgaire appelle en français des *communistes,*), et même *démocrate et ébionite exalté,* non-seulement « très-opposé à la propriété, » mais encore « persuadé que la revanche des pauvres va venir, » comme le prouve sans réplique « la parabole du riche et de Lazare, » flanquée de : « Comp. vi, 20 et suiv.; 24 et suiv.; xii, 13 et suiv.; xvi entier; xxii, 35. Comp. *Act.* ii, 44, 45; v, 1 et suiv. [2]. »

Il est donc démontré, mais ce qui s'appelle démontré par des chiffres, que saint Luc est un communiste dévot, et par conséquent, pour le dire en passant, précisément l'antipode du nouvel évangéliste du Collége de France. Celui-ci, en effet, quoique très-religieux [3], n'est nullement du nombre des dévots, contre lesquels, au contraire, il décoche par-ci par-là ses traits, quand l'occasion s'en présente, avec une complaisance marquée; encore moins s'avisera-t-on, maintenant surtout, de l'accuser de communisme : de manière qu'il n'appartient mieux à personne qu'à lui de redresser les torts du dévot communiste saint Luc.

Il faut néanmoins avouer que, sur l'article de la propriété, il pousse la délicatesse un peu loin. Quoi donc! à ses yeux, trouver mauvais qu'un riche laisse mourir de faim un pauvre à sa porte, c'est y porter atteinte! c'est se montrer démocrate et ébionite exalté! En vérité, de pareils sentiments ne lui font pas honneur.

[1] *Vie de Jésus,* Introd., p. xl.
[2] *Ibid.*, p. xli, texte et note 2.
[3] M. Renan tient essentiellement à passer pour tel. Voy. *M. Renan guerroyant contre le surnaturel,* p. 38.

Mais si c'est ainsi qu'il entend la démocratie et l'ébionisme, il a grand tort d'y voir un *goût* et une *tendance particulière* à saint Luc : c'est un goût et une tendance commune à tous les écrivains sacrés, à tous les Pères de l'Eglise, à tous les prédicateurs de l'Evangile, à tous les chrétiens dignes de ce nom, et même à tout ce qui porte un cœur d'homme.

On conçoit encore moins qu'il invoque en faveur de sa thèse l'histoire d'Ananie et de Saphire (c'est le sujet du chapitre v, 1 et suiv., des Actes des Apôtres). Si l'ardeur de son zèle anti-ébionite ne lui eût tout à fait troublé la vue, il y aurait lu précisément le contraire de ce qu'il veut nous y faire voir. Saint Pierre ne dit-il pas expressément à Ananie qu'il ne tenait qu'à lui de garder son champ, et que même, l'ayant vendu, il restait encore maître du prix [1]? Tout ce qu'il lui reproche, ainsi qu'à sa femme, c'est d'avoir « menti au Saint-Esprit, » en faisant semblant de mettre aux pieds des apôtres le prix entier, tandis qu'il en retenait une partie. Le droit de propriété pouvait-il être plus clairement supposé, plus formellement reconnu?

En vérité, n'est-ce pas se moquer de ses lecteurs, aussi bien que du bon sens, que de leur donner ainsi le *oui* pour le *non* et le *non* pour le *oui;* de leur débiter gravement, en guise de preuves, des absurdités palpables, auxquelles ce serait faire trop d'honneur que de les décorer du nom de sophismes?

Quant à l'Evangile de saint Jean, notre critique n'ajoute rien ici à ce qu'il en a dit plus haut en traitant la question de son authenticité.

Il conclut ainsi son examen de l'autorité des Evangiles :

« On comprend maintenant, ce semble, le genre de valeur historique que j'attribue aux Evangiles. Ce ne sont ni des biographies à la manière de Suétone, ni des légendes fictives à la manière de Philostrate; ce sont des biographies légendaires. Je les rapprocherais volontiers des légendes de Saints, des Vies de Plotin, de Proclus, d'Isidore et autres écrits du même genre, où la vérité historique et l'intention de présenter des modèles de vertu se com-

[1] « Nonne manens tibi manebat, et venumdatum in tua erat potestate? » (Vers. 4.

binent à des degrés divers. L'inexactitude, qui est un des traits de toutes les compositions populaires, s'y fait particulièrement sentir [1]. »

Une pareille conclusion, n'en déplaise au docte critique, ne se comprend nullement après les prémisses qu'il a posées. Comment comprendre que, d'un côté, les Evangiles soient authentiques et, ce qui en est la conséquence inévitable, d'une si *haute valeur* historique que, dans celui même qu'on donne pour le moins digne de confiance, la *part d'artifice et de composition* qui le rend suspect n'irait pas, en tout cas, jusqu'à *nuire gravement à la vérité du portrait,* et que, de l'autre côté, ce ne soient que des *biographies légendaires,* non-seulement d'une palpable inexactitude, mais dont les auteurs se seraient même cru permis de transiger, selon les convenances de leur but pieux, avec la vérité historique? Y a-t-il quelque chose de plus évidemment contradictoire? Mais il fallait essayer de retirer doucement d'une main ce qu'on avait été obligé de donner de l'autre, et, tout en ayant l'air de reconnaître l'autorité des Evangiles, qu'on se voyait dans l'impossibilité de nier, la présenter adroitement de telle manière qu'elle ne fût plus, en réalité, qu'un vain mot.

Des *légendes* pour remplacer des *mythes*, telle est la grande trouvaille de M. Renan : c'est par là qu'il se flatte de parer à tous les inconvénients, et, en conservant le fond entier du système de son devancier, de n'avoir pas à redouter les écueils contre lesquels il est allé se briser. Déjà dans son article sur les *historiens critiques de Jésus*, il proposait ce changement. « Ce n'est pas sans beaucoup de restrictions, disait-il, qu'on peut employer la dénomination de mythes quand il s'agit des récits évangéliques. Cette expression, qui a sa parfaite exactitude appliquée à l'Inde et à la Grèce primitive, qui est déjà incorrecte appliquée aux anciennes traditions des Hébreux et des peuples sémitiques en général, ne représente pas la vraie couleur du phénomène pour une époque aussi avancée que celle de Jésus dans les voies d'une certaine réflexion. Je préférerais pour ma part les mots de *légendes* et de *ré-*

[1] *Vie de Jesus,* Introd., p. XLIV.

cits légendaires, qui, en faisant une large part au travail de l'opinion, laissent subsister dans son entier l'action et le rôle personnel de Jésus [1]. » Il importe donc de bien saisir la différence des deux expressions, afin d'être à même d'apprécier la valeur et la portée de la modification introduite dans le système par le changement opéré.

Ecoutons d'abord Strauss nous expliquer ce qu'il entend par ses mythes.

« Un mythe, dit-il d'après George, est l'invention d'un fait à l'aide d'une idée. Une nation, une société religieuse, se trouve dans une certaine situation, dans un certain cercle d'institutions dont l'esprit vit en elle ; la nation, la société religieuse, éprouve le besoin de compléter, en se représentant son origine, le sentiment intime qu'elle a de son état actuel : mais cette origine est cachée dans les ténèbres du passé, ou bien elle n'est plus assez apparente pour répondre à la plénitude des sentiments et des idées qui débordent maintenant; alors, à la lumière de ces sentiments et de ces idées, se projette sur la paroi obscure du passé une image colorée des antiques origines, et cette image n'est pourtant que le reflet agrandi des influences contemporaines [2]. »

Appliquant cette notion à l'Evangile, il expose ainsi les différentes espèces et gradations de mythes qu'il prétend y rencontrer :

« Nous nommons *mythe évangélique* un récit qui se rapporte immédiatement ou médiatement à Jésus, et que nous pouvons considérer, non comme l'expression d'un fait, mais comme celle d'une idée de ses partisans primitifs. Sur le terrain de l'Evangile comme sur d'autres terrains, nous trouverons que le mythe, pris dans ce sens, est tantôt un mythe pur formant la substance du récit, tantôt un accident dans une histoire véritable.

» Le *mythe pur,* dans l'Evangile, a deux sources qui, dans la plupart des cas, concourent simultanément à sa formation; seulement tantôt l'une, tantôt l'autre prédomine. La première de ces sources est, comme il a été dit, l'attente du Messie sous toutes les formes, attente qui existait parmi le peuple juif avant Jésus et

[1] *Etud. d'hist. relig.,* p. 164.
[2] *Vie de Jésus, ou Examen critique,* etc., t. Ier, p. 56 *bis.*

indépendamment de lui ; la seconde est l'impression particulière que laissa Jésus en vertu de sa personnalité, de son action et de sa destinée, et par laquelle il modifia l'idée que ses compatriotes se faisaient du Messie. C'est presque uniquement de la première source que provient, par exemple, l'histoire de la transfiguration ; la seconde n'y a peut-être fourni qu'un trait : c'est celui où les personnages apparus sont représentés s'entretenant avec Jésus de la mort qui l'attend. Au contraire, c'est de la seconde source que dérive le récit où le rideau du temple est décrit se déchirant au moment de la mort de Jésus ; car le motif qui paraît en avoir dicté la conception est la position de Jésus lui-même, et, après lui, de ses disciples vis-à-vis le culte juif et le temple. Ici déjà nous trouvons quelque chose d'historique ; ce n'est, il est vrai, qu'un simple reflet général du caractère et des rapports de l'époque ; mais cela suffit pour constituer le sol où prend naissance l'idée créatrice du mythe, et dès lors nous sommes transportés sur le terrain du mythe historique.

» Le *mythe tient à l'histoire* quand un fait particulier et précis est le thème dont l'imagination s'empare pour l'entourer de conceptions mythiques qui ont pour point de départ l'idée du Christ. Ce fait est tantôt un discours de Jésus, par exemple les discours sur les pêcheurs d'hommes et sur le figuier stérile, discours que nous trouvons maintenant transformés en histoires merveilleuses ; tantôt c'est un acte ou une circonstance réelle de sa vie : ainsi son baptême, événement réel, a été orné des détails mythiques que racontent les Evangiles. Il est possible encore que certains récits de miracles aient pour fondement des circonstances naturelles qui ont été présentées sous un jour surnaturel, ou chargées de particularités miraculeuses[1]. »

Les légendes de M. Renan sont des récits dans lesquels les faits ont été plus ou moins transfigurés, sous l'influence de l'idée qui était restée de Jésus, par le travail non conscient de la tradition populaire. Je dis : *non conscient ;* car, en tant qu'il suppose des altérations faites à dessein, M. Renan sort du cercle de la lé-

[1] *Vie de Jésus ou Examen critique*, etc., t. Ier, p. 105.

gende pour tomber, avec l'école de Tubingue, dans la pure fiction.

Mais entendons-le lui-même exposer avec plus de détail sa pensée.

Après différents blâmes infligés à la théorie de Strauss, entre autres d'être d'une inflexible rigueur et de ne pas tenir compte des nuances, il poursuit ainsi : « Disons-le hardiment : ce n'est pas à un système exclusif qu'il sera donné de résoudre le problème si difficile des origines du christianisme. Un moyen unique ne suffit pas pour expliquer les phénomènes complexes de l'esprit humain. Toutes les histoires primitives et les légendes religieuses présentent le réel et l'idéal mêlés dans des proportions diverses, et si l'Inde a pu tailler dans la pure mythologie des poëmes de deux cent mille distiques, on croira difficilement qu'il ait pu en être de même pour la Judée. Le peuple juif, en effet, a toujours eu une puissance d'imagination bien inférieure à celle des peuples indo-européens, et, à l'époque du Christ, il était entouré et comme pénétré par l'esprit historique. Je persiste à croire que, pour les époques et les pays qui ne sont pas tout à fait mythologiques, le merveilleux est moins souvent une pure création de l'esprit humain qu'une manière fantastique de se représenter des faits réels. Dans l'état de réflexion, nous voyons les choses au grand jour de la raison; l'ignorance crédule, au contraire, les voit au clair de lune, déformées par une lumière trompeuse et incertaine. La crédulité timide métamorphose à ce demi-jour les objets naturels en fantômes; mais il n'appartient qu'à l'hallucination de créer des êtres de toute pièce et sans cause extérieure. De même, les légendes des pays à demi ouverts à la culture rationnelle ont été formées bien plus souvent par la perception indécise, par le vague de la tradition, par les ouï-dire grossissants, par l'éloignement entre le fait et le récit, par le désir de glorifier les héros, que par création pure, comme cela a pu avoir lieu pour l'édifice presque entier des mythologies indo-européennes; ou, pour mieux dire, tous les procédés ont contribué dans des proportions indiscernables au tissu de ces broderies merveilleuses, qui mettent en défaut toutes les catégories scientifiques, et à la

formation desquelles a présidé la plus insaisissable fantaisie [1]. »

Je ne sais si on trouvera une grande différence, pour le fond, entre l'*image colorée* de Strauss *se projetant à la lumière des sentiments et des idées d'aujourd'hui sur la paroi obscure du passé,* et les *fantômes* résultant du *clair de lune* de M. Renan. Ne sont-ce pas également des deux côtés des objets imaginaires au lieu d'objets réels? M. Renan lui-même ne désigne-t-il pas et les mythes de Strauss et ses légendes par des expressions tout à fait identiques, les premiers comme le produit de « l'action lente et cachée d'une tradition non consciente d'elle-même [2]; » et les dernières comme des éclosions d'un « travail populaire accompli sans aucune conscience distincte [3]? » Ne fait-il pas d'ailleurs expressément intervenir, pour la formation de ses légendes, *tous les procédés,* y compris ceux auxquels Strauss a recours pour la formation de ses mythes? Ne laisse-t-il pas tomber plus d'une fois de sa plume le mot de *fables* à propos des récits évangéliques [4]? Ajoutez à cela que Strauss, de son côté, admet aussi des légendes, mais en faisant avec George l'observation que le christianisme est moins compromis par les mythes, qui du moins représentent, dit-il, la véritable idée du Christ, tandis que la légende, en *défigurant des faits réels,* en *les mettant dans un faux jour, les remplit d'une fausse idée, de sorte que par elle nous perdrions la vraie signification de la vie de Jésus* [5].

Il serait fort étonnant qu'un système qui ne se distingue que par des nuances, par une diversité de *couleur,* de celui de Strauss, fût totalement exempt des insurmontables difficultés inhérentes à ce dernier. Aussi M. Renan, après avoir fait valoir contre les mythes du docteur germanique l'*esprit historique* dont à l'époque du Christ le peuple juif était *entouré et comme pénétré,* a-t-il si bien senti le danger que l'objection ne se tournât contre ses propres légendes, qu'il a jugé à propos de la prévenir; et ce qu'il y a de plaisant, c'est que c'est à Strauss même qu'il est allé em-

[1] *Étud. d'hist. relig.,* p. 162.
[2] *Ibid.,* p. 183.
[3] *Ibid.,* p. 172.
[4] Voyez, par exemple, ci-dessus, pag. 72, et ci-après, p. 86.
[5] *Vie de Jésus,* t. Ier, p. 55 *ter.*

prunter sa réponse. « Dira-t-on (ce sont ses paroles) que le peuple juif, ayant déjà parcouru tous les degrés d'un développement littéraire, n'était plus dans l'état intellectuel qui convient à l'apparition des récits légendaires? Strauss a répondu avec raison que le peuple hébreu n'a jamais eu, à vrai dire, un sentiment net de l'histoire positive; que ses livres historiques les plus récents, ceux des Macchabées, ceux même de Josèphe, dont les auteurs étaient initiés à la culture hellénique, ne sont pas exempts de récits merveilleux;... qu'il n'y a pas d'histoire tant que l'on ne comprend pas la non-réalité du miracle. Si l'éducation rationnelle que suppose la vue claire de cette non-réalité manque à beaucoup d'hommes de nos jours, combien n'était-elle pas plus rare à l'époque de Jésus en Palestine, et, en général, dans l'empire romain parmi les masses! L'exaltation religieuse trouve tout croyable, et, sous l'influence d'un puissant enthousiasme, on a vu parfois s'éveiller une nouvelle faculté créatrice chez le peuple le plus épuisé. L'humanité d'ailleurs n'est pas synchronique dans son développement. Pour tous les lieux situés sous un même méridien, le soleil, dans la même saison, n'est pas visible au même moment : ceux qui habitent sur le sommet des montagnes l'aperçoivent plutôt que ceux qui résident dans les vallées; de même l'époque de la réflexion, de la critique, de l'histoire, ne se lève pas pour toutes les nations à la même heure. Notre XIXe siècle est certes assez peu mythologique, et pourtant aujourd'hui encore, dans quelques portions de l'humanité qui continuent l'état spontané, il se produit des mythes comme aux anciens jours. Napoléon a déjà chez les Arabes une légende fabuleuse très-développée, » etc. [1].

Ainsi la vérité change suivant l'intérêt du moment : le peuple hébreu est pénétré de l'esprit historique quand on croit devoir rejeter les mythes de Strauss, et il ne sait plus ce que c'est qu'histoire quand cette ignorance est réclamée par le besoin des légendes qu'on leur a substituées; les mythes mêmes redeviennent possibles chez lui en même temps que les légendes et au même

[1] *Etud. d'hist. relig,*. p. 178. Comp. Strauss, *Vie de Jésus,* t. Ier, p. 79.

titre. Tels sont les procédés logiques qu'a appris M. Renan à l'école d'Aristote.

Mais laissons-le développer encore l'hypothèse sur laquelle reposent ses légendes. « L'Orient, dit-il, n'a jamais connu la grandeur purement intellectuelle, qui n'a pas besoin de miracles. Il fait peu de cas d'un sage qui n'est pas thaumaturge. Jamais il n'est arrivé à la clarté parfaite de la conscience; il a toujours vu la nature et l'histoire avec les yeux de l'enfant. L'enfant mêle instinctivement ses impressions à ses récits; il ne sait point isoler les choses du jugement qu'il en a porté et de la manière personnelle dont il les a envisagées; il ne raconte pas les faits, mais les imaginations qui lui sont venues à propos des faits, ou plutôt il se raconte lui-même. Toute fable qui sourit à son caprice est par lui acceptée; lui-même en improvise d'étranges, et puis se les affirme. Tel fut l'état de l'esprit humain aux époques naïves. La légende naissait d'elle-même et sans préméditation mensongère : aussitôt née, aussitôt acceptée, elle allait grossissant comme la boule de neige; nulle critique n'était là pour la contrôler. Il importe de remarquer, en effet, que le miracle ne se présentait point alors comme surnaturel. Le miracle était l'ordre habituel, ou plutôt il n'y avait ni lois ni nature pour des hommes étrangers à nos idées de science expérimentale, qui voyaient partout l'action immédiate d'agents libres. L'idée des lois de la nature n'apparaît qu'assez tard, et n'est accessible qu'à des intelligences cultivées. Aujourd'hui encore les simples admettent le miracle avec une facilité extrême. Ce n'est donc pas seulement à l'origine de l'esprit humain que l'imagination se laisse prendre aux charmes du merveilleux : la fécondité légendaire dure jusqu'à l'avénement de l'âge scientifique, seulement en diminuant de puissance, dominée qu'elle est de plus en plus par le souci de la réalité.

» L'application de ces principes à la Palestine se laisse facilement entrevoir. Le peuple juif, surtout depuis la captivité de Babylone, était possédé de l'idéal du Messie, d'abord vague, indécis, disparaissant par moments, mais reparaissant toujours plus énergique et plus caractérisé. Il l'entrevoit d'abord comme le sauveur qui lui rendra son temple et sa patrie, comme un roi modèle,

composé avec les souvenirs de David et de Salomon, qui fera d'Israël le centre du monde. Puis, quand de cruelles humiliations obligent cet étonnant petit peuple à reconnaître sa faiblesse matérielle, le type du libérateur se complique du prophète souffrant et victime. Ce n'est plus seulement le roi parfait, entouré d'une auréole de gloire et de sagesse; c'est l'homme de douleurs, mourant et triomphant par sa mort.

» Comprend-on quelle action dut exercer sur la foi ardente d'un peuple qui ne vivait plus que dans l'avenir une telle image couvée durant des siècles et résumant toutes ses aspirations?... Quand la domination romaine eut achevé de mettre la nation juive dans l'état d'exaltation où se produisent les phénomènes extraordinaires, les signes du temps se manifestèrent de toutes parts. On ne saurait se représenter, à moins de l'avoir étudié de très-près et dans les sources originales, l'état intellectuel des Juifs à cette époque. Le merveilleux de l'Evangile n'est que le plus sobre bon sens, si on le place entre les apocryphes d'origine juive et le Talmud. Faut-il être surpris qu'au milieu d'un si étrange mouvement, on ait vu reparaître en quelque sorte les prodiges des premiers jours de l'humanité, et l'une de ces manifestations profondes dont la génération échappe à l'observateur qui ne s'élève pas au-dessus de l'expérience vulgaire[1]? »

Qui ne croirait, après des explications si profondes et si lumineuses tout à la fois, que M. Renan du moins comprend parfaitement ce qu'il a entrepris de nous expliquer? La vérité est pourtant qu'il n'en est rien, et que le problème si doctement résolu par lui ne laisse pas d'être encore à ses yeux le « problème le plus obscur de l'histoire, » un mystère, ou plutôt un ensemble de « mystères que la raison même n'ose sonder, » et sur lesquels le mieux est de « tirer un voile[2]. »

Il faut avouer, en effet, qu'il y a dans ses explications des choses bien *mystérieuses,* et même qui touchent au *merveilleux.* Puisque c'est de l'exaltation produite par la domination romaine que sont sortis les *phénomènes extraordinaires* qui se concentrent

[1] *Etudes d'hist. relig.,* p. 200.
[2] *Ibid.,* p. 203.

autour de la personnalité de Jésus, il semble que c'est dans la partie la plus exaltée de la nation juive qu'ils devaient éclater : comment donc se fait-il qu'ils aient eu lieu précisément parmi des hommes auxquels le savant critique fait un reproche contraire, celui de professer, avec leur maître, une doctrine qui non-seulement favorisait cette domination, mais encore « toutes les tyrannies ; » une doctrine qui « a beaucoup contribué à affaiblir le sentiment des devoirs du citoyen et à livrer le monde au pouvoir absolu des faits accomplis [1] ? » Comment, en outre, de pareils *signes du temps* ne se sont-ils pas manifestés avec plus de force encore une quarantaine d'années plus tard, pendant la guerre contre les Romains, alors que cette exaltation était à son comble ? Pourquoi le mouvement qui a changé le monde n'est-il pas plutôt parti des *apocryphes d'origine juive* et du *Talmud* que de l'Evangile ?

Mais que dire de l'étrange paradoxe qui transforme les Orientaux de tous les temps en autant d'enfants, et encore d'enfants tels que je ne sache pas qu'il en ait jamais guère existé ailleurs que dans la cervelle de l'évangéliste du Collége de France ? C'était donc un peuple d'enfants, ce peuple qui possède toute une collection d'œuvres littéraires dans lesquelles lui-même admire « ce haut caractère de perfection absolue qui leur donne le droit d'être envisagées comme *classiques*, au même sens que les productions de la Grèce, de Rome et des peuples latins ; » ce peuple qui, comme il s'exprime encore, « seul entre tous les peuples de l'Orient, a eu le privilége d'écrire pour le monde entier ; » ce peuple, en un mot, qui a su écrire la *Bible*, « le livre par excellence, la lecture universelle [2] ! » Vraiment, s'il y a un homme capable de se mettre dans l'esprit de pareils non-sens, c'est bien de lui qu'on serait en droit de dire qu'*il ne raconte pas les faits, mais les imaginations qui lui sont venues à propos des faits*, *ou plutôt* qu'*il se raconte lui-même*.

C'est sur le fondement de toutes ces absurdités et d'autres encore, substitué à celui de la non-authenticité des Evangiles qu'a-

[1] *Vie de Jésus*, p. 122. — [2] *Etud. d'hist. relig.*, p. 75.

vait vainement essayé de poser Strauss, que s'élève la construction légendaire de M. Renan. Il est vrai, en revanche, que, cette réforme faite, rien ne souffre plus de difficulté; toutes les légendes dont on peut avoir besoin se trouvent prêtes et accourent à point nommé, sans qu'il soit plus besoin de ce grand appareil de temps, de préparations et de précautions que réclamaient les mythes de Strauss, condamnés encore, malgré tout cela, à une ruine inévitable. Au lieu des 150 ans, à partir de la mort de Jésus, que le docteur germanique cherchait, au prix de ses deux gros volumes, à se procurer, et qui même ne lui suffisaient pas, il n'en faut à M. Renan que vingt à trente. « Un rapide travail de métamorphose, dit-il, s'opéra dans les vingt ou trente années qui suivirent la mort de Jésus, et imposa à sa biographie les tours absolus d'une légende idéale [1]. » Encore, au besoin, saura-t-il se tirer d'affaire avec un intervalle beaucoup plus court, et il fera fabriquer la légende de Jésus dès son vivant et par les témoins oculaires eux-mêmes. « Sa légende, dit-il, était ainsi le fruit d'une grande conspiration toute spontanée et s'élaborait autour de lui de son vivant. Aucun grand événement de l'histoire ne s'est passé sans donner lieu à un cycle de fables, et Jésus n'eût pu, quand il l'eût voulu, couper court à ces créations populaires [2]. » D'où il résulte que les miracles de Jésus-Christ et ses autres actions avaient beau être faits en plein soleil, les spectateurs, saint Matthieu et saint Jean comme les autres, ne les voyaient qu'*au clair de lune, déformés par une lumière trompeuse et incertaine,* ou même ne les apprenaient que par des *ouï-dire grossissants;* ses discours, naturellement, n'entraient pas mieux dans leurs oreilles que ses actions dans leurs yeux; en un mot, tous, sans s'en douter, avaient la berlue, et les oreilles leur tintaient de la plus étrange manière. Comme leur imagination d'ailleurs et leur bon sens n'étaient pas dans un moindre désarroi que le reste, ils *improvisaient,* même en dehors du clair de lune, les plus *étranges fables, et puis se les affirmaient* à eux-mêmes et aux autres, s'empressant en outre d'*accepter,* parmi celles qu'ils entendaient, *toutes*

[1] *Vie de Jésus,* Introd., p. XLVI.
[2] *Ibid.,* p. 240.

celles qui souriaient à leur caprice; et la *boule de neige* ainsi formée *allait grossissant* de plus en plus, « sans rencontrer autre chose qu'une pieuse crédulité et une naïve admiration[1]. » Telle est la manière dont s'est formée la légende évangélique.

M. Renan nous parle, à ce propos, des *époques naïves* de l'esprit humain : s'il croit tout ce qu'il dit, n'est-il pas une grande preuve que ces époques ne sont pas encore entièrement passées, même en France ?

En vérité, quand on entend de pareilles balivernes débitées avec un imperturbable sang-froid par le nouveau Strauss, on se laisse presque prendre de regret pour l'ancien, qui du moins avait encore quelque souci du bon sens, et avec qui il était encore possible de discuter sérieusement.

Il s'imagine néanmoins avoir réussi, au moyen d'une ingénieuse supposition, à mettre dans le plus beau jour la possibilité, la vraisemblance de ses absurdes paradoxes. « Supposons, dit-il, qu'il y a dix ou douze ans, trois ou quatre vieux soldats de l'empire se fussent mis chacun de leur côté à écrire la vie de Napoléon avec leurs souvenirs. Il est clair que leurs récits offriraient de nombreuses erreurs, de fortes discordances. L'un d'eux mettrait Wagram avant Marengo; l'autre écrirait sans hésiter que Napoléon chassa des Tuileries le gouvernement de Robespierre; un troisième omettrait des expéditions de la plus haute importance. Mais une chose résulterait certainement avec un haut degré de vérité de ces naïfs récits, c'est le caractère du héros, l'impression qu'il faisait autour de lui. En ce sens, de telles histoires populaires vaudraient mieux qu'une histoire solennelle et officielle. On en peut dire autant des Evangiles[2]. »

Fort bien. Mais pourquoi s'en tenir à des inductions sur ce qu'auraient fait ces trois ou quatre soldats de l'empire *il y a dix ou douze ans ?* Comme s'ils ne pouvaient pas encore tout aussi bien le faire aujourd'hui! Car enfin le dernier soldat de l'empire a-t-il disparu? Pour peu que M. Renan veuille se mettre en quête, n'en découvrira-t-il pas encore au-delà du nombre requis pour

[1] *Vie de Jésus,* p. 242
[2] *Ibid.,* Introd., p. XLIV.

son expérience? Qu'il en charge donc trois ou quatre, qui sans doute se trouveront très-flattés de cet honneur, d'*écrire la vie de Napoléon avec leurs souvenirs*, et nous verrons quel sera le résultat; nous saurons d'une manière précise à quoi nous en tenir au sujet des *nombreuses erreurs*, des *fortes discordances* et des graves *omissions* qu'il annonce comme inévitables dans leurs récits. Tout ce que je lui demande, c'est de ne pas recommander à l'un de *mettre Wagram avant Marengo*, à l'autre d'*écrire sans hésiter que Napoléon chassa des Tuileries le gouvernement de Robespierre*, et à un troisième d'*omettre* telle et telle *expédition de la plus haute importance*.

Mais quand ils feraient tout cela, soit d'eux-mêmes, soit à sa recommandation; quand leurs récits offriraient encore d'autres erreurs, discordances et omissions, même fortes et nombreuses, pourrait-on sans absurdité supposer que ces biographies présenteraient le caractère légendaire qu'il attribue à nos Evangiles? Et si, sans s'être entendus, et malgré les divergences de détail, ils étaient unanimes sur le fond de l'histoire et sur tous les événements importants, et que d'ailleurs ils fussent connus pour des hommes d'une probité, d'une sincérité au-dessus de tout soupçon, serait-il possible de douter de la réalité des faits ainsi attestés? A quel homme possédant une légère dose de sens commun viendrait-il à la pensée d'appeler à son aide le *clair de lune*, le *vague de la tradition*, et les *ouï-dire grossissants*, pour rendre raison de pareils récits? Notre critique reconnaît que *de ces naïfs récits*, nonobstant toutes les inexactitudes qu'il leur suppose, *une chose résulterait certainement avec un haut degré de vérité*, savoir, *le caractère du héros*, *l'impression qu'il faisait autour de lui*. Mais cette impression même, l'idée qui s'est formée du caractère de Napoléon dans l'esprit de ses soldats, est-elle donc le produit du hasard et du *clair de lune?* Ne suppose-t-elle pas des faits réels et distinctement perçus? Et cependant cette idée avait déjà dans l'histoire plus d'un analogue; bien des conquérants avaient paru dans le monde avant Napoléon : mais le monde avait-il vu, avant Jésus, un homme qui pût être mis en comparaison avec lui, tel qu'il est représenté dans nos Evangiles? Et l'idée de Jésus, sans modèle dans

le passé et qui est restée unique dans l'histoire, ne reposerait sur aucun fait ayant avec elle la moindre proportion! son origine s'expliquerait par de vains mots!

On croit rêver quand on entend de pareilles extravagances; mais que dire de ce qui suit : « Dans presque toutes les histoires anciennes, même dans celles qui sont bien moins légendaires que celles-ci (les Evangiles), le détail prête à des doutes infinis. Quand nous avons deux récits d'un même fait, il est extrêmement rare que les deux récits soient d'accord. N'est-ce pas une raison, quand on n'en a qu'un seul, de concevoir bien des perplexités[1]? » Comment! nous n'aurions donc, selon vous, qu'*un seul récit* des actions de Jésus-Christ? Mais ne venez-vous pas de discuter longuement l'authenticité et la valeur historique de quatre documents différents relatifs à sa vie, et les mêmes faits ne sont-ils pas presque toujours racontés au moins dans deux de ces documents, très-souvent dans trois, quelquefois dans tous les quatre? Saint Jean d'ailleurs, comme on l'a vu, en évitant de revenir sur les récits de ses devanciers, les présuppose évidemment et les confirme de son autorité. Comment donc deux, trois, et même quatre récits ne sont-ils qu'*un seul récit?* N'est-ce pas là aussi un *problème* bien *obscur,* un *mystère* insondable à la raison?

[1] *Vie de Jésus,* Introd., p. XLVII.

CHAPITRE VI.

Excuses de M. Renan à certaines personnes. — Ses observations à d'autres. Examen de la difficulté tirée des contradictions prétendues des évangélistes, soit entre eux, soit avec l'histoire profane. Quelques mots sur l'inspiration.

Tels sont pourtant les arguments péremptoires au moyen desquels M. Renan s'imagine avoir si bien établi que, avec des documents tels que les Evangiles, « pour ne donner que de l'incontestable, il faudrait se borner aux lignes générales [1], » qu'il se croit obligé de faire des excuses aux personnes qui trouveraient qu'il leur « a accordé une confiance exagérée. » « Qu'aucun des discours de Matthieu ne soit textuel, » il « le croit bien ; que cet admirable récit de la Passion renferme une foule d'à peu près, » il « l'admet volontiers; » mais il prie les susdites personnes de considérer si « cependant on ferait l'histoire de Jésus en omettant ces prédications, et en se bornant à dire avec Josèphe et Tacite « qu'il fut mis à mort par l'ordre de Pilate à l'instigation des prêtres. » Chacun accordera, en tout cas, qu'il faudrait un historien bien habile pour arriver avec une matière si mince à un volume de 459 pages, non compris l'Introduction [2]. Et puis, quel inconvénient y aurait-il à « admettre les détails que fournissent les textes, » après qu'on a eu soin d'avertir que « ces détails ne sont pas vrais? » — *pas vrais* « à la lettre, » cela s'entend ; car M. Renan s'empresse de déclarer qu'ils « sont vrais d'une vérité supérieure, plus vrais » même « que la nue vérité, en ce sens qu'ils sont la vérité rendue expressive et parlante, élevée à la hauteur d'une idée [3] ; » mais il est clair qu'une pareille vérité n'a rien qui puisse incommoder personne. Si à cela on ajoute que le nouvel historien de Jésus n'a fait, à cet égard, que suivre l'exemple d'un historien de Mahomet, M. Sprenger, « à qui on n'a pas reproché d'avoir tenu grand compte des *hadith* ou traditions orales sur le pro-

[1] *Vie de Jésus*, Introd., p. XLVII.
[2] C'est le nombre de pages de la *Vie de Jésus*.
[3] *Vie de Jésus*, Introd., p. XLVIII.

phète, » quoiqu'elles « n'aient pas un caractère historique supérieur à celui des discours et des récits qui composent l'Evangile [1], » il faut que les personnes en question soient bien difficiles si elles ne se déclarent pleinement satisfaites.

Comme notre critique tient à se mettre en règle avec tout le monde, il ne dédaigne pas de faire encore un appel aux réflexions d'une autre sorte de personnes, celles qui donnent précisément dans l'extrémité opposée. « Quant aux personnes, dit-il, qui croient, au contraire, que l'histoire doit consister à reproduire sans interprétation les documents qui nous sont parvenus, je les prie d'observer qu'en un tel sujet cela n'est pas loisible. Les quatre principaux documents sont en flagrante contradiction l'un avec l'autre; Josèphe d'ailleurs les rectifie quelquefois. Il faut choisir. Prétendre qu'un événement ne peut pas s'être passé de deux manières à la fois, ni d'une façon impossible, n'est pas imposer à l'histoire une philosophie *a priori*. De ce qu'on possède plusieurs versions différentes d'un même fait, de ce que la crédulité a mêlé à toutes ces versions des circonstances fabuleuses, l'historien ne doit pas conclure que le fait soit faux; mais il doit en pareil cas se tenir en garde, discuter les textes et procéder par induction [2]. »

Les discordances des récits évangéliques, soit entre eux, soit avec l'histoire profane, ont été de tout temps exploitées par les ennemis du christianisme avec une prédilection marquée : déjà au troisième siècle le philosophe Porphyre s'en faisait une arme contre lui, et on sait que Strauss les a prises pour la principale base de ses attaques contre la véracité et, par suite, contre l'authenticité des Evangiles. Cette difficulté mérite donc d'être examinée avec soin.

Faisons d'abord observer qu'il y a quelque chose d'odieux dans la manière dont on procède à cet égard. Tandis qu'une critique équitable vient en aide aux autres historiens et cherche par différents moyens à harmoniser des relations en apparence contradictoires, c'est avec des dispositions toutes contraires, avec la détermination arrêtée de trouver les évangélistes en défaut, qu'on

[1] *Vie de Jésus,* Introd., p. XLIX.
[2] *Ibid.*

aborde leurs récits. Ce sont des accusés déjà condamnés dans l'esprit des juges, qui ne les interrogent que pour les prendre par leurs propres paroles et les mettre en contradiction avec eux-mêmes. Or, l'innocence même, dans une situation pareille, n'est-elle pas en grand danger de succomber?

C'est également une chose entendue d'avance que toutes les fois qu'il y aura divergence entre les évangélistes et quelque historien profane, le tort sera du côté des premiers. En vain cet historien, Josèphe, par exemple, se trouvera-t-il, dans tel cas donné, aussi peu d'accord avec lui-même qu'avec l'historien sacré : son témoignage, quelque contradictoire qu'il soit, aura toujours toute la valeur requise pour annuler celui de saint Matthieu, de saint Luc, et même, s'il y échoit, de tous les évangélistes ensemble. Mais quoi de plus injuste et de plus déraisonnable?

Nous ne pouvons entrer dans le détail de toutes les contradictions qu'on a reprochées aux évangélistes : aussi bien cela n'est nullement nécessaire. La plupart ne sont pas difficiles à concilier : les exégètes rationalistes eux-mêmes, il faut leur rendre cette justice, en ont fait disparaître un assez grand nombre, et ont éclairci beaucoup de passages sur lesquels planait une obscurité qui jusque-là avait paru impénétrable. Cela ne donne-t-il pas lieu d'espérer que de nouveaux efforts, des recherches plus approfondies, auront encore des résultats semblables, et diminueront de plus en plus le nombre de ces difficultés?

Mais quand il en resterait d'insolubles; je dis plus : quand il serait démontré qu'il y a de ces contradictions, de ces erreurs, qui ne sont pas seulement apparentes, mais réelles, tout serait-il perdu pour autant? la valeur historique de nos Evangiles serait-elle anéantie sans ressource? Assurément non, ou bien il faudrait dire qu'il n'y a plus d'histoire.

Je fais abstraction, pour le moment, de l'inspiration, pour ne considérer ces livres que comme des documents historiques ordinaires, et je demande sur quoi tombent les contradictions et les erreurs qu'on leur objecte? Est-ce sur les faits, sur ce qui tient au fond de l'histoire? Nullement : ce n'est que sur des détails ac-

cessoires et sans aucune importance. Ainsi, il semble que d'après un évangéliste ce soit à son arrivée dans une ville que Jésus-Christ a fait un certain miracle, et que d'après deux autres ce soit à sa sortie; mais, à supposer qu'il ne s'agisse pas de deux faits différents, comme le pensent encore d'habiles critiques, et que les explications données par d'autres ne suffisent pas à concilier pleinement les trois récits, cette diversité de circonstances n'est-elle pas complétement indifférente, et ne faudrait-il pas avoir perdu l'esprit pour en conclure à la fausseté du fait même [1]? Mieux vaudrait nier qu'Annibal ait été en Italie, parce que les historiens ne sont pas d'accord sur l'endroit où il passa les Alpes pour y entrer.

Pourquoi user de deux poids et de deux mesures? pourquoi chicaner les évangélistes sur des divergences auxquelles on ferait à peine attention, qui du moins ne tireraient pas à conséquence, s'il s'agissait d'historiens profanes? C'est l'observation d'un critique non suspect, l'auteur des *Fragments de Wolfenbüttel*. « Quand Tite-Live, dit-il, Polybe et Tacite racontent le même événement, la même bataille, le même siége, chacun avec des circonstances qui s'excluent réciproquement, a-t-on jamais pour cela nié l'événement sur lequel ils s'accordent?... Si nous sommes assez équitables pour ne pas faire subir la question à Tite-Live, à Denys d'Halicarnasse et à Polybe à propos de chaque syllabe, pourquoi agir autrement envers Matthieu, Marc, Luc et Jean [2]? »

C'est, du reste, ce que M. Renan lui-même n'a pu s'empêcher de reconnaître dans le passage rapporté plus haut et dans plusieurs autres occasions, et il blâme Strauss d'être parti d'un principe contraire [3]. Mais il ne manquera pas de m'objecter, et d'autres encore, sans doute, m'objecteront que ces observations qui, appliquées à des historiens ordinaires, ne souffriraient pas de difficulté, sont incompatibles avec la doctrine de l'inspiration surnaturelle des Evangiles. « Il n'y a pas d'à peu près pour le Saint-

[1] Il s'agit de la guérison des aveugles près de Jéricho, Matth, XX, 29-34; Marc, X, 46-52; Luc, XVIII, 35-43.

[2] Dans Tholuck, *Crédibilité de l'hist. évangél.*, p. 448.

[3] *Etud. d'hist. relig.*, p. 164.

Esprit, a dit le savant critique ; une chose ne peut s'être passée de deux manières à la fois. Voilà donc aux yeux de la critique indépendante une objection décisive [1]. »

L'objection, je l'avoue, est sérieuse; mais elle n'est pas, à beaucoup près , aussi *décisive* que se le figure la science indépendante.

La grande question est de savoir jusqu'où s'étend l'inspiration. L'Esprit saint a-t-il dicté aux écrivains sacrés chaque mot, chaque syllabe de leurs écrits? Plusieurs l'ont cru autrefois ; mais je ne pense pas qu'il y ait encore aujourd'hui un seul exégète , un seul théologien qui partage cette opinion. Et de fait, s'il en était ainsi, comment expliquer les diversités de style des auteurs sacrés, les différences dans la manière de présenter un même fait, de rapporter un même discours ? Le Saint-Esprit n'aurait-il pas toujours exposé les choses avec l'exactitude la plus rigoureuse, dans l'ordre chronologique le plus exact ? ne se serait-il pas constamment servi, en reproduisant les discours, des mêmes termes dans lesquels ils auraient été prononcés ?

On peut donc regarder comme certain que l'inspiration s'est bornée au fond des choses, et que le choix des expressions , et en général tout ce qui tient à la forme, a été laissé au soin, au travail personnel des écrivains ; ce qui ne veut pas dire toutefois que les expressions mêmes ne leur aient été suggérées, au besoin, quand elles étaient de quelque importance pour l'exactitude de la doctrine.

C'est ainsi que, dans les saintes Ecritures, comme on l'a dit, *tout est divin* et en même temps *tout est humain.*

Mais, dans les limites mêmes où nous venons de la circonscrire; l'inspiration est encore susceptible d'une latitude plus ou moins grande, de sorte que la question que nous faisions plus haut vient de nouveau se poser devant nous, et on demande jusqu'où , sous le rapport des choses mêmes , s'étend l'action de l'Esprit saint sur les auteurs sacrés.

C'est un point qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer avec précision. Tout ce que nous pouvons dire, et cela suffit pour notre but , c'est que cette inspiration est nécessaire-

[1] *Etud. d'hist. relig.*, p. 204.

ment en parfaite proportion avec la fin qu'a eue en vue le Saint-Esprit dans la composition des livres saints et que se proposent leurs auteurs eux-mêmes : ainsi le veulent les lois de la sagesse. Or, pour ce qui est en particulier des Evangiles, quelle était cette fin? N'était-ce pas de transmettre pure aux siècles à venir la doctrine de Jésus-Christ avec les faits qui lui servent de preuves et en établissent la divinité? Il était donc nécessaire que cette doctrine fût présentée sans altération, et que ces faits, au moins quant à la substance et dans tout ce qui pouvait être de quelque importance, fussent rapportés exactement comme ils s'étaient passés. Mais y avait-il la même nécessité que cette rigoureuse exactitude s'étendît à toutes les minuties, aux circonstances les plus insignifiantes? Etait-il indispensable que, si la mémoire d'un évangéliste lui représentait comme ayant eu lieu à l'entrée d'une ville un miracle qui était arrivé à sa sortie, le Saint-Esprit fît un autre miracle pour rectifier ses souvenirs? Qui oserait le prétendre?

M. Renan a dit : « Uniquement attentifs à mettre en saillie l'excellence du maître, ses miracles, son enseignement, les évangélistes montrent une entière indifférence pour tout ce qui n'est pas l'esprit même de Jésus. Les contradictions sur les temps, les lieux, les personnes, étaient regardées comme insignifiantes ; car, autant on prêtait à la parole de Jésus un haut degré d'inspiration, autant on était loin d'accorder cette inspiration aux rédacteurs. Ceux-ci ne s'envisageaient que comme de simples scribes et ne tenaient qu'à une seule chose : ne rien omettre de ce qu'ils savaient [1]. »

M. Renan, soit dit en passant, n'imite pas les rédacteurs en ce point, et ne tient nullement à ne rien omettre de ce qu'il sait; autrement il n'invoquerait pas l'autorité de Papias pour prouver que les évangélistes ne tenaient qu'à une chose. Il n'ignore pas, en effet, que dans le passage qu'il rappelle et qui est relatif à saint Marc, Papias dit expressément que cet évangeliste tenait à deux, dont l'une était, comme le dit notre critique, « de ne rien omettre de ce qu'il se rappelait, » et l'autre, non moins importante, « de

[1] « Voir le passage précité de Papias. » (Note de M. Renan. — *Vie de Jésus*, Introd., p. XLV.)

n'y rien mêler de faux [1]. » Mais, cette observation faite et la sollicitude des évangélistes pour la vérité de leurs récits mise à couvert, nous demanderons à M. Renan à quel titre il exigerait d'eux, pour les moindres détails, une exactitude mathématique à laquelle, d'après lui-même, ils ne se sont pas engagés et qui n'était point nécessaire pour leur but.

Ainsi nous continuerons, jusqu'à preuve du contraire, à regarder les contradictions de nos Evangiles comme simplement apparentes, et nous travaillerons avec zèle et amour, à l'aide des ressources que nous offre la science, à concilier celles qui ne le seraient pas encore d'une manière tout à fait satisfaisante; mais quand même il serait prouvé qu'il y en a de réelles, notre foi n'en serait nullement ébranlée.

Saint Jean Chrysostome va plus loin. Quoiqu'il exprime quelque part la persuasion que toutes ces contradictions ne sont qu'apparentes, il semble partir ailleurs d'un sentiment contraire et ne fait pas difficulté de dire : « Les contradictions de l'histoire évangélique sur des points de détail ne font que faire ressortir avec plus d'éclat la vérité du fond et la sincérité de ses auteurs [2] ? »

[1] Voy. ci-dessus, p. 34.

[2] Cité par Tholuck, *Crédibil. de l'hist. évang.*, p. 446. Ce jugement, du reste, est aujourd'hui celui de la science rationaliste elle-même, et ce n'est pas sans quelque surprise qu'on entend jusqu'à des critiques de l'école de Tubingue, tels que Kœstlin, s'exprimer dans le même sens et presque dans les mêmes termes que saint Jean Chrysostome. Voy. Holtzmann, *Die synopt. Evangel.*, p. 443.

CHAPITRE VII.

Les miracles en général et ceux de Jésus-Christ en particulier. Vains efforts de M. Renan pour s'en débarrasser et pour expliquer sans eux l'origine du christianisme. Contradictions et absurdités dans lesquelles il tombe.

Mais c'est surtout à propos des *récits surnaturels* que M. Renan croit nécessaire l'application de son principe de l'interprétation des documents. L'exclusion du surnaturel, des miracles, étant la base de son système, il fallait, au prix de toutes les violences à faire aux textes comme au bon sens, se débarrasser des récits qui en offrent : c'est ce qu'il appelle « chercher à expliquer ces récits ou les réduire à des légendes [1]. »

On a déjà pu remarquer que tout, chez lui, tend à ce but. C'est ce qui lui a fait inventer son clair de lune déformant les objets en plein midi, quelque lumière que répande le soleil, et les métamorphosant en fantômes; ses témoins ne voyant ce qui se passe sous leurs yeux, n'entendant ce qui frappe leurs oreilles, que par les yeux et les oreilles de la renommée; ses Orientaux en perpétuelle enfance, en perpétuelle hallucination, et autres billevesées de cette espèce. Cela ne lui a pas suffi. Considérant probablement que, surtout quand il s'agit de se préserver du surnaturel,

Deux sûretés valent mieux qu'une,

et quatre mieux que trois, à des précautions déjà si bien prises il en a ajouté une nouvelle encore plus merveilleuse, qui même à la rigueur pourrait à elle seule tenir lieu de toutes les autres, et grâce à laquelle il a l'air de se croire désormais en si parfaite sûreté contre les miracles qu'il ne craint pas de dire : « La critique n'éprouve devant ces sortes de phénomènes historiques aucun embarras [2]. »

Il est plus que douteux, en effet, que Dieu veuille se soumettre

[1] *Vie de Jésus*, Introd., p. L.
[2] *Ibid.*, p. 258.

aux lois qu'il lui pose pour le cas où il lui prendrait envie d'opérer un miracle, accepter les conditions auxquelles il consentirait à reconnaître sa main. Or, sans cela, tout ce qu'il pourrait faire est peine perdue. Mais écoutons le savant critique.

« Ce n'est pas, dit-il, au nom de telle ou telle philosophie, c'est au nom d'une constante expérience que nous bannissons le miracle de l'histoire. Nous ne disons pas : « Le miracle est impos- » sible ; » nous disons : « Il n'y a pas eu jusqu'ici de miracle con- » staté. » Que demain un thaumaturge se présente avec des garanties assez sérieuses pour être discutées ; qu'il s'annonce comme pouvant, je suppose, ressusciter un mort ; que ferait-on ? Une commission composée de physiologistes, de physiciens, de chimistes, de personnes exercées à la critique historique, serait nommée. Cette commission choisirait le cadavre, s'assurerait que la mort est bien réelle, désignerait la salle où devrait se faire l'expérience, règlerait tout le système de précautions nécessaire pour ne laisser prise à aucun doute. Si, dans de telles conditions, la résurrection s'opérait, une probabilité presque égale à la certitude serait acquise. Cependant, comme une expérience doit toujours pouvoir se répéter, que l'on doit être capable de refaire ce que l'on a fait une fois, et que dans l'ordre du miracle il ne peut être question de facile ou de difficile, le thaumaturge serait invité à reproduire son acte merveilleux dans d'autres circonstances, sur d'autres cadavres, dans un autre milieu. Si chaque fois le miracle réussissait, deux choses seraient prouvées : la première, c'est qu'il arrive dans le monde des faits surnaturels ; la seconde, c'est que le pouvoir de les produire appartient ou est délégué à certaines personnes. Mais qui ne voit que jamais miracle ne s'est passé dans ces conditions-là ; que toujours jusqu'ici le thaumaturge a choisi le sujet de l'expérience, choisi le milieu, choisi le public ; que d'ailleurs le plus souvent c'est le peuple lui-même qui, par suite de l'invincible besoin qu'il a de voir dans les grands événements et les grands hommes quelque chose de divin, crée après coup les légendes merveilleuses ? Jusqu'à nouvel ordre, nous maintiendrons donc ce principe de critique historique, qu'un récit surnaturel ne peut être admis comme tel, qu'il implique tou-

jours crédulité ou imposture, que le devoir de l'historien est de l'interpréter et de rechercher quelle part de vérité, quelle part d'erreur il peut recéler [1]. »

On avouera que les exigences scientifiques de M. Renan sont un peu fortes. Quoi! quand la résurrection d'un mort s'opèrerait selon toutes les conditions qu'il lui plaît de dicter, il ne serait pas encore satisfait! Il n'en résulterait encore à ses yeux, en faveur du miracle, qu'une *probabilité*, très-grande, si l'on veut, mais qui n'empêcherait pas que la question, au fond, ne restât encore tout entière, et qu'il ne fût toujours parfaitement en droit de s'écrier : *Il n'y a pas eu jusqu'ici de miracle constaté!* Que manquerait-il donc pour la certitude du miracle? Les doutes qui resteraient à M. Renan tomberaient-ils sur le fait même? Dans ce cas, il faudra dire qu'il n'y a de faits qui puissent être tenus pour certains que ceux qui se seront passés et indéfiniment répétés sous les ordres et le contrôle d'une commission scientifico-historique, et ainsi réduire toute l'histoire à quelques expériences de physique. Auraient-ils pour objet la qualité du fait? je veux dire : M. Renan, tout en admettant le fait matériel, douterait-il encore si c'est un miracle ou un phénomène de l'ordre purement naturel? Mais qui ne voit que, si le doute était encore permis alors, il resterait également légitime quel que fût le nombre de fois que l'acte merveilleux se reproduisît? Ce n'est pas, en effet, la répétition d'un fait qui en change la nature : s'il n'est pas certain que la résurrection d'un seul mort soit un miracle, il ne le sera pas davantage que la résurrection de cent morts ait quelque chose de miraculeux.

Mais l'appareil scientifique requis par M. Renan pour la certitude du miracle est-il nécessaire? Est-il prouvé qu'un miracle ne puisse être suffisamment constaté en dehors des conditions qu'il pose? Pas le moins du monde. On ne saurait trop le répéter : pour la pleine certitude d'un fait miraculeux, il faut, ni plus ni moins, ce qui est nécessaire pour la certitude d'un fait quelconque. Si un

[1] *Vie de Jésus*, Introd., p. LI. — Voyez *M. Renan guerroyant contre le surnaturel*, ch. IV, où j'ai déjà montré longuement l'absurdité des prétentions de l'illustre critique.



cadavre déjà en putréfaction se levait devant moi, à la voix d'un homme qui lui commanderait de sortir du tombeau, aurais-je donc besoin, pour qu'aucun doute ne me fût possible sur le fait, de la commission de M. Renan? Non : je demanderais seulement à cette commission si le fait qui s'est passé sous mes yeux, et qu'atteste avec moi, je suppose, une multitude d'autres témoins, est miraculeux ou non, question qu'elle pourra résoudre au bout de cent ans comme le jour même qu'il a eu lieu. Encore n'attendrais-je pas son attestation pour y reconnaître avec pleine assurance l'intervention d'une force supérieure à la nature.

En vain M. Renan allèguera que, « de nos jours, on a vu presque tous les gens du monde dupes de grossiers prestiges ou de puériles illusions ; » que « des faits merveilleux attestés par des petites villes tout entières sont devenus, grâce à une enquête plus sévère, des faits condamnables[1]. » N'y a-t-il donc eu de dupes qu'à l'égard de faits annonçant une prétention surnaturelle? Dans l'histoire même contemporaine, le savant critique voudrait-il répondre de parvenir à démêler toujours exactement la vérité? Nullement. « Qu'on essaie, dit-il, d'arriver au vrai sur la manière dont s'est passé tel ou tel fait contemporain; on n'y réussira pas[2]. » Mais, encore une fois, conclura-t-il de là qu'il ne faille accepter aucun fait en histoire, à moins qu'il n'ait eu lieu sous le contrôle d'une commission critique de sa composition ?

Ce n'est pas qu'il ne soit arrivé des miracles auxquels auraient pu s'appliquer dans toute leur rigueur les règles qu'il donne. Laissons parler ici le P. de Valroger. « Il y aurait tout un livre à faire, dit-il, sur la continuité des miracles au sein de l'Eglise.... Nous nous bornerons à citer ici les preuves d'un miracle opéré, à la fin du ve siècle, en faveur des fidèles de Tipasa[3], auxquels le roi arien Hunnéric fit arracher la langue. Après cette mutilation, ils conservèrent l'usage de la parole, et, dispersés par tout l'Orient, ils ne cessèrent d'y prouver la vraie foi par leur prédication miraculeuse. Ce fait si public, et qui dura de longues années, est

[1] *Vie de Jésus*, Introd., p. L.
[2] *Ibid.*, p. XLVII.
[3] Et d'Afrique en général.

attesté par tous les historiens contemporains qui avaient été à portée de le constater, et nous trouvons dans leur témoignage toutes les conditions réclamées par la critique la plus exigeante. Citons brièvement ces témoignages. 1° Le comte Marcellin affirme, dans sa *Chronique* [1], qu'il a vu à Constantinople quelques-uns de ces confesseurs qui avaient la langue coupée, et qu'il les a entendus parler aussi distinctement que qui que ce soit. — 2° Le saint évêque de Vite, Victor, témoin oculaire de la persécution, assure que plusieurs de ces confesseurs vivaient encore à l'époque où il écrivait, et il parle spécialement d'un sous-diacre nommé Réparatus, qui se retira à Constantinople, où il était respecté et admiré de tout le monde [2]. — 3° Victor de Tunnes rend ce témoignage : « Hunnéric, roi des Vandales, dit-il, coupa la langue aux con- » fesseurs, et toute la ville royale, où leurs corps sont ensevelis, » atteste qu'ils ont parlé de la manière la plus distincte jusqu'à » la fin de leur vie, quoique ayant la langue coupée [3]. » — 4° A ces dépositions vient s'ajouter celle de l'empereur Justinien : « Nous » avons vu nous-même, dit-il, ces hommes vénérables qui, ayant » la langue coupée jusqu'à la racine, racontaient leur supplice d'une » manière miraculeuse [4]. » — 5° Procope, quoiqu'il se montre peu bienveillant pour les chrétiens, constate pareillement la notoriété de ce miracle : « Hunnéric, dit-il, fut de tous les princes de sa » race le plus cruel envers les catholiques, qu'il contraignit d'em- » brasser l'hérésie d'Arius par toute sorte d'affronts, par le feu » et par tous les autres supplices imaginables, faisant même » couper à plusieurs la langue jusqu'au gosier. Il y en avait » encore plusieurs de notre temps à Constantinople, qui par- » laient très-bien, et qui ne se sentaient en aucune manière in- » commodés du supplice qu'on leur avait fait souffrir [5]. » — 6° Enée de Gaza, d'abord païen et néo-platonicien, puis philosophe chrétien, ne pouvant se décider à croire ce prodige, voulut l'examiner par lui-même ; or, voici en quels termes il expose

[1] « Indiction VIIe, année 484, dans le *Thesaur. tempor.* de Scaliger. »
[2] « Cfr. son *Histor. persecutionis vandalicæ sive africanæ,* lib. v, n° 6. »
[3] « Cfr. sa *Chroniq.* dans le *Thes. temp.* de Scalig. »
[4] « *Codicis* I, 1, in princ. »
[5] « *Guerre des Vandal.,* liv. I. »

le résultat de ses observations : « Je les ai vus, ces hommes vé-
» nérables, persécutés par le tyran de l'Afrique, qui leur a fait
» couper la langue, parce qu'ils n'ont pas voulu consentir à ses
» impiétés. Ils ont eu recours à l'auteur de la nature, qui leur a,
» au bout de trois jours, rendu l'usage de la parole, sans leur
» donner néanmoins d'autre langue à la place de celle qu'on leur
» avait ôtée. Je les ai entendus parler d'une manière si distincte
» et d'une voix si bien articulée que j'en étais stupéfait : je cher-
» chais l'instrument qui pouvait former en eux la parole, et, ne
» me fiant pas à mes oreilles, j'en ai voulu remettre l'examen à
» mes yeux; je leur ai fait ouvrir la bouche, j'y ai trouvé la lan-
» gue coupée dans la racine même; de sorte que mon admiration
» a été moins de les entendre parler que de les voir vivre après
» cela, contre toutes les lois de la médecine et contre l'ordre de
» la nature [1]. »

N'est-il pas regrettable que M. Renan n'eût pas dès lors formulé les conditions auxquelles il consentirait à admettre un fait surnaturel? Il n'aurait tenu qu'à lui de nommer toutes les commissions qu'il aurait voulu, et de faire constater comme il l'aurait entendu la vérité de ce miracle permanent. Mais aujourd'hui même, peut-il raisonnablement la révoquer en doute? Que restera-t-il debout en histoire, s'il lui est permis de rejeter les témoignages si imposants qui l'affirment? Objectera-t-il que les témoins étaient des *gens du monde*, qui n'avaient pas une assez *longue expérience des recherches scientifiques?* Mais faut-il donc être de quatre ou cinq académies pour s'assurer qu'un ou plusieurs hommes ont la langue coupée jusqu'à la racine et qu'ils ne laissent pas de parler très-distinctement? Il serait absurde de le prétendre. Tout le privilége des académiciens, ici encore, sera d'être mieux en état de nous expliquer comment ce fait, s'ils n'y voient pas un miracle, a pu se produire naturellement, et jusqu'à quel point Énée de Gaza est exact dans ce qu'il dit des *lois de la médecine.*

[1] «*Théophrast.*, dans Gallandus, *Biblioth. Patr.*, t. X, 627. » — *Essai sur la crédibilité de l'histoire évang.*, par A. Tholuck, trad. par l'abbé H. de Valroger, Par. 1847, p. 437, note. — On peut voir, pour plus de détails, *Historia persecutionis Vandalicæ*, opera et studio D. Theod. Ruinart, P. II, cap. VII.

Aussi, quelque assurance qu'affecte M. Renan, il est facile de s'apercevoir qu'il est beaucoup plus embarrassé qu'il ne voudrait le paraître. Notons d'abord qu'il est en désaccord avec son maître d'outre-Rhin sur un point de la plus grande importance, à propos duquel il s'est même cru permis de faire à son texte une correction qui est une véritable falsification. En effet, dans le passage qu'il lui empruntait plus haut [1], tandis qu'il lui fait dire « qu'il n'y a pas d'histoire tant que l'on ne comprend pas la non-réalité du miracle, » Strauss s'exprime ainsi : « Il n'y a pas de sentiment nettement historique tant que l'on ne comprend pas l'indissolubilité de la chaîne des causes finies et l'impossibilité des miracles [2]. » Or entre ces deux propositions il y a un abîme. Auquel donc des deux critiques nous en rapporterons-nous? Si Strauss a raison, voilà M. Renan lui-même encore privé de *sentiment nettement historique;* dans le cas contraire, ce reproche tombera sur Strauss, qui exagérerait si étrangement la condition d'où dépend ce sentiment. Mais cela seul ne suffirait-il pas déjà pour rendre bien suspecte l'*éducation rationnelle* qu'ils s'attribuent et en vertu de laquelle ils prennent modestement leur place si fort au-dessus du vulgaire? L'un comprend l'*impossibilité* des miracles; l'autre n'en comprend que la *non-réalité*: n'est-il pas permis de croire qu'ils ne comprennent, pas plus l'un que l'autre, ni cette impossibilité, ni cette non-réalité, et qu'ils ne feraient pas mal de recommencer tous les deux leur éducation rationnelle?

Encore si M. Renan était plus d'accord avec lui-même qu'avec le docteur germanique! Mais si, d'un côté, il le corrige de la manière que nous venons de voir, s'il a même soin de protester en diverses occasions qu'il *ne dit pas que le miracle soit impossible*, mais seulement qu'*il n'y a pas eu jusqu'ici de miracle constaté* [3], se montrant du reste tout prêt à accepter ceux qui le seraient de la manière dont il l'indique; d'un autre côté, il n'en parle pas moins

[1] Voy. ci-dessus, p. 82.
[2] *Vie de Jésus ou Examen critique*, etc., t. Ier, p. 79.
[3] *Vie de Jésus*, Introd., p. LI. — « Nous attendons, dit-il ailleurs, qu'on nous montre un miracle se passant dans des conditions scientifiques, devant des juges compétents. Nous ne nions pas, nous attendons. » (*La chaire d'hébreu au Collége de France*, p. 24.)

d'un air triomphant des *impossibilités* du surnaturel[1], il n'en représente pas moins constamment le miracle comme incompatible avec l'idée des lois de la nature. Quelle est donc sa pensée? Regarderait-il le miracle comme tout à la fois possible et impossible? ou bien le tiendrait-il pour simplement possible nonobstant toute une série d'impossibilités qu'il implique? On pourra choisir entre ces deux hypothèses également probables, à moins qu'on n'en préfère une troisième, qui consisterait à dire qu'il se moque de nous en nous enseignant d'un air sérieux le mode à suivre pour constater ce qu'il sait être une chimère. Cependant cette dernière supposition me paraît peu vraisemblable. En effet, outre qu'il est toujours plus digne d'un savant tel que lui d'avoir patience avec les ignorants et de supporter leurs faiblesses intellectuelles que de se moquer d'eux, il faut considérer qu'ici, de son aveu, les ignorants forment à peu près l'universalité du genre humain. Or, s'il est permis, s'il est même louable de chercher à éclairer le genre humain et à le tirer de ses erreurs, l'est-il également de se moquer de lui?

Quoi qu'il en soit, le fait est que, tout en se bornant à donner comme *probable* que *les miracles du passé, qui se sont tous accomplis dans des réunions populaires, nous offriraient, s'il nous était possible de les critiquer en détail, leur part d'illusion*[2], M. Renan ne laisse pas de raisonner ensuite comme s'il était dûment *démontré* que tous les *récits surnaturels* ne sont que des contes absurdes. Il est vrai aussi que, pour rester fidèle à ses principes, il doit nécessairement les considérer comme tels. Des miracles, d'après lui, supposeraient un *dieu capricieux*[3]; or, comment admettre des caprices en Dieu? En tout cas, son dieu, à lui, en est bien certainement exempt. Qu'est-ce, en effet, que le dieu de M. Renan? Comme le lui ont déjà reproché des juges non suspects, tels que MM. Guéroult, Larroque, et comme nous le montrerons bientôt par son propre témoignage, ce n'est autre chose

[1] *Vie de Jésus*, p. 41.

[2] *Ibid*, Introd., p. LI.

[3] *Livre de Job*, Etude, etc., p. 75. — Cette épithète de *capricieux*, appliquée à Dieu, paraît flatter beaucoup l'oreille délicate de M. Renan : il la répète à toute occasion. Voy. *M. Renan guerroyant contre le surnaturel*, p. 13.

qu'une copie, avec quelques variantes insignifiantes, de celui de Hegel, un dieu qui se confond avec la négation de Dieu, *un vain mot;* lui-même nous le représente comme une façon d'*être absolu* d'une nature si étrange qu'à la question de savoir s'il est *libre* ou s'il n'est pas libre, s'il est *conscient* ou s'il ne l'est pas, *le* OUI *et le* NON *sont également inapplicables,* bien qu'il soit vrai de dire que, pour être conséquent, il devrait nettement lui refuser toute liberté, toute intelligence, toute conscience de lui-même, puisque rien de tout cela, selon lui, *n'a jamais existé sans un cerveau,* et que Dieu n'en a point. Comment donc un tel dieu, incapable de soupçonner sa propre existence, pourrait-il avoir des *caprices ?*

Mais, puisqu'il en est ainsi, pourquoi M. Renan ne déclare-t-il pas franchement le miracle impossible? N'est-ce pas donner le change à ses lecteurs que de leur faire accroire que *ce n'est pas au nom de telle ou telle philosophie,* mais *au nom d'une constante expérience qu*'il *bannit le miracle de l'histoire ?* Qu'il me dise donc si sa philosophie lui permettrait d'admettre le miracle.

Il ne paraît pas même encore tout à fait fixé sur la manière de composer la célèbre commission scientifique devant laquelle doivent, de par lui, s'opérer les miracles, sous peine de nullité. Il n'y a pas longtemps que, pour admettre la résurrection d'un mort, par exemple, il exigeait avec M. Littré que, « dans un amphithéâtre d'anatomie et sous les yeux des médecins, » un cadavre se relevât plein de vie « avec un cerveau détruit, un poumon incapable de respirer, un cœur inhabile à battre [1]; » aujourd'hui, chose surprenante, il exclut les médecins de sa commission, qu'il compose seulement « de physiologistes, de physiciens, de chimistes, de personnes exercées à la critique historique [2]. » Quelle est la cause de cette exclusion — faut-il dire, de cette disgrâce ? — des pauvres médecins? De nouvelles réflexions auraient-elles amené le savant membre de l'Institut à croire que leur place serait toute marquée dans cette commission, s'il s'agissait de faire mourir des vivants, mais que la question étant, au contraire, de ressusciter des morts, leur présence pourrait n'y être pas sans inconvénient? C'est ce

[1] *La chaire d'hébreu au collége de France,* p. 22.
[2] Ci-dessus, p. 98.

que je n'ose affirmer, bien que cette explication me semble assez plausible. Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de clair, c'est qu'un miracle qui naguère devait être constaté par les médecins doit maintenant se constater sans eux. Or, qui ne voit les fâcheuses conséquences de pareilles variations ? Supposons qu'il y a un an, Dieu, se soumettant aux conditions de M. Renan, eût opéré *dans un amphithéâtre d'anatomie et sous les yeux des médecins* le prodige susdit ; supposons qu'à sa voix un mort, se relevant sous le scalpel, à demi disséqué, se fût mis à respirer sans poumons, à marcher sans jambes, à tendre les mains sans mains, à raisonner sans cerveau et même sans tête, tout était parfaitement en règle pour le moment ; mais pourrions-nous être encore tranquilles aujourd'hui sur la réalité du miracle ? notre critique ne viendrait-il pas, ne devrait-il pas venir nous informer qu'après y avoir plus mûrement réfléchi, il a reconnu la nécessité de modifier sa commission, en même temps que, déclarant à Dieu la nullité ou l'insuffisance de la première *expérience,* il l'« inviterait à reproduire son acte merveilleux sur d'autres cadavres [1] ? » Mais tout homme pour qui Dieu sera autre chose qu'« un bon vieux mot un peu lourd [2], » ne jugera-t-il pas que ce serait le traiter avec un peu trop de sans-façon ? Que M. Renan veuille donc bien attendre qu'il sache lui-même à quoi s'en tenir avant de prétendre lui imposer des lois.

Ce ne serait jamais fait si on entreprenait de relever toutes les inconséquences, toutes les contradictions, toutes les impossibilités de son système. Quelque insoutenable que soit celui de Strauss, son auteur a du moins su en faire un ensemble dominé par une même idée et dont les différentes parties s'appellent et se correspondent. Qu'il nie, par exemple, la réalité des miracles, que ses idées philosophiques lui représentent comme impossibles ; qu'il parle d'une culture intellectuelle nécessaire pour s'élever jusqu'à l'intelligence de cette impossibilité et manquant encore à la plupart des hommes, cela se conçoit : mais quand on a l'air d'accorder, que du moins on n'ose pas nier la possibilité des miracles, que si-

[1] Voyez ci-dessus, p. 98.
[2] Ce sont les expressions de M. Renan, *Etud. d'hist. relig.*, p. 419.

gnifie tout ce bruit qu'on vient faire autour de nos oreilles d'une prétendue *éducation rationnelle* nécessaire pour en comprendre la *non-réalité ?* L'éducation rationnelle la plus parfaite m'apprendra-t-elle à trouver rien qui répugne à ce qu'une chose possible arrive quelquefois? Et s'il est constaté par les témoignages les plus dignes de foi qu'elle est arrivée en effet, si de plus elle est encore visible dans des résultats immenses et plus éclatants que le soleil, par quel procédé cette éducation viendra-t-elle à bout de m'en faire comprendre la non-réalité? Or, n'est-ce pas ce qui a lieu à l'égard des miracles de l'Evangile? Y a-t-il dans toute l'histoire des faits dont la certitude soit garantie par des témoignages plus nombreux et plus irrécusables? Et quand il n'y aurait que le monde converti au christianisme, ne serait-ce pas déjà le plus magnifique, le plus imposant des témoignages?

M. Renan allègue comme un argument décisif contre la réalité des miracles qu'il n'en « arrive que dans les temps et les pays où l'on y croit, devant des personnes disposées à y croire [1]. » Il y a quelque chose de vrai dans cette observation ; car il est de fait que la grande masse du genre humain s'est montrée dans tous les temps et dans tous les pays, comme elle se montre encore partout aujourd'hui, disposée à croire aux miracles : mais il me semble que notre critique devrait comprendre que c'est pour sa doctrine un préjugé peu favorable que d'être ainsi en contradiction avec la foi constante de l'humanité. N'est-il pas permis d'y voir une preuve non équivoque de sa fausseté? Il s'en faut, du reste, pour ce qui est des miracles de l'Evangile, que cette disposition allât au point d'y faire croire aveuglément. D'abord ne serait-il pas absurde de le supposer de la part des ennemis de Jésus-Christ? N'auraient-ils pas mieux trouvé leur compte à les nier, pour peu qu'ils y eussent vu de jour, qu'à les admettre pour en faire honneur à Beelzébul? L'histoire de la guérison de l'aveugle-né, le refus qu'ils firent de croire à ce miracle jusqu'à ce que l'enquête la plus sévère et la plus minutieuse leur eût ôté jusqu'à la possibilité du doute [2], montre d'ailleurs assez ce qu'il en est, et prouve

[1] *Vie de Jésus*, Introd., p. L.
[2] Jean, IX.

que ce n'est nullement par complaisance ou par un excès de crédulité qu'ils disaient entre eux : » Que faisons-nous? car cet homme fait beaucoup de miracles [1]. »

Mais peut-être que du moins les apôtres et les disciples de Jésus-Christ auront cru sans examen à ces sortes de faits. M. Renan nous les représente même comme tout occupés à tresser à leur Maître, avec les miracles imaginés par eux et entremêlés de prophéties prétendues messianiques qu'ils lui appliquaient, des guirlandes et des couronnes, dans le but de rehausser son autorité dans l'esprit du peuple. Mais ce ne sont là que des fantaisies de romancier, qui, mises en présence du bon sens et des faits réels, s'évanouissent comme la fumée. Les apôtres étaient-ils donc moins intéressés que les autres à ne pas se laisser prendre pour dupes, et à ne se rendre qu'à l'évidence? N'est-ce pas plutôt tout le contraire? N'est-il pas manifeste que c'est pour eux que l'erreur aurait eu les conséquences les plus fâcheuses? Et ce serait au hasard et sans motif qu'ils auraient reconnu Jésus pour le Messie, le Fils de Dieu! Mais M. Renan attribuera-t-il à une crédulité aveugle cette réponse de saint Thomas aux autres apôtres, qui lui annonçaient qu'ils avaient vu *le Seigneur* ressuscité : « Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et ne mets mon doigt dans le lieu des clous, et ne mets ma main dans son côté, je ne croirai point [2]. » Encore au moment de les quitter pour monter au ciel, Jésus « leur reproche leur incrédulité et leur dureté de cœur, parce qu'ils n'avaient pas cru ceux qui l'avaient vu ressuscité [3]. »

Ici, du reste, comme dans tant d'autres occasions, il suffirait d'opposer M. Renan à lui-même. On se rappelle que Strauss expliquait la formation de presque tous les récits évangéliques par l'application des idées messianiques à Jésus-Christ. Or M. Renan lui reproche de « se montrer historien peu philosophe quand il néglige d'expliquer comment Jésus arriva, aux yeux du monde où il vécut, à une réalisation suffisante de l'idéal messia-

[1] Jean, XI, 47.
[2] *Ibid.*, XX, 25.
[3] Marc, XVI, 14.

nique[1]. » « En supposant même, dit-il, que tout se soit fait par le balancement non réfléchi de ces deux syllogismes : *Le Messie doit faire cela : or Jésus est le Messie; donc Jésus a fait cela*; — *Jésus a fait cela : or Jésus est le Messie; donc le Messie devait le faire;* — syllogismes fondés sur la mineure constante : *Jésus est le Messie;* — il n'en resterait pas moins à expliquer cette mineure elle-même. « Sans doute, a très-bien dit M. Colani, une fois que les apôtres » ont cru à la messianité de Jésus, ils ont pu ajouter à son image » réelle quelques traits empruntés à la prophétie ; mais comment » en sont-ils venus à croire à la messianité? Strauss ne l'a nulle- » ment expliqué. Ce qu'il laisse subsister des Evangiles est insuf- « fisant pour motiver la foi des apôtres, et l'on a beau admettre » chez eux la disposition à se contenter d'un *minimum* de preuves, » il faut que ces preuves aient été bien fortes pour vaincre les » doutes navrants occasionnés par la mort sur la croix. Il faut, en » d'autres termes, que la personne de Jésus ait singulièrement » dépassé les proportions ordinaires, il faut qu'une grande partie » des récits évangéliques soit vraie[2]. »

Ce que M. Colani *a* si *bien dit* à propos de Strauss, M. Renan ne trouvera pas mauvais que nous le lui appliquions à lui-même. *Ce qu'il laisse subsister des Evangiles est* complétement *insuffisant pour motiver la foi des apôtres;* et cela d'abord par une raison toute simple : c'est que, comme nous l'avons déjà fait voir, il n'en laisse pas plus subsister que Strauss. Ensuite, il reconnaît expressément que, pour motiver cette foi, *il faut qu'une grande partie des récits évangéliques soit vraie;* or, quand vous avez ôté de ces récits le surnaturel et les miracles, qu'en reste-t-il, sinon à peine quelques débris parfaitement insignifiants, parfaitement inintelligibles ? Et puis, les Evangiles ne nous apprennent-ils pas expressément que c'est à cause des miracles de Jésus-Christ que ses apôtres crurent en lui ? Il faut donc qu'au moins un certain nombre de ces miracles soient réellement arrivés. Mais si une partie des récits miraculeux est vraie, qu'est-ce qui empêche que tous ne le soient ? Ce que dit M. Renan à propos de la qualité des

[1] *Etud. d'hist. relig.*, p. 168.
[2] *Ibid.*, p. 167.

miracles ne s'applique-t-il pas également à leur quantité : « Les mots de *facile* et *difficile* n'ont ici aucun sens, quand il s'agit d'un être tout-puissant [1] ? »

Pour ce qui est, en particulier, des *doutes navrants occasionnés par la mort sur la croix*, il ne fallait rien moins, *pour* les *vaincre,* que l'impossibilité de douter du miracle de la résurrection. Sans cette preuve, toutes les autres preuves tombaient par terre, tous les miracles précédents devenaient inutiles. Rien de plus incontestable pour quiconque n'est pas décidé à nier l'évidence.

Telle est la seule explication possible de la *mineure* de Strauss.

Qu'ainsi ne soit, voyons ce que, les miracles supprimés, un génie tel que celui de l'évangéliste du Collége de France a su trouver pour expliquer la croyance des apôtres à la messianité, à la divinité de Jésus.

L'explication qu'il a trouvée et qui avait fui le génie de Strauss, c'est que Jésus était UN CHARMANT RABBI, LE PLUS CHARMANT DE TOUS LES RABBIS, ne faisant guère, du reste, que débiter d'une façon charmante ce qu'enseignaient déjà avant lui les autres rabbis. « Ces leçons, dit-il, longtemps renfermées dans le cœur du jeune maître, groupaient déjà quelques initiés. L'esprit du temps était aux petites églises; c'était le moment des Esséniens ou Thérapeutes. Des rabbis ayant chacun leur enseignement, Schemaïa, Abtalion, Hillel, Schammaï, Juda le Gaulonite, Gamaliel, tant d'autres dont les maximes ont composé le Talmud [2], apparaissaient de toutes parts. On écrivait très-peu ; les docteurs juifs de ce temps ne faisaient pas de livres : tout se passait en conversations et en leçons publiques, auxquelles on cherchait à donner un tour facile à retenir. Le jour où le jeune charpentier de Nazareth commença à produire au dehors ces maximes, pour la plupart déjà répandues, mais qui, grâce à lui, devaient régénérer le monde, ce ne fut donc pas un événement. C'était un rabbi de plus (il est vrai, le plus charmant de tous), et autour de lui, quelques jeunes gens avides de l'entendre et cherchant l'inconnu. L'inat-

[1] *Réponse de M. Renan à M. Guéroult,* dans l'*Opinion nationale,* du 4 septembre 1862. Voy. *M. Renan guerroyant contre le surnaturel,* p. 10 et 14.

[2] « Voyez surtout *Pirké Aboth,* ch. I. » (Note de M. Renan.)

tention des hommes veut du temps pour être forcée. Il n'y avait pas encore de chrétiens; le vrai christianisme cependant était fondé, et jamais sans doute il ne fut plus parfait qu'à ce premier moment. Jésus n'y ajoutera plus rien de durable. Que dis-je? En un sens, il le compromettra; car toute idée, pour réussir, a besoin de faire des sacrifices; on ne sort jamais immaculé de la lutte de la vie[1]. »

La Galilée, premier théâtre de l'activité de Jésus, se trouvait, par le *tour idyllique et charmant qu'une nature ravissante imprimait à tous ses rêves* [2], en merveilleuse harmonie avec *la nature idyllique et douce* [3] du *charmant rabbi*.

En même temps qu'elle « était une vaste fournaise, où s'agitaient en ébullition les éléments les plus divers, » et qu'« un mépris extraordinaire de la vie, ou, pour mieux dire, une sorte d'appétit de la mort » y « était la conséquence de ces agitations [4], » « la Galilée était un pays très-vert, très-ombragé, très-souriant, le vrai pays du Cantique des cantiques et des chansons du bien-aimé. Pendant les deux mois de mars et d'avril, la campagne est un épais massif de fleurs, d'une franchise de couleurs incomparable. Les animaux y sont petits, mais d'une douceur extrême. Des tourterelles sveltes et vives, des merles bleus si légers qu'ils posent sur une herbe sans la faire plier, des alouettes huppées, qui viennent presque se mettre sous les pieds du voyageur, de petites tortues de ruisseau, dont l'œil est vif et doux, des cigognes à l'air pudique et grave, dépouillant toute timidité, se laissent approcher de très-près par l'homme, et semblent l'appeler. En aucun pays du monde les montagnes ne se déploient avec plus d'harmonie et n'inspirent de plus hautes pensées...

» Ce joli pays, devenu aujourd'hui, par suite de l'énorme appauvrissement que l'islamisme a opéré dans la vie humaine, si morne, si navrant, mais où tout ce que l'homme n'a pu détruire respire encore l'abandon, la douceur, la tendresse, surabondait,

[1] *Vie de Jésus* p. 90.
[2] *Ibid.*, p. 64.
[3] *Ibid.*, p. 128.
[4] *Ibid.*, p. 62.

à l'époque de Jésus, de bien-être et de gaieté... La campagne devait être délicieuse : elle abondait en eaux fraîches et en fruits; les grosses fermes étaient ombragées de vignes et de figuiers; les jardins étaient des massifs de citronniers, de grenadiers, d'orangers. Le vin était délicieux, s'il faut en juger par celui que les Juifs recueillent encore à Safed, et on en buvait beaucoup. Cette vie contente et facilement satisfaite n'aboutissait pas à l'épais matérialisme de notre paysan, à la grosse joie d'une Normandie plantureuse, à la pesante gaieté des Flamands. Elle se spiritualisait en rêves éthérés, en une sorte de mysticisme poétique confondant le ciel et la terre [1]. »

Et ailleurs encore : « Dans ce paradis terrestre, que les grandes révolutions de l'histoire avaient jusque-là peu atteint, vivait une population en parfaite harmonie avec le pays lui-même, active, honnête, pleine d'un sentiment gai et tendre de la vie. Le lac de Tibériade est un des bassins d'eau les plus poissonneux du monde; des pêcheries très-fructueuses s'étaient établies, surtout à Bethsaïde, à Capharnahum, et avaient produit une certaine aisance. Ces familles de pêcheurs formaient une société douce et paisible, s'étendant par de nombreux liens de parenté dans tout le canton du lac que nous avons décrit. Leur vie peu occupée laissait toute liberté à leur imagination. Les idées sur le royaume de Dieu trouvaient, dans ces petits comités de bonnes gens, plus de créance que partout ailleurs. Rien de ce qu'on appelle civilisation, dans le sens grec et mondain, n'avait pénétré parmi eux. Ce n'était pas notre sérieux germanique et celtique; mais, bien que souvent peut-être la bonté fût chez eux superficielle et sans profondeur, leurs mœurs étaient tranquilles, et ils avaient quelque chose d'intelligent et de fin. On peut se les figurer comme assez analogues aux meilleures populations du Liban, mais avec le don que n'ont pas celles-ci de fournir des grands hommes. Jésus rencontra là sa vraie famille. Il s'y installa comme un des leurs; Capharnahum devint *sa ville*, et au milieu du petit cercle qui l'adorait, il oublia ses frères sceptiques, l'ingrate Nazareth et sa moqueuse incrédulité. »

[1] *Vie de Jésus*, p. 64.

Tout cela n'est-il pas, en effet, *idyllique et charmant ?* Comme toutes choses deviennent claires avec des explications si lumineuses ! On comprend surtout à merveille que *boire beaucoup de vin délicieux* était un moyen qui ne pouvait être mieux choisi pour se procurer des *rêves éthérés*, et arriver à *une sorte de mysticisme poétique confondant le ciel et la terre*. Que le savant critique a bien raison de dire que ces *bonnes gens* de Galilée avaient *quelque chose d'intelligent et de fin !*

Et voilà comme « toute l'histoire du christianisme naissant est devenue une délicieuse pastorale[1]. »

Après avoir ajouté quelques détails sur les principales maisons de Capharnaüm où Jésus était accueilli et sur les personnes qui s'attachèrent à lui dans cette ville, M. Renan conclut ainsi :

« Ces nombreuses conquêtes, Jésus les devait au charme infini de sa personne et de sa parole. Un mot pénétrant, un regard tombant sur une conscience naïve, qui n'avait besoin que d'être éveillée, lui faisaient un ardent disciple. Quelquefois Jésus usait d'un artifice innocent, qu'employa aussi Jeanne d'Arc. Il affectait de savoir sur celui qu'il voulait gagner quelque chose d'intime, ou bien il lui rappelait une circonstance chère à son cœur. C'est ainsi qu'il toucha Nathanaël, Pierre, la Samaritaine[2]. »

Un si *charmant rabbi*, qui d'ailleurs savait au besoin s'aider d'*innocents artifices*, ne pouvait manquer de comprendre que pour rendre sa doctrine aussi charmante que sa personne, il était essentiel d'en rehausser l'éclat par quelque adroite et splendide contradiction ; et il eut le bonheur d'en rencontrer une qui ne laissait rien à désirer. Elle se trouve « entre la croyance d'une fin prochaine du monde et la morale habituelle de Jésus, conçue en vue d'un état stable de l'humanité, assez analogue à celui qui existe en effet. » Dès lors *la fortune de son œuvre* fut *assurée*[3].

Mais puisqu'il en est ainsi, pourquoi M. Renan ne tenterait-il pas aussi une œuvre semblable? Le genre humain aurait encore

[1] *Vie de Jésus*, p. 67. — [2] *Ibid.*, p. 148-162. — [3] *Ibid.*, p. 126. — Il faut que saint Pierre, entre autres, ait bien mal saisi la pensée de son maître ; car il n'a pas du tout l'air de se douter d'une contradiction de cette importance, ni de croire le monde si près de finir. Voy. sa IIe Ep., c. III. Comp. II Thess. II.

un besoin si pressant de ses bons offices en ce point ! Lui-même, avec sa délicatesse accoutumée, ne l'a-t-il pas dit : « l'humanité dans son ensemble offre un assemblage d'êtres bas, égoïstes, supérieurs à l'animal en cela seul que leur égoïsme est plus réfléchi[1] ? » Il serait, en particulier, si urgent de rétablir la grande *idée* qui *a fait par Jésus son entrée dans le monde*, et à l'égard de laquelle *l'Eglise chrétienne a trahi complétement ses intentions*, « l'idée d'un culte fondé sur la pureté du cœur et sur la fraternité humaine[2] ! » N'a-t-il pas tout ce qu'il faut pour réussir dans cette noble entreprise? D'abord personne ne contestera qu'il ne soit un fort *charmant rabbi*, et probablement le plus charmant des rabbis d'aujourd'hui. D'ailleurs, le cédât-il quelque peu à Jésus sous ce rapport, il l'emporte à tel point sur lui par son *éducation rationnelle* que ce léger désavantage serait abondamment compensé. Il n'est pas non plus qu'il ne retrouve bien quelque part sur la face du globe, pour premier théâtre de son zèle, une Galilée à peu près pareille à l'ancienne, c'est-à-dire, quelque *joli pays* tout en feu, et en même temps *très-vert, très-ombragé, très-souriant;* où il y ait des *tourterelles sveltes et vives,* des *merles bleus,* des *alouettes huppées,* de *petites tortues de ruisseau dont l'œil soit vif et doux*, des *cigognes à l'air pudique et grave ;* où le vin *soit délicieux,* et où l'on sache en faire tout l'usage requis pour obtenir des *rêves éthérés*, allant jusqu'au *mysticisme poétique* qui *confond le ciel et la terre ;*— autrement, et pour tout dire en deux mots, il retrouvera sans trop de peine quelque *paradis terrestre* consistant dans une *vaste fournaise en ébullition,* où l'on savoure *gaiement* et *tendrement la vie* avec non moins d'*appétit de la mort*. Quant à la contradiction qui doit servir de couronnement, elle ne saurait faire l'ombre d'une difficulté ; il est de notoriété publique qu'au premier signal les contradictions accourent à l'envi sous la plume de l'habile logicien, et que, pour une qu'il appellera, il s'en présentera dix. Une chose seulement me cause quelque embarras : c'est qu'une œuvre si sublime, pour être couronnée de succès, doit coûter la vie à son auteur ; il faut qu'il meure victime de son idée[3]. Un fondateur

[1] *Vie de Jésus,* p. 457.— [2] *Ibid.,* p. 90.— [3] *Ibid.*, p. 368 et 369, 457.

de religion mourir à la manière vulgaire, de maladie ou de vieillesse, dans son lit : fi donc! qui ne sent que cela seul suffirait pour tout gâter? Il faut donc mourir de mort violente. Mais là, je le répète, gît la difficulté. Il serait très-possible, en effet, on le conçoit, qu'il arrivât de ces deux choses l'une : ou que le nouveau fondateur ne réussît pas à se faire mettre à mort : — n'est pas pendu qui veut; — ou qu'il aimât encore mieux vivre avec une gloire médiocre dans sa chaire d'hébreu au Collége de France que de mourir avec le plus grand éclat sur un gibet.

On trouve même encore, en considérant la chose de plus près, une autre difficulté : c'est que, tout *fondé* qu'*était le christianisme* sans miracles, il a fallu néanmoins, pour le fonder réellement, que Jésus se soit résigné à le *compromettre* par des miracles. C'était là, sans doute, une dure nécessité; mais qu'y faire? Les miracles, dit M. Renan, «passaient à cette époque pour la marque indispensable du divin et pour le signe des vocations prophétiques. Les légendes d'Elie et d'Elisée en étaient pleines. Il était reçu que le Messie en ferait beaucoup..... Jésus dut donc choisir entre ces deux partis, ou renoncer à sa mission, ou devenir thaumaturge. Il faut se rappeler que toute l'antiquité, à l'exception des grandes écoles scientifiques de la Grèce et de leurs adeptes romains, admettait le miracle; que Jésus, non-seulement y croyait, mais n'avait pas la moindre idée d'un ordre naturel réglé par des lois[1].»

« Ce serait manquer à la bonne méthode historique que d'écouter trop ici nos répugnances, et, pour nous soustraire aux objections qu'on pourrait être tenté d'élever contre le caractère de Jésus, de supprimer des faits qui, aux yeux de ses contemporains, furent placés sur le premier plan. Il serait commode de dire que ce sont là des additions de disciples bien inférieurs à leur maître, qui, ne pouvant concevoir sa vraie grandeur, ont cherché à le relever par des prestiges indignes de lui. Mais les quatre narrateurs de la vie de Jésus sont unanimes pour vanter ses miracles; l'un d'eux, Marc, interprète de l'apôtre Pierre, insiste tellement sur ce point que, si l'on traçait le caractère du Christ uniquement d'après son

[1] *Vie de Jésus,* p. 256.

Evangile, on se le représenterait comme un exorciste en possession de charmes d'une rare efficacité, comme un sorcier très-puissant, qui fait peur et dont on aime à se débarrasser. Nous admettrons donc sans hésiter que des actes qui seraient maintenant considérés comme des traits d'illusion ou de folie ont tenu une grande place dans la vie de Jésus [1]. »

C'est là, à ses yeux, le « côté ingrat d'une telle vie [2]. »

Il n'en résulte pas moins de cet aveu que le *charme infini de* la *personne et de* la *parole* de Jésus, relevé encore par la plus pompeuse contradiction dans sa doctrine, n'explique cependant pas tout, et que, pour motiver la croyance de ses disciples à sa messianité, il est indispensable d'y joindre une quantité de ces *actes qui seraient maintenant considérés comme des traits d'illusion ou de folie,* c'est-à-dire, pour parler sans précaution oratoire, qui sont tels en effet.

Mais l'illusion et la folie seront-elles acceptées par le bon sens comme une explication suffisante des miracles de Jésus-Christ? Il ne le semble pas. M. Renan lui-même ne nous apprend-il pas que « le fou ne réussit jamais [3]? » et pourtant, selon lui, Jésus a réussi. Il y a donc apparence qu'il savait jusqu'à un certain point ce qu'il faisait. Mais dans ce cas, ses succès n'auraient-ils pas été un peu achetés aux dépens de la bonne foi? disons le mot : ne seraient-ils pas le fruit de l'imposture?

Ici la situation du savant critique devient vraiment critique. Il est bien évident que si les miracles de Jésus-Christ ne sont pas réels, toute son œuvre repose sur un système habilement concerté et persévéramment suivi de mensonge et de fourberie; mais le présenter sans autre formalité comme un imposteur à la façon de Mahomet serait un peu brutal et aurait divers inconvénients. Il fallait donc trouver quelque moyen de faire que toute sa vie publique ne fût guère qu'une série d'impostures sans qu'il fût lui-même un imposteur que le moins possible.

[1] *Vie de Jésus,* p. 265.— [2] *Ibid.,* p. 266.— [3] *Ibid*, p. 77. — C'est la différence qu'il établit entre le fou et l'homme inspiré. Il est vrai qu'il ne la donne pas comme essentielle, mais seulement comme un fait observé *jusqu'ici;* encore le verrons-nous finir par la faire entièrement disparaître.

Pour cela, tantôt M. Renan implore en sa faveur le bénéfice des circonstances atténuantes, tantôt il crée, pour sa complète justification, toute une nouvelle théorie sur la bonne foi ; ici il le montre croyant avoir effectivement le pouvoir de faire des miracles, là il le représente se moquant, au fond du cœur, de ceux qui ont la simplicité de le lui attribuer; ailleurs il imagine encore quelque autre biais. En somme, et ceci trouve plus ou moins son application dans tout son livre, on sent un homme qui, serré de près par la vérité, fuit devant elle, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, et fait cent tours et détours pour lui échapper. Mais écoutons-le.

« Beaucoup de circonstances, dit-il, semblent indiquer que Jésus ne fut thaumaturge que tard et à contre-cœur. Souvent il n'exécute ses miracles qu'après s'être fait prier, avec une sorte de mauvaise humeur, et en reprochant à ceux qui les lui demandent la grossièreté de leur esprit... Il est donc permis de croire qu'on lui imposa sa réputation de thaumaturge, qu'il n'y résista pas beaucoup, mais qu'il ne fit rien non plus pour y aider, et qu'en tout cas il sentait la vanité de l'opinion à cet égard. » Et plus bas: « Dans un sens général, il est donc vrai de dire que Jésus ne fut thaumaturge et exorciste que malgré lui... Les miracles de Jésus furent une violence que lui fit son siècle, une concession que lui arracha la nécessité passagère [1]. »

C'est-à-dire que Jésus fut un personnage de comédie, propre à faire le pendant d'un autre que chacun a déjà nommé; un acteur jouant le rôle que son patron, le public, lui imposait, chose qui ne tire pas à conséquence et n'a rien à démêler avec la sincérité. Mais alors il faut dire que c'est par pure générosité, ou plutôt par ironie, que M. Renan lui attribue une si grande supériorité, une *supériorité immense* sur son siècle, puisqu'il était dominé par ses caprices les plus absurdes et ne savait que jouer comme une marionnette sous son impulsion. Il semblerait pourtant parfois que son rôle de thaumaturge ne lui déplaisait pas, et même qu'il l'avait pris de son plein gré et de très-bonne heure. Ainsi dès les

[1] *Vie de Jésus*, p. 264, 268.

premiers temps de sa vie active, deux disciples de saint Jean-Baptiste étant venus lui demander de sa part *s'il était celui qui devait venir,* quelle réponse leur fit-il? « En cette heure-là, dit saint Luc, il en guérit plusieurs de maladies, et de fléaux, et d'esprits mauvais, et il donna la vue à plusieurs aveugles. Et répondant il leur dit : « Allez rapporter à Jean ce que vous avez vu et » entendu : les aveugles recouvrent la vue, les boiteux marchent, » les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressus- » citent[1]; » paroles qui, pour le dire en passant, renferment une allusion manifeste au passage d'Isaïe qui annonçait toutes ces merveilles comme devant signaler la venue du Messie[2]. C'est même sans en être prié qu'il fit la plupart de ses prodiges les plus éclatants, tels que la guérison de l'aveugle-né, la double multiplication des pains, la résurrection du fils de la veuve de Naïm, celle de Lazare[3], etc. Que, du reste, il n'en ait fait un certain nombre qu'à la prière de ceux qui avaient besoin de son secours, ou qu'il ait blâmé ceux qui, non contents de tant de miracles déjà opérés, en voulaient toujours de nouveaux, qu'il en ait même refusé à des gens qui ne lui en demandaient que pour le tenter, quoi de plus naturel[4]?

Mais c'est sur le chapitre de la bonne foi et de la probité qu'il est particulièrement intéressant d'entendre le savant critique et l'habile moraliste. « Toute idée, dit-il, pour réussir a besoin de faire des sacrifices; on ne sort jamais immaculé de la lutte de la vie. Concevoir le bien, en effet, ne suffit pas; il faut le faire réussir parmi les hommes. Pour cela des voies moins pures sont nécessaires. Certes, si l'Evangile se bornait à quelques chapitres de Matthieu et de Luc, il serait plus parfait et ne prêterait pas main-

[1] Luc, VII, 19 et suiv.

[2] Isaïe, XXXV, 5.

[3] Marthe exprime seulement la conviction qu'il ne tient qu'à Jésus de faire ce miracle. « Seigneur, lui dit-elle, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort; et maintenant je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous le donnera. » (Jean, XI, 21.)

[4] « Si Jésus blâme la manie des miracles, dit Strauss, et à ces demandes de signes répond toujours en les refusant, en soi cela ne prouve pas qu'il n'ait fait volontairement des miracles dans d'autres cas où ils lui paraissaient mieux placés. » (*Vie de Jésus*, t. II, p. 6.)

tenant à tant d'objections; mais sans miracles eût-il converti le monde? Si Jésus fût mort au moment où nous sommes arrivés de sa carrière, il n'y aurait pas dans sa vie telle page qui nous blesse [1]; mais, plus grand aux yeux de Dieu, il fût resté ignoré des hommes; il serait perdu dans la foule des grandes âmes inconnues, les meilleures de toutes [2]; la vérité n'eût pas été promulguée, et le monde n'eût pas profité de l'immense supériorité morale que son Père lui avait départie [3]. »

Et ailleurs : « Il ne faut demander ici ni logique, ni conséquence. Le besoin que Jésus avait de se donner du crédit et l'enthousiasme de ses disciples entassaient les notions contradictoires. Pour les messianistes de l'école millénaire, pour les lecteurs acharnés des livres de Daniel et d'Hénoch, il était le Fils de l'homme; pour les juifs de la croyance commune, pour les lecteurs d'Isaïe et de Michée, il était le Fils de David; pour les affiliés, il était le Fils de Dieu, ou simplement le Fils...

» Une conviction absolue, ou, pour mieux dire, l'enthousiasme, qui lui ôtait jusqu'à la possibilité d'un doute, couvrait toutes ces hardiesses. Nous comprenons peu, avec nos natures froides et timorées, une telle façon d'être possédé par l'idée dont on se fait l'apôtre. Pour nous, races profondément sérieuses, la conviction signifie la sincérité avec soi-même. Mais la sincérité avec soi-même n'a pas beaucoup de sens chez les peuples orientaux, peu habitués aux délicatesses de l'esprit critique [4]. Bonne foi et imposture sont des mots qui, dans notre conscience rigide, s'opposent comme deux termes inconciliables. En Orient, il y a de l'un à l'autre mille fuites et mille détours. Les auteurs de livres apocryphes (de *Daniel* [5], d'*Hénoch*, par exemple), hommes si exaltés, commettaient pour leur cause, et bien certainement sans ombre de scrupule, un acte que nous appellerions un faux. La vérité ma-

[1] *Qui* NOUS *blesse!* M. Renan est-il donc le genre humain? Lisez: *Qui* ME *blesse.*

[2] Meilleures, par conséquent, que Jésus lui-même, malgré son *immense supériorité morale!*

[3] *Vie de Jésus*, p. 91.

[4] Ainsi *l'enthousiasme ôtait* à Jésus *jusqu'à la possibilité du doute*, et il n'était pas *sincère avec lui-même!*

[5] Sur ce prétendu apocryphe, voyez ci-dessus, p. 30.

térielle a très-peu de prix pour l'Oriental; il voit tout à travers ses idées, ses intérêts, ses passions.

» L'histoire est impossible, si l'on n'admet hautement qu'il y a pour la sincérité plusieurs mesures. Toutes les grandes choses se font par le peuple; or on ne conduit le peuple qu'en se prêtant à ses idées. Le philosophe qui, sachant cela, s'isole et se retranche dans sa noblesse est hautement louable. Mais celui qui prend l'humanité avec ses illusions et cherche à agir sur elle et avec elle ne saurait être blâmé. César savait fort bien qu'il n'était pas fils de Vénus; la France ne serait pas ce qu'elle est, si l'on n'avait cru mille ans à la sainte ampoule de Reims. Il nous est facile, à nous autres, impuissants que nous sommes, d'appeler cela mensonge, et, fiers de notre timide honnêteté, de traiter avec dédain les héros qui ont accepté dans d'autres conditions la lutte de la vie. Quand nous aurons fait avec nos scrupules ce qu'ils firent avec leurs mensonges, nous aurons le droit d'être pour eux sévères. Au moins faut-il distinguer profondément les sociétés comme la nôtre, où tout se passe au plein jour de la réflexion, des sociétés naïves et crédules, où sont nées les croyances qui ont dominé les siècles. Il n'est pas de grande fondation qui ne repose sur une légende. Le seul coupable en pareil cas, c'est l'humanité, qui veut être trompée [1]. »

Je remercie M. Renan, pour ma part, d'une si belle leçon de morale; je le remercie surtout de m'avoir si bien expliqué la manière dont il entend la pratique de la sincérité : je saurai désormais que je ne puis avoir en lui la moindre confiance. Puisque, d'après lui, *pour faire réussir le bien parmi les hommes, des voies moins pures sont nécessaires*, et qu'il n'y a pas de mal à *tromper l'humanité,* quand c'est avec de bonnes intentions, qui m'assurera que, pour le plus grand bien de l'humanité, il ne cherche pas à la tromper? qui m'assurera, en particulier, que ce ne soit pas dans ce louable but qu'il a écrit sa *Vie de Jésus?* Or je lui déclare, en mon nom et en celui de l'humanité, — qui, j'espère, ne me désavouera pas, — que nous ne voulons pas être trompés, même pour

[1] *Vie de Jésus,* p. 251.

notre bien. Qu'il ait pitié de notre ignorance et qu'il laisse tomber sur elle quelques rayons des splendeurs de sa science, l'humanité et moi nous lui en saurons gré; mais, encore une fois, que sous aucun prétexte il n'essaie de nous tromper. Et puisqu'il fait profession de croire la chose permise, et qu'il y a d'ailleurs plus d'un indice qu'il met ses principes en pratique, il est entendu dès à présent que nous n'accorderons plus aucune créance à ses paroles, jusqu'à ce que nous ayons entre les mains une assurance en bonne et due forme qu'il tient pour coupable celui qui trompe l'humanité, quand même elle voudrait être trompée, et que, pour lui, à l'avenir il ne le fera plus.

Mais, pour revenir à Jésus, il résulte des explications de M. Renan que sa conduite n'était pas l'imposture pure, mais l'imposture combinée avec la bonne foi et la bonne intention de manière à former une composition parfaitement innocente. Voilà qui est très-ingénieux; mais il reste pourtant une difficulté. Puisqu'il en est ainsi, puisque, d'un côté, *des voies moins pures étaient nécessaires* à Jésus *pour faire réussir le bien*, et que, s'il a trompé l'humanité, *l'humanité a été le seul coupable;* puisque, de l'autre, *l'enthousiasme lui ôtait jusqu'à la possibilité d'un doute,* c'est-à-dire, se confondait avec la folie, comment se fait-il qu'il *ne soit pas sorti immaculé de la lutte de la vie?* Conçoit-on qu'un homme *faisant triompher le bien* par des moyens qui en aucune façon ne le rendent coupable ni blâmable ne reste pas *immaculé?* Il faudrait vraiment un Œdipe bien habile pour expliquer une pareille énigme.

Ce n'est pas tout. M. Renan lui-même est obligé d'avouer que tous les contemporains de Jésus-Christ ont ajouté foi à ses miracles. Si ce ne sont que des illusions, il faut donc dire que tout le monde en Palestine, durant trois années, a cru voir ce qu'il ne voyait pas, entendre ce qu'il n'entendait pas; qu'une foule de malades se sont imaginé, les uns qu'à sa voix leurs yeux s'ouvraient à la lumière, d'autres que l'usage de leurs membres paralysés leur était rendu, ou qu'ils étaient délivrés d'autres infirmités, tandis qu'il ne se produisait en eux aucun changement; que des milliers d'hommes se sont mis dans l'esprit qu'ils mangeaient des

pains multipliés par lui, quoiqu'ils ne les dussent qu'à la précaution qu'ils avaient eue de les apporter avec eux : c'est-à-dire que, dans tout un pays, durant trois années, tout le monde a été fou. Mais ne serait-ce pas là encore un miracle aussi étonnant que ceux qu'on rejette?

Rien n'est intéressant comme de voir l'application que M. Renan fait des principes que nous venons de l'entendre exposer à un des miracles les plus célèbres de Jésus-Christ, la résurrection de Lazare. Malgré la sécurité qu'en général il affecte à l'égard des miracles, on sent qu'il est particulièrement mal à son aise devant celui-ci. Il le qualifie de *fait singulier,* en quoi il faut bien avouer qu'il a un peu raison : l'histoire n'en met pas tous les jours sous nos yeux de pareils. Il le donnerait volontiers pour une *pure fiction,* et ce serait, en effet, le moyen le plus simple de s'en débarrasser; mais l'expédient lui paraissant peu praticable, il se résigne, après mûre réflexion, à reconnaître comme « vraisemblable que le prodige dont il s'agit ne fut pas un de ces miracles complétement légendaires et dont personne n'est responsable. En d'autres termes, » il « pense qu'il se passa à Béthanie quelque chose qui fut regardé comme une résurrection [1]. » Mais comme, en vertu de son éducation rationelle, il *comprend* avant tout examen la *non-réalité* d'une résurrection, il est évident que pour lui ce *quelque chose* ne put être qu'une jonglerie. Il en fera donc une jonglerie, avec l'attention de compromettre le moins possible l'innocence et la sincérité des jongleurs.

Cela ne lui est pas difficile : il fallait *faire réussir le bien,* et *pour cela,* vu les circonstances, *des voies moins pures étaient* plus que jamais *nécessaires.* « Fatigués du mauvais accueil que le royaume de Dieu trouvait dans la capitale, dit notre critique, les amis de Jésus désiraient un grand miracle qui frappât vivement l'incrédulité hiérosolymite. La résurrection d'un homme connu à Jérusalem dut paraître ce qu'il y avait de plus convaincant. » Et, là-dessus, M. Renan rappelle encore que « la condition essentielle de la vraie critique est de comprendre la diversité des temps, et

[1] *Vie de Jésus,* p. 360

de se dépouiller des répugnances instinctives qui sont le fruit d'une éducation purement raisonnable [1]. » C'est-à-dire qu'il faut un peu mettre à l'écart la distinction du bien et du mal, et la conduite des amis de Jésus n'aura plus rien de répugnant pour la conscience la plus délicate.

A combien plus forte raison cela n'aura-t-il pas lieu à l'égard de Jésus lui-même ! « Il faut se rappeler aussi, continue notre évangéliste, que, dans cette ville impure et pesante de Jérusalem, Jésus n'était plus lui-même. Sa conscience, par la faute des hommes et non par la sienne, avait perdu quelque chose de sa limpidité primordiale. Désespéré, poussé à bout, il ne s'appartenait plus. Sa mission s'imposait à lui, et il obéissait au torrent. Comme cela arrive toujours dans les grandes carrières divines, il subissait les miracles que l'opinion exigeait de lui bien plus qu'il ne les faisait [2]. » Or, quel reproche aurait-on le courage de faire à un *désespéré*, à un homme qui *ne s'appartient plus*, dont la *conscience* d'ailleurs, uniquement *par la faute des* autres, *a perdu quelque chose de sa limpidité primordiale ?*

Il est même fort possible que, comme dans tant d'autres occasions il avait été thaumaturge malgré lui, il l'ait été ici sans le savoir, et ne s'en soit aperçu qu'après coup. En effet, *il semble* à M. Renan *que Lazare était malade,* et que *la joie de son arrivée put* le *ramener à la vie* — en d'autres termes, le ressusciter sans qu'il fût mort, chose qui n'exigeait pas un grand effort thaumaturgique. — Il me semble cependant, à moi, que s'il n'y avait eu que cela, le cas miraculeux n'eût pas été assez frappant pour *frapper* aussi *vivement* qu'il en était besoin *l'incrédulité hiérosolymite*, et que très-probablement le but aurait été manqué. C'est aussi, sans doute, ce qu'a senti l'habile critique ; car de cette première hypothèse il passe bientôt à une seconde, à laquelle il paraît s'arrêter, savoir, que « l'ardent désir de fermer la bouche à ceux qui niaient outrageusement la mission de leur ami entraîna ces personnes passionnées (Lazare et ses sœurs) au delà de toutes les bornes. » « Peut-être, dit-il, Lazare, pâle encore de sa mala-

[1] *Vie de Jésus*, p. 359.
[2] *Ibid.*

die, se fit-il entourer de bandelettes comme un mort et enfermer dans son tombeau de famille [1]. » Il est à présumer que, dans ce cas, il aura pris sa petite provision de vivres, afin de ne pas s'exposer à un trop grand danger d'avoir besoin d'une résurrection véritable, et qu'il n'aura pas négligé les autres précautions que réclamaient les circonstances, particulièrement son état de convalescence et la grande faiblesse dans laquelle il se trouvait encore, pour ne rien dire des *bandelettes*, qui n'étaient guère propres à faciliter beaucoup ses mouvements et opérations dans un genre de manoir déjà disposé ordinairement plutôt en vue des commodités des morts que de celles des vivants. Tout bien considéré, une personne avec lui pour le servir n'était pas de trop. Mais combien ces quatre jours de demi-séjour avec les morts durent lui être longs! combien de fois il dut être tenté, ainsi que ses sœurs, d'envoyer toute cette farce peu récréative au d....., à qui, aussi bien, elle revenait de plein droit! Tout le monde tint bon néanmoins jusqu'au bout, tant on avait à cœur de *frapper* un grand coup sur *l'incrédulité hiérosolymite!*

Jésus étant enfin arrivé *désira* fort à propos *voir encore une fois celui qu'il avait aimé*, et *qu'il croyait* aussi bien *mort* qu'enterré — M. Renan ne nous apprend pas s'il le désira de lui-même ou si on le lui fit désirer ; — « et, la pierre ayant été écartée, Lazare sortit avec ses bandelettes et la tête entourée d'un suaire. » — M. Renan n'explique pas davantage s'il sortit de son propre mouvement ou d'après le conseil de Jésus. — « Cette apparition dut naturellement être regardée par tout le monde comme une résurrection [2]. » Et elle fut en effet regardée comme telle par tout le monde, à commencer par Jésus, et sans excepter les Juifs, ses en-

[1] *Vie de Jésus*, p. 361.

[2] *Ibid.*, p. 361, 362. — Comme M. Renan salit tout ce qu'il touche, l'émotion qu'éprouva Jésus en voyant Marie pleurer son frère, les larmes si touchantes que lui-même versa, et la nouvelle émotion qu'il ressentit en arrivant près du tombeau, n'ont pu trouver grâce devant lui : il en est *choqué* comme de *circonstances sentant la jonglerie!* (*Ibid.*, p. 259.) A l'en croire, cette « émotion put être prise par les assistants pour ce trouble, ce frémissement qui accompagnaient les miracles; l'opinion populaire voulant que la vertu divine fût dans l'homme comme un principe épileptique et convulsif. » (*Ibid.*, p. 361.) Où donc ce *jongleur* a-t-il vu un mot de tout cela?

nemis, dont plusieurs avaient été témoins du fait; il y a même beaucoup d'apparence que la persuasion universelle finit par entraîner jusqu'à celle de Lazare et de ses sœurs, qui devinrent ainsi dupes de leur propre duperie.

Si tout cela était assez innocent, ce n'était pas très-malin, il faut en convenir. Oh! si M. Renan eût été là, lui qui à cette distance voit encore l'état de la conscience des trois amis de Jésus! « L'état de leur conscience, dit-il, était celui des stigmatisées, des convulsionnaires, des possédées de couvent (sic!), entraînées par l'influence du monde où elles vivent et par leur propre croyance à des actes feints [1]. »

On voit que dans cette seconde hypothèse, comme vraisemblablement dans la première, Jésus se serait réellement trouvé thaumaturge sans s'en être douté. Combien il dut être étonné quand on le lui apprit!

C'est ainsi, conclut finement notre critique, que, « intimement persuadés que Jésus était thaumaturge, Lazare et ses deux sœurs purent aider un de ses miracles à s'exécuter... Quant à Jésus, » encore une fois, « il n'était pas plus maître que saint Bernard, que saint François d'Assise, de modérer l'avidité de la foule et de ses propres disciples pour le merveilleux. La mort, d'ailleurs, allait dans quelques jours lui rendre sa liberté divine, et l'arracher aux fatales nécessités d'un rôle qui chaque jour devenait plus exigeant, plus difficile à soutenir [2]. »

Quelles obligations donc Jésus n'a-t-il pas à la mort! Evidemment sans elle il était perdu! « Laissé libre, dit encore en effet le savant critique, Jésus se fût épuisé dans une lutte désespérée contre l'impossible. La haine inintelligente de ses ennemis décida du succès de son œuvre et mit le sceau à sa

[1] *Vie de Jésus,* p. 362.— « La foi, dit-il encore, ne connaît d'autre loi que l'intérêt de ce qu'elle croit le vrai. Le but qu'elle poursuit étant pour elle absolument saint, elle ne se fait aucun scrupule d'invoquer de mauvais arguments pour sa thèse, quand les bons ne réussissent pas. Si telle preuve n'est pas solide, tant d'autres le sont!... Si tel prodige n'est pas réel; tant d'autres l'ont été! » (*Ibid.*)— M. Renan, qui a aussi sa *foi*, n'agirait-il pas un peu de cette manière, et ne jugerait-il pas des autres d'après lui-même ?

[2] *Ibid.*

divinité[1]. » De sorte que, à le bien prendre, c'est aux pharisiens, à Anne et à Caïphe, à Judas et à Pilate, qu'est due l'existence du christianisme ! c'est à eux que Jésus est redevable des adorations de l'univers!

Telle est la manière grave, et digne, et noble, dont M. Renan refait l'histoire évangélique. Tacite en personne!

[1] *Vie de Jésus*, p. 369. — Et plus loin : « Qu'on se figure Jésus, réduit à porter jusqu'à soixante ou soixante-dix ans le fardeau de sa divinité, perdant sa flamme céleste, s'usant peu à peu sous les nécessités d'un rôle inouï ! » (*Ibid.*, p. 457.)

CHAPITRE VIII.

Le système de M. Renan devant la science. — Son livre n'est qu'un roman absurde et contradictoire. — Combien il est outrageant pour Jésus et pour tout ce qui lui fut le plus cher.

Mais c'est trop nous arrêter à ces inepties.

Et voilà ce que M. Renan vient nous débiter au nom de la science et de la critique! Mais est-il donc le seul critique, et sommes-nous obligés de regarder toutes ses paroles comme des oracles de la science? Interrogeons-la, cette science qu'il nous vante; demandons-lui quelles sont, sur les matières si importantes dont il s'agit, ses dernières conclusions: que nous répondra-t-elle? Précisément le contraire de ce qu'il affirme en son nom. Elle nous dira sans hésiter, par la bouche de ses représentants les plus distingués, que, l'authenticité des Evangiles reconnue, le système mythique de Strauss (dont nous avons vu que le système légendaire de M. Renan ne diffère que comme simple variante) est une absurdité [1]; que les Evangiles, tant dans les discours que dans les récits, portent des *caractères de vérité si grands, si frappants*, si incontestables, que leur autorité historique est hors de doute [2]; que, loin de faire exception à cet égard, les miracles sont inséparables du reste, à tel point que « l'historien qui les rejette, tout en reconnaissant les traits ineffaçables de la figure de Jésus comme une réalité historique, est dans le cas d'un homme qui aurait cueilli et goûté les fruits mûrs de plantes et d'arbres dont il nierait l'existence [3]; » qu'en général, comme historien, on doit simplement s'en tenir à constater ces rares phénomènes comme d'autres faits, et d'après les règles ordinaires de la critique historique [4]. « Nous regardons comme un très-précieux progrès, dit Holtzmann, que le caractère miraculeux de l'histoire évangélique, par lui-même, ne puisse plus être considéré comme un obstacle à son

[1] Voy. Holtzmann, *Die synopt. Evangel.*, p. 418 et suiv.
[2] *Id., ibid.* — C'est ce que M. Renan lui même avoue en général, sauf à le nier en détail.
[3] *Id., ibid.*, p. 510.
[4] *Id., ibid.*, p. 511.

admission dans le vaste ensemble de l'histoire scientifique de l'humanité. C'est ce qui est déjà reconnu, au fond, même par des hommes qui d'ailleurs se tiennent de la manière la plus décidée au point de vue de l'*Immanence*[1]. « Quand même plusieurs de ces » récits miraculeux, dit Schwarz, pourraient être des inventions » ou des embellissements d'une tradition plus récente, toutefois » le scepticisme le plus hardi, s'il repose encore sur une science » sérieuse, ne saurait nier que du Christ n'aient émané une quantité de guérisons miraculeuses et d'assistances consolatrices qui » lui attiraient de loin la foule et tournaient d'abord vers lui les » regards des incrédules eux-mêmes[2]. » Mais quand le plus ingénieux et le plus sérieux représentant du panthéisme religieux — Ernest Renan — croit devoir n'accorder qu'un droit psychologique d'existence à ces miracles [3], avec l'aveu qu'ils ne heurtent pas trop les exigences du bon sens [4]; quand il pose nettement comme son programme la séparation de la cause de la religion de tout ce qui est miracle et surnaturel, on peut penser ce qu'on voudra de la question philosophique touchée en même temps; mais la rigoureuse méthode historique ne saurait fléchir devant un pareil arrêt, et il y a tout lieu d'être satisfait que le protestantisme français libéral, quoique en général partageant bien certainement les idées de Renan, ait élevé la voix pour réclamer[5]. »

Tels sont les résultats auxquels, par de vastes et profondes recherches, est arrivée la science moderne; telles sont les doctrines qu'elle ne craint pas de proclamer hautement l'an de grâce 1863. Et les savants qui tiennent ce langage, sont-ce des théologiens catholiques dominés par leurs préjugés dogmatiques, et dont les conclusions sont déjà arrêtées avant toute recherche? Sont-ce même de ces théologiens protestants encore attachés aux idées traditionnelles, et, sous ce rapport, ne différant guère des catholiques, tels que Hengstenberg, Ebrard, Wieseler, etc.? Non ce sont des savants aussi indépendants que puisse l'être M. Renan

[1] C'est-à-dire, de la philosophie hégélienne.
[2] « *Predigt. aus der Gegenw.*, IIe Samml., § 139. » (Note de Holtzmann.)
[3] C'est-à-dire, ne leur accorder d'existence que dans l'imagination.
[4] « *Etud. d'hist. relig.*, p. 177. » (Note de Holtzmann.)
[5] *Die synopt. Evangel.*, p. 511.

lui-même ; se sont les Ewald, les Bleek, les Holtzmann, etc. ; il n'y a pas jusqu'à l'école de Tubingue qui ne soit plus ou moins entraînée dans le mouvement général. « La critique tubinguienne elle-même, dit Holtzmann, en faisant remonter ses sources les plus anciennes[1] jusqu'au milieu du premier siècle et aux témoins oculaires, se voit pressée au point qu'il ne lui reste plus que l'alternative ou de passer sous silence la question, qui se pose avec tant de force, de la vérité des récits miraculeux, ou de laisser entreduire l'aveu quelque peu pudibond qu'en somme les miracles ne doivent pas être niés d'une manière si absolue que, par suite de cette négation, le caractère constamment miraculeux des sources les plus anciennes et les plus dignes de foi devienne historiquement incompréhensible. Baur renchérit sur lui-même en assurances de la crédibilité du premier Evangile, dont il reconnaît le noyau pour être d'origine apostolique immédiate, et se voit réduit à la nécessité de se porter comme avocat de la réalité des faits contre Strauss, et d'acheter la paix, si possible, au prix de quelques concessions. A la vérité, « que l'histoire évangélique » renferme *aussi* des éléments mythiques, dit-il, c'est ce qui, à » moins de renoncer, en ce qui concerne les Evangiles, à tous les » principes de la critique historique, ne saurait être nié[2]. Mais » tous les aveux qu'on doit faire à l'opinion mythique, comme » tout ce qui peut être mis sur le compte du pragmatisme propre » à l'évangéliste, tout cela ne saurait en aucune manière mettre » en question le caractère fondamentalement et substantiellement » historique de l'Evangile[3] ; » et ainsi il se contente de la déclaration qu'il n'est pas croyable que les miracles de Jésus racontés dans l'Evangile de Matthieu « soient tous arrivés absolument » comme ils y sont racontés[4]. »

Quel dommage que M. Renan, pour tirer l'école de Tubingue de sa détresse, ne soit pas allé à temps lui suggérer l'idée de sa commission à constater les miracles ! Mais mieux vaut tard que

[1] C'est-à-dire, les plus anciens documents qui, d'après elle, ont servi à la composition des Evangiles.
[2] « *Evangelien*, p. 603. » (Note de Holtzmann.)
[3] « *Ibid.*, p. 604. » (Note de Holtzmann.)
[4] « *Ibid.*, p. 603. » (Note de Holtzmann.) — *Die synoptisch. Evangelien*, p. 502.

jamais. Qu'il s'adresse donc aux hommes de cette école, qu'il s'adresse aux autres savants dont je viens de parler, et, dans l'intérêt de la science, qu'il tâche dextrement de leur faire entendre qu'ils n'y entendent rien et que toute leur *éducation rationnelle* est à refaire, puisqu'ils *ne comprennent pas la non-réalité du miracle* et l'impossibilité de le constater jamais autrement que par la commission scientifique qu'il a la gloire d'avoir inventée. Je ne sais s'ils trouveront à propos de lui répondre autrement que par un immense éclat de rire; mais s'ils ouvrent la bouche dans ce but, ce sera sans doute pour lui faire comprendre à lui-même, si c'est possible, qu'il est en retard avec la science au moins d'un quart de siècle, puisqu'il en est encore à Strauss [1], et que même, en s'appropriant son système, il n'a su prendre des résultats obtenus par la science depuis son apparition que ce qu'il fallait pour le mettre en complet désarroi, et le rendre encore dix foix plus absurde qu'il ne l'était déjà en sortant des mains de son auteur.

Dis-je la vérité? l'état actuel de la science est-il celui que je viens d'exposer? S'il en est autrement, si j'en impose au lecteur, que M. Renan me démente, ou plutôt qu'il démente Holtzmann, dont on vient de lire le témoignage; qu'il démente Ewald et les savants les plus célèbres de l'Allemagne; qu'il leur prouve qu'ils voient l'état de la science *au clair de lune* et que leur *crédulité timide métamorphose à ce demi-jour les objets naturels en fantômes*. Aussi bien il y va de son honneur; car si j'ai fait connaître l'état réel des choses, que lui reste-t-il, après avoir ainsi donné la caricature de la science pour la science même, que de choisir entre le reproche d'une inexcusable ignorance et celui d'une inqualifiable mauvaise foi?

Mais n'est-ce pas une chose plaisante que, après s'être tant posé en interprète de la raison, après avoir tant fait sonner le manque d'*éducation rationnelle* chez ceux qui n'avaient pas été élevés de manière *à comprendre la non-réalité du miracle,* il se voie maintenant obligé d'entendre des savants à qui, même en se haussant

[1] Je n'entends cependant nullement dire par là que la *Vie de Jésus* du docteur ludwisbourgeois fût réellement l'expression de la science, même à l'époque où elle parut.

sur la pointe des pieds, il ne va pas jusque sous le bras, lui faire à lui-même un reproche tout à fait équivalent, précisément parce qu'il ne sait pas *comprendre la réalité du miracle?* Qu'il commence donc par se mettre en règle avec eux, par leur prouver qu'ils radotent, avant de revenir nous jeter à la tête ses absurdes et ridicules injures.

Je ne crains pas de le dire, le livre de M. Renan est une insulte à la France. Qu'a fait ce nouvel évangéliste? Il est allé ramasser de l'autre côté du Rhin quelques bribes de Strauss et des vieux Tubinguiens, quelques misérables reliefs de viandes surannées et malsaines, que l'estomac fatigué de l'Allemagne rejetait avec peine et dégoût, et les rajeunissant, les déguisant à l'aide de quelques épices et d'une sauce de sa composition, il en a servi à la France un plat de sa façon, l'invitant à venir, pour son argent, s'en régaler. Et cela devant l'Europe qui regardait!...

Heureusement, quoique d'abord plusieurs s'y soient laissé prendre, la France n'a pas donné dans le panneau. M. Renan a gagné de l'argent à cette industrie, c'est vrai; mais l'argent qu'il a gagné est loin de compenser ce qu'il a perdu.

Il reste donc établi, incontestable, d'après les règles les plus rigoureuses comme les plus certaines de la critique historique, qu'il n'y a pas dans toute l'histoire de faits mieux avérés, plus indubitables que les miracles évangéliques. Qui ne sent l'immense portée d'un pareil résultat? Jésus-Christ a opéré en grand nombre les prodiges les plus éclatants, et il les a opérés en preuve de sa céleste mission, en preuve de sa divinité : lui-même l'a expressément déclaré dans plus d'une occasion [1]. Donc il est l'envoyé de

[1] « J'ai dit-il, un témoignage plus grand que celui de Jean ; car les œuvres que m'a données mon Père afin que je les accomplisse, les œuvres mêmes que je fais, rendent témoignage que mon Père m'a envoyé. » (Jean v, 36.) Voy. aussi Jean xi, 24 et suiv.

On conçoit à peine que M. Renan ait osé dire : « Jésus n'énonce pas un moment l'idée sacrilége qu'il soit Dieu. » (*Vie de Jésus*, p. 75.) Et encore : « Que jamais Jésus n'ait songé à se faire passer pour une incarnation de Dieu lui-même, c'est ce dont on ne saurait douter. » Depuis dix-huit siècles cependant le monde civilisé fait plus qu'en douter; car il croit positivement le contraire. Il est évident en outre que les Juifs étaient dans la même conviction lorsqu'ils accusaient tant le Sauveur de blasphème et que, par la voix du tribunal suprême de la nation, ils le déclaraient coupable de crime capital, précisément pour avoir énoncé

Dieu, donc il est Dieu lui-même : car la toute-puissance divine, seule cause capable de produire des effets si manifestement supérieurs à toutes les forces de la nature, ne saurait être mise au service de l'imposture et de l'impiété; donc encore le christianisme est vrai et divin : telles sont les conséquences auxquelles il est impossible d'échapper. On pourra bien, sur des points de détail, soulever des difficultés, accumuler les objections; mais ce ne seront jamais que des difficultés et des objections, qui, fussent-elles même insolubles, ne sauraient avoir la vertu de rendre faux ou douteux ce qui est évident : autrement il faudrait dire que la même chose peut être et n'être pas en même temps, et remplacer toute la *logique aristotélicienne* par la logique renanienne.

Après avoir expliqué de la manière que nous avons vu l'emploi qu'il a fait de nos évangiles dans la composition du sien, M. Renan vante encore *une grande source de lumières* qu'il *a pu joindre à la lecture des textes, la vue des lieux où se sont passés les événements*[1]. Il ne prétendra sans doute pas qu'il ait eu seul le privilége de puiser à cette source de lumières : saint Jérôme, pour ne pas parler de tant d'autres, en avait déjà profité dans un temps où *l'accord des textes et des lieux* était encore plus *frappant*[2] qu'aujourd'hui. Ce qu'il y a de particulier à l'auteur de la *Vie de Jésus*, c'est d'avoir voyagé en Palestine avec l'argent des chrétiens français pour, en retour, venir à son retour leur prouver qu'ils ne

cette *idée* prétendue *sacrilége*, et s'être dit *le Fils de Dieu*. (Matth. XXVI, 63 et suiv., Marc XIV, 61 et suiv.; Luc XXII, 70, 71.)

Notre critique ajoute : « Une telle idée était profondément étrangère à l'esprit juif; il n'y en a nulle trace dans les Evangiles synoptiques; on ne la trouve indiquée que dans des parties de l'Evangile de Jean qui ne peuvent être acceptées comme un écho de la pensée de Jésus. » (*Vie de Jésus*, p.242.) Nous savions déjà pourquoi M. Renan faisait tant d'efforts, quoique en vain, pour renverser l'autorité de ces *parties de l'Evangile de Jean*. Quant aux synoptiques, l'idée dont il n'y découvre *nulle trace* s'y trouve bien clairement exprimée dans plus d'un endroit. Ne sont-ce pas les synoptiques, par exemple, qui rapportent les paroles de Jésus-Christ devant le sanhédrin et la sentence de mort qu'elles motivèrent? D'ailleurs, comme le fait observer M. l'abbé Freppel, « que Jésus ait énoncé l'idée qu'il est Dieu, c'est ce qui ne ressort pas seulement de tel ou tel texte isolé, mais de l'Evangile tout entier. » (*Examen critique de la Vie de Jésus*, p. 67.)

[1] *Vie de Jésus*, introd., p. LIII.

[2] *Ibid.*

sont que des imbéciles, qui prennent la lune pour le soleil et un charlatan pour un Dieu.

Ce qui suit achève d'ôter toute valeur à son livre : « Dans un tel effort pour faire revivre les hautes âmes du passé, une part de divination et de conjecture doit être permise. Une grande vie est un tout organique qui ne peut se rendre par la simple agglomération de petits faits. Il faut qu'un sentiment profond embrasse l'ensemble et en fasse l'unité. La raison d'art en pareil sujet est un bon guide ; le tact exquis d'un Gœthe trouverait à s'y appliquer. La condition essentielle des créations de l'art est de former un système vivant dont toutes les parties s'appellent et se commandent. Dans les histoires du genre de celle-ci, le grand signe qu'on tient le vrai est d'avoir réussi à combiner les textes d'une façon qui constitue un récit logique, vraisemblable, où rien ne détonne. Les lois intimes de la vie, de la marche des produits organiques, de la dégradation des nuances, doivent être à chaque instant consultées ; car ce qu'il s'agit de retrouver ici, ce n'est pas la circonstance matérielle, impossible à contrôler, c'est l'âme même de l'histoire ; ce qu'il faut rechercher, ce n'est pas la petite certitude des minuties, c'est la justesse du sentiment général, la vérité de la couleur. Chaque trait qui sort des règles de la narration classique doit avertir de prendre garde ; car le fait qu'il s'agit de raconter a été vivant, naturel, harmonieux. Si on ne réussit pas à le rendre tel par le récit, c'est que sûrement on n'est pas arrivé à le bien voir. Supposons qu'en restaurant la Minerve de Phidias selon les textes, on produisît un ensemble sec, heurté, artificiel ; que faudrait-il en conclure ? Une seule chose : c'est que les textes ont besoin de l'interprétation du goût, qu'il faut les solliciter doucement jusqu'à ce qu'ils arrivent à se rapprocher et à fournir un ensemble où toutes les données soient heureusement fondues. Serait-on sûr alors d'avoir, trait pour trait, la statue grecque ? Non ; mais on n'en aurait pas du moins la caricature : on aurait l'esprit général de l'œuvre, une des façons dont elle a pu exister [1]. »

C'est-à-dire que M. Renan a refait l'Evangile d'après ses idées ;

[1] *Vie de Jésus*, Introd., p. LV.

en d'autres termes, qu'il a fait un roman. Mais l'a-t-il du moins construit selon les règles qu'il trace? sa *création* forme-t-elle *un système vivant dont toutes les parties s'appellent et se commandent?* Oui, sans doute : à peu près comme le portrait décrit par l'antique législateur du Parnasse :

Si d'un pinceau bizarre un peintre ose allier
La tête d'une femme et les crins d'un coursier ;
Que des oiseaux divers empruntant la parure,
Il en compose un tout qui blesse la nature ;
Et d'un monstre des mers si le corps tortueux
Termine sous sa main un portrait gracieux :
Sans doute vous rirez de ce fol assemblage [1].

Mais je me trompe : les parties si étrangement réunies par le peintre d'Horace formeraient, à la vérité, un tout monstrueux et ridicule, mais non toutefois impossible, tandis que les traits sous lesquels notre romancier peint Jésus s'excluent comme cercle et carré. Qu'est-ce que ce Jésus de sa façon, qui d'un côté, « a fait faire à la religion un pas auquel nul autre ne peut, et probablement ne pourra jamais être comparé [2], » et de l'autre était si incroyablement ignorant que non-seulement il ne savait rien de ce qui se passait autour de lui [3], qu'il « n'avait pas la moindre idée d'un ordre naturel réglé par des lois [4], » et prenait l'épilepsie, la surdité, le mutisme, les maladies mentales et nerveuses, la simple bizarrerie, pour des possessions du démon [5], mais qu' « il n'avait pas la moindre notion d'une âme séparée du corps [6], » ni même « une notion bien claire de sa propre personnalité [7], » quoique en même temps, chose étonnante, il fût assez savant pour être déjà un très-bon hégélien [8]? Quel homme pour faire faire à la re-

[1] Horace, *Art poétique*, 1 et suiv. — [2] *Vie de Jésus*, p. 18. — [3] *Ibid.*, p. 34, 38, 147. — [4] *Ibid.*, p. 257, 40. — [5] *Ibid.*, p. 262, 263.

[6] *Ibid.*, p. 128. — Jésus croyait cependant que l'âme survivait au corps, puisqu'il dit : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme. » (Matth., x, 28.) Aurait-il pensé, par hasard, qu'après la mort elle restait collée au cadavre ?

[7] *Ibid.*, p. 244. — Il ne paraît pas que M. Renan en ait une plus claire; autrement dirait-il que c'est « le corps qui fait la distinction des personnes? » (*Ibid.*)

[8] « Dans sa poétique conception de la nature, dit M. Renan, un seul souffle pénètre l'univers : le souffle de l'homme est celui de Dieu; Dieu habite en

ligion un pas incomparable que celui qui tantôt, non-seulement n'est ni théologien, ni philosophe, mais n'a aucune doctrine, et n'exige autre chose de ses disciples que de l'aimer ; tantôt a une doctrine, mais une doctrine dont l'âme est une chimère, et qui n'a guère d'autre originalité que de pousser aux plus étranges excès ce qui était déjà enseigné par la Synagogue et su de tout le monde ; une doctrine qui est « comme un feu dévorant la vie à sa racine et réduisant tout à un affreux désert [1] ? » Quel réformateur transcendant, quel régénérateur de l'humanité qu'un « géant sombre qu'une sorte de pressentiment grandiose jette de plus en plus hors de l'humanité [2] ; » un « révolutionnaire au premier chef, » une façon d'« anarchiste, n'ayant aucune idée du gouvernement civil, » dans lequel il voit « purement et simplement un abus, » qu' « il veut anéantir » avec « la richesse [3] ; » un utopiste, dont « l'œuvre s'est réalisée d'une manière fort différente de celle qu'il imaginait, » quoiqu'il puisse bien dire avec vérité que « c'est là ce qu'il a voulu [4] ? » Qui consentira jamais, s'il a un petit grain de bon sens, à « placer au plus haut sommet de la grandeur humaine [5] » une espèce d'aventurier, qui, après avoir été assez longtemps sans trop savoir ce qu'il voulait, s'exalte au point de ne plus savoir ce qu'il fait [6] ; qui, s'étant mis en tête de jouer le rôle de Messie, trouve bons tous les moyens, y compris la ruse, la fourberie, la jonglerie, la sorcellerie, pour arriver à son but, vers lequel il « marche avec une sorte d'impassibilité fatale [7] ; » qui, venant à heurter contre l'impossible, s'irrite par degrés, quelque doux qu'il soit naturellement, et devient, de charmant rabbi qu'il était d'abord, une sorte de « Lamennais intraitable jusqu'à la folie pour ceux qui ne pensent pas comme lui [8], » au point que ses disciples mêmes en ont peur et « par moments le croient fou [9] ; » qui finit par ne plus s'appartenir, par n'être plus libre, et qui était perdu sans remède, si ses ennemis maladroits ne lui eussent rendu

l'homme, vit par l'homme de même que l'homme habite en Dieu, vit par Dieu. » (*Vie de Jésus*, p. 244.)

[1] *Ibid.*, p. 46, 125, 312 et suiv., 82, 84. — [2] *Ibid.*, p. 312.— [3] *Ibid.*, p. 86, 127. — [4] *Ibid.*, p. 121.— [5] *Ibid.*, p. 449. — [6] *Ibid.*, p. 77, 252. — [7] *Ibid.*, p. 130. — [8] *Ibid.*, p. 326. — [9] *Ibid.*, p. 318, 319.

le service, en le tuant, de le délivrer de ce rôle devenu insoutenable, en même temps qu'ils *décidaient du succès de son œuvre et mettaient le sceau à sa divinité ?*

Voilà pourtant le portrait que M. Renan a tracé de Jésus, en ayant soin, il est vrai, d'y joindre la bienveillante observation que s'il s'emportait à de tels excès, « ce n'est pas que sa vertu baissât : » oh non ! il conservait toujours *l'immense supériorité morale que son Père lui avait départie :* tout le mal était que ce malencontreux *assemblage* qu'on sait *d'êtres bas, supérieurs à l'animal en cela seul que leur égoïsme est plus réfléchi*, c'est-à-dire, qu'ils sont des *animaux dépravés,* « les hommes, » en un mot, « en le touchant l'abaissaient à leur niveau [1] »

[1] *Ibid.*, p. 319, 320.

Les regards du chrétien, contristés par une caricature encore plus absurde qu'impie, dans laquelle on prétend leur faire reconnaître un Maître chéri autant que vénéré, se sentiront soulagés en retrouvant ses traits adorables tels que la foi et l'amour les ont gravés dans tous les cœurs qui sont à lui; ils se reposeront avec bonheur sur son véritable portrait tracé, cette fois, d'après les Evangiles par un peintre fidèle. J'hésite d'autant moins à le placer ici qu'il pourra servir en même temps à éclaircir plus d'une difficulté, à écarter plus d'une chicane du téméraire et perfide romancier.

« Dans ce déclin de la religion et des affaires des Juifs, dit Bossuet, à la fin du règne d'Hérode, et dans le temps que les pharisiens introduisoient tant d'abus, Jésus-Christ est envoyé sur la terre pour rétablir le royaume dans la maison de David d'une manière plus haute que les Juifs charnels ne l'entendoient, et pour prêcher la doctrine que Dieu avoit résolu de faire annoncer à tout l'univers. Cet admirable enfant, appelé par Isaïe le Dieu fort, le Père du siècle futur et l'Auteur de la paix, naît d'une vierge à Bethléem, et il y vient reconnoître l'origine de sa race. Conçu du Saint-Esprit, saint par sa naissance, seul digne de réparer le vice de la nôtre, il reçoit le nom de Sauveur, parce qu'il devoit nous sauver de nos péchés. Aussitôt après sa naissance, une nouvelle étoile, figure de la lumière qu'il devoit donner aux gentils, se fait voir en Orient, et amène au Sauveur encore enfant les prémices de la gentilité convertie. Un peu après, ce Seigneur tant désiré vient à son saint temple, où Siméon le regarde, non-seulement comme *la gloire d'Israël,* mais encore comme *la lumière des nations infidèles.* Quand le temps de prêcher son Evangile approcha, saint Jean-Baptiste, qui lui devoit préparer les voies, appela tous les pécheurs à la pénitence, et fit retentir de ses cris tout le désert où il avoit vécu dès ses premières années avec autant d'austérité que d'innocence. Le peuple, qui depuis cinq cents ans n'avoit point vu de prophètes, reconnut ce nouvel Elie, tout prêt à le prendre pour le Sauveur, tant sa sainteté parut admirable : mais lui-même il montroit au peuple celui dont *il étoit indigne de délier les souliers.* Enfin Jésus-Christ commence à prêcher son Evangile, et à révéler les secrets qu'il voyoit de toute éternité au sein de son père. Il pose les fondements de son Eglise par la vocation de douze pêcheurs, et met saint Pierre à la tête de tout le troupeau, avec une prérogative si manifeste que les évangélistes, qui dans le dénombrement qu'ils font des apôtres ne gardent aucun ordre certain, s'accordent à nommer saint Pierre de-

Il me dira peut-être qu'il ne le qualifie nulle part d'ignorant, de jongleur et de fou, et qu'il fait même expressément l'observation que « ce serait une grande erreur de s'imaginer qu'il fût ce que nous appelons un ignorant[1]. » Sans doute, d'après lui Jésus n'était pas un ignorant ; il serait bien fâché de lui donner ce nom :

vant tous les autres, comme le premier. Jésus-Christ parcourt toute la Judée, qu'il remplit de ses bienfaits ; secourable aux malades, miséricordieux envers les pécheurs, dont il se montre le vrai médecin par l'accès qu'il leur donne auprès de lui, faisant ressentir aux hommes une autorité et une douceur qui n'avoit jamais paru qu'en sa personne. Il annonce de hauts mystères ; mais il les confirme par de grands miracles : il commande de grandes vertus ; mais il donne en même temps de grandes lumières, de grands exemples et de grandes grâces. C'est par-là aussi qu'il paroît « plein de grâce et de vérité, et nous recevons » tous de sa plénitude. »

» Tout se soutient en sa personne : sa vie, sa doctrine, ses miracles. La même vérité y reluit partout : tout concourt à y faire voir le maître du genre humain et le modèle de la perfection.

» Lui seul, vivant au milieu des hommes et à la vue de tout le monde, a pu dire sans craindre d'être démenti : « Qui de vous me reprendra de péché ? » Et encore : « Je suis la lumière du monde ; ma nourriture est de faire la volonté » de mon père : celui qui m'a envoyé est avec moi, et ne me laisse pas seul, » parce que je fais toujours ce qui lui plaît. »

» Ses miracles sont d'un ordre particulier et d'un caractère nouveau. Ce ne sont point *des signes dans le ciel*, tels que les Juifs les demandoient : il les fait presque tous sur les hommes mêmes, et pour guérir leurs infirmités. Tous ces miracles tiennent plus de la bonté que de la puissance, et ne surprennent pas tant les spectateurs qu'ils les touchent dans le fond du cœur. Il les fait avec empire : les démons et les maladies lui obéissent : à sa parole les aveugles-nés reçoivent la vue, les morts sortent du tombeau et les péchés sont remis. Le principe en est en lui-même ; ils coulent de source : « Je sens, dit-il, qu'une » vertu est sortie de moi. » Aussi personne n'en avoit-il fait ni de si grands ni en si grand nombre ; et toutefois il promet que ses disciples feront en son nom encore *de plus grandes choses :* tant est féconde et inépuisable la vertu qu'il porte en lui-même.

» Qui n'admireroit la condescendance avec laquelle il tempère la hauteur de sa doctrine ? C'est du lait pour les enfants, et tout ensemble du pain pour les forts. On le voit plein des secrets de Dieu ; mais on voit qu'il n'en est pas étonné, comme les autres mortels à qui Dieu se communique : il en parle naturellement, comme étant né dans ce secret et dans cette gloire ; et *ce qu'il a sans mesure*, il le répand avec mesure, afin que notre foiblesse le puisse porter.

» Quoiqu'il soit envoyé pour tout le monde, il ne s'adresse d'abord qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël, auxquelles il étoit aussi principalement envoyé : mais il prépare la voie à la conversion des Samaritains et des gentils. Une femme samaritaine le reconnoît pour le Christ, que sa nation attendoit aussi bien que celle des Juifs, et apprend de lui le mystère du culte nouveau qui ne seroit plus attaché à un certain lieu. Une femme chananéenne et idolâtre lui arrache, pour ainsi dire, quoique rebutée, la guérison de sa fille. Il reconnoît en divers endroits les enfants d'Abraham dans les gentils, et parle de sa doctrine comme devant être prêchée, contredite et reçue par toute la terre. Le

[1] *Vie de Jésus*, p. 31.

seulement il était si étranger à toute espèce de connaissances qu'il serait assez difficile aujourd'hui de trouver un badaud qui ne fût en état de lui en remontrer. Ce n'était pas davantage un jongleur : seulement il n'y a guère d'instant de sa vie qui ne soit marqué par quelque jonglerie. Encore moins était-ce un fou :

monde n'avoit jamais rien vu de semblable, et ses apôtres en sont étonnés. Il ne cache point aux siens les tristes épreuves par lesquelles ils devoient passer. Il leur fait voir les violences et la séduction employées contre eux, les persécutions, les fausses doctrines, les faux frères, la guerre au dedans et au dehors, la foi épurée par toutes ces épreuves ; à la fin des temps, l'affoiblissement de cette foi et le refroidissement de la charité parmi ses disciples ; au milieu de tant de périls, son Eglise et la vérité toujours invincibles.

» Voici donc une nouvelle conduite et un nouvel ordre de choses : on ne parle plus aux enfants de Dieu de récompenses temporelles ; Jésus-Christ leur montre une vie future, et, les tenant suspendus dans cette attente, il leur apprend à se détacher de toutes les choses sensibles. La croix et la patience deviennent leur partage sur la terre, et *le ciel* leur est proposé comme devant *être emporté de force.* Jésus-Christ, qui montre aux hommes cette nouvelle voie, y entre le premier : il prêche des vérités pures qui étourdissent les hommes grossiers, et néanmoins superbes : il découvre l'orgueil caché et l'hypocrisie des pharisiens et des docteurs de la loi, qui la corrompoient par leurs interprétations. Au milieu de ces reproches, il honore leur ministère et *la chaire de Moïse où ils sont assis.* Il fréquente le temple, dont il fait respecter la sainteté, et renvoie aux prêtres les lépreux qu'il a guéris. Par-là il apprend aux hommes comment ils doivent reprendre et réprimer les abus, sans préjudice du ministère établi de Dieu, et montre que le corps de la Synagogue subsistoit malgré la corruption des particuliers. Mais elle penchoit visiblement à sa ruine. Les pontifes et les pharisiens animoient contre Jésus-Christ le peuple juif, dont la religion se tournoit en superstition. Ce peuple ne peut souffrir le Sauveur du monde, qui l'appelle à des pratiques solides, mais difficiles. Le plus saint et le meilleur de tous les hommes, la sainteté et la bonté même, devient le plus envié et le plus haï. Il ne se rebute pas, et ne cesse de faire du bien à ses citoyens ; mais il voit leur ingratitude ; il en prédit le châtiment avec larmes, et dénonce à Jérusalem sa chute prochaine. Il prédit aussi que les Juifs, ennemis de la vérité qu'il leur annonçoit, seroient livrés à l'erreur, et deviendroient le jouet des faux prophètes. Cependant la jalousie des pharisiens et des prêtres le mène à un supplice infâme : ses disciples l'abandonnent ; un d'eux le trahit ; le premier et le plus zélé de tous le renie trois fois. Accusé devant le conseil, il honore jusqu'à la fin le ministère des prêtres, et répond en termes précis au pontife qui l'interrogeoit juridiquement. Mais le moment étoit arrivé où la Synagogue devoit être réprouvée. Le pontife et tout le conseil condamne Jésus-Christ, parce qu'il se disoit le Christ Fils de Dieu. Il est livré à Ponce Pilate, président romain : son innocence est reconnue par son juge, que la politique et l'intérêt font agir contre sa conscience : le juste est condamné à mort : le plus grand de tous les crimes donne lieu à la plus parfaite obéissance qui fut jamais : Jésus, maître de sa vie et de toutes choses, s'abandonne volontairement à la fureur des méchants, et offre le sacrifice qui devait être l'expiation du genre humain. A la croix, il regarde dans les prophéties ce qui lui restoit à faire : il l'achève, et dit enfin : « Tout est consommé » A ce mot, tout change dans le monde : la loi cesse, ses figures passent, ses sacrifices sont abolis par une oblation plus parfaite. Cela fait, Jésus-Christ

seulement les traits de folie sont si fréquents chez lui qu'ils se touchent, et il ne se distingue du fou qu'en ce qu'il a réussi en faisant une chose lorsqu'il s'imaginait en faire une autre. C'est à peu près comme si je disais : M. Renan est incontestablement un homme rare, un helléniste et un hébraïsant de première force, un critique hors ligne, et surtout un noble caractère. C'est dommage qu'il traduise assez souvent le grec et l'hébreu à contre-sens, qu'il dise plus souvent encore ce qu'il sait très-bien n'être pas la vérité, et que ses livres fourmillent de contradictions et d'extravagances. Je ne dis pas que ce soit un ignorant dans la langue d'Homère et dans celle d'Isaïe, encore moins un fourbe et un extravagant : à Dieu ne plaise ! je tiens au contraire que c'est aujourd'hui à tous égards le premier homme de France. Je dis seulement que, à en juger par ses traductions, il aurait encore beaucoup à faire pour se procurer une connaissance passable de l'hébreu et même du grec. Je dis seulement que *sa conscience, par la faute des hommes et non par la sienne, a* évidemment

expire avec un grand cri : toute la nature s'émeut : le centurion qui le gardoit, étonné d'une telle mort, s'écrie qu'il est vraiment le Fils de Dieu ; et les spectateurs s'en retournent frappant leur poitrine. Au troisième jour il ressuscite ; il paroît aux siens qui l'avoient abandonné, et qui s'obstinoient à ne pas croire sa résurrection. Ils le voient, ils lui parlent, ils le touchent, ils sont convaincus. Pour confirmer la foi de sa résurrection, il se montre à diverses fois et en diverses circonstances. Ses disciples le voient en particulier, et le voient aussi tous ensemble : il paroît une fois à plus de cinq cents hommes assemblés. Un apôtre, qui l'a écrit, assure que la plupart d'eux vivoient encore dans le temps qu'il l'écrivoit. Jésus-Christ ressuscité donne à ses apôtres tout le temps qu'ils veulent pour le bien considérer ; et après s'être mis entre leurs mains en toutes les manières qu'ils le souhaitent, en sorte qu'il ne puisse plus leur rester le moindre doute, il leur ordonne de porter témoignage de ce qu'ils ont vu, de ce qu'ils ont ouï, et de ce qu'ils ont touché. Afin qu'on ne puisse douter de leur bonne foi, non plus que de leur persuasion, il les oblige à sceller leur témoignage de leur sang. Ainsi leur prédication est inébranlable ; le fondement en est un fait positif, attesté unanimement par ceux qui l'ont vu. Leur sincérité est justifiée par la plus forte épreuve qu'on puisse imaginer, qui est celle des tourments et de la mort même. Telles sont les instructions que reçurent les apôtres. Sur ce fondement, douze pêcheurs entreprennent de convertir le monde entier, qu'il voyoient si opposé aux lois qu'ils avoient à leur prescrire et aux vérités qu'ils avoient à leur annoncer. Ils ont ordre de commencer par Jérusalem, et de là de se répandre par toute la terre pour « instruire » toutes les nations et les baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Jésus-Christ leur promet « d'être avec eux tous les jours jusqu'à la consomma- » tion des siècles, » et assure par cette parole la perpétuelle durée du ministère ecclésiastique. Cela dit, il monte aux cieux en leur présence. » (*Disc. sur l'hist. univers.*, II[e] part., ch. XIX.)

perdu quelque chose de sa limpidité primordiale, de sorte qu'il a recours aux manœuvres les plus déloyales pour en imposer à ses lecteurs, étalant à leurs yeux une apparence de preuves, une apparence d'érudition orientale; tronquant, torturant, falsifiant textes et monuments pour les amener à son sens; supprimant, quand il le peut, ce qui ne lui va pas; trompant lorsqu'il parle, trompant lorsqu'il se tait; et, pour le pire de l'affaire, érigeant tout ce bel art en principes. Enfin, je dis seulement qu'il ne lui arrive guère d'ouvrir la bouche ou de prendre la plume qu'il n'en tombe quelque extravagance. Il y a bien en tout cela quelque chose de tant soit peu fâcheux; mais, hélas! *on ne sort jamais immaculé de la lutte de la vie.* Les hommes — cet *assemblage d'êtres bas, supérieurs à l'animal en cela seul que leur égoïsme est plus réfléchi — les hommes* ont touché M. Renan, et *en le touchant* ils *l'ont abaissé à leur niveau.* Mais bientôt *la mort* viendra, sans doute, enlever ces petites taches, *l'arracher aux fatales nécessités d'un rôle qui chaque jour devient plus difficile à soutenir*[1], *et*, *en le délivrant d'une épreuve trop prolongée*, *l'introduire désormais impeccable dans sa céleste sérénité*[2].

Voilà jouer d'adresse et médire avec art,
Et c'est avec respect enfoncer le poignard.

Encore même pourrait-on contester le respect. Une chose sûre, en tout cas, c'est qu'il serait difficile d'en voir dans les tentatives que fait M. Renan pour rendre Jésus-Christ ridicule. Car M. Renan va jusque-là; il ose, du fond de son néant, lancer des traits de ridicule contre Jésus-Christ! Ne semblerait-il pas imaginé tout exprès pour faire rire, ce prétendu Messie rappelant trop par sa connaissance du monde, qu'il veut convertir, certain personnage qui,

Sitôt qu'il fut hors de la case:
Que le monde, dit-il, est grand et spacieux!

[1] *Vie de Jésus,* p. 363.
[2] *Ibid.,* p. 320. — M. Renan ne trouvera pas sans doute trop mauvais qu'on lui applique ce qu'il a cru pouvoir lui-même dire de Jésus-Christ.

Voilà les Apennins, et voici le Caucase !
La moindre taupinée était mont à ses yeux [1].

De même, n'ayant jamais rien vu que « le lac, l'horizon, les arbustes, les fleurs » et « les villages » du petit trou de « sa chère Galilée, » il vient à lui tomber sous les yeux, à Sébaste, un peu d'« architecture d'ostentation, » des « centaines de colonnes, ornement de quelque insipide *rue de Rivoli*, » et tout ébahi, il appelle cela « les royaumes du monde et toute leur gloire [2] ! » « La cour des rois lui apparaît comme un lieu où les gens ont de beaux habits. » Il fait quelques courses dans des contrées voisines, mais comme un homme qui n'a ni yeux ni oreilles : « sans contredit il n'apprend rien dans ces voyages. » En un mot, ce n'est toute sa vie qu' « un jeune villageois qui voit le monde à travers le prisme de sa naïveté [3]. » Il se laisse cependant aller quelquefois à la tentation de donner des leçons, le croirait-on? d'*économie politique !* Mais à peine est-il besoin de dire que, « plus versé dans les choses du ciel que dans celles de la terre, » il n'aboutit qu'à enseigner d'une manière « bizarre » l'économie politique la plus « singulière [4]. » Il avait, du reste, les meilleures intentions ; son « idée » était même très- « profonde : » seulement c'était quelque chose comme quand nous faisons des suppositions qui « supposent le monde renversé, le climat de la Virginie et celui du Congo modifiés, » etc. « La *réforme de toutes choses* voulue par Jésus n'était pas plus difficile [5]. » Tout était cependant bien reçu par les « bons Galiléens, » qui « n'avaient jamais entendu une parole aussi accommodée à leur imagination riante. On l'admirait, on le choyait, on trouvait qu'il parlait bien et que

[1] Lafontaine, *Fables*, l. VIII, 9.— Ici cependant, j'en ferai tout bas l'aveu dans cette note, je me trompe bien un peu : le personnage de M. Renan ne se doutait guère, comme celui du bon Lafontaine, qu'il y eût des Apennins et un Caucase ! Mais soit dit entre nous.

[2] *Vie de Jésus*, p. 39.

[3] *Ibid.*, p. 39, 40, 146, 147. — M. Renan nous apprend même que si « le paganisme dut peu lui sourire, » c'est que, en sa qualité de *monothéiste*, il n'avait aucune *aptitude à le comprendre*. (*Ibid.*, p. 147.)

[4] *Ibid.*, p. 173.

[5] *Ibid.*, p. 125, 126.

ses raisons étaient convaincantes... L'autorité du jeune maître allait ainsi tous les jours grandissant, et, naturellement, plus on croyait en lui, plus il croyait en lui-même [1]. »

Quelle fine ironie ! quelle agréable plaisanterie ! Des traits pareils n'auraient-ils pas de quoi être enviés par Pascal lui-même ?

Qu'a donc fait M. Renan avec les formules de respect et d'admiration distribuées çà et là dans son livre? Il a renouvelé la scène qui a déjà contristé les anges il y a dix-huits cents ans : il a jeté sur les épaules du Christ un lambeau d'une pourpre dérisoire, lui a mis dans la main un roseau en guise de sceptre, et a fléchi le genou devant lui, disant : « Salut roi des Juifs ! » et lui crachant au visage, il a pris le roseau et lui en a frappé la tête.

Il ne s'en est pas tenu là. Les perfides insinuations, les sacriléges hypothèses par lesquelles il essaie aussi froidement que follement d'expliquer, ou plutôt de déshonorer l'adorable autant qu'ineffable tristesse du jardin des Oliviers, prouvent que s'il s'était trouvé sur le Golgotha au moment où s'accomplissait, au milieu de tant de douleurs et d'ignominies, le sacrifice qui devait sauver le monde, il aurait pu navrer l'âme de la victime expirante par des blasphèmes plus sanglants que ceux qui frappèrent ses oreilles.

Cela n'empêche pas que ce même Jésus, qui est mort pour lui et qui le souffre encore avec tant de patience, ne soit son juge, devant lequel il doit comparaître un jour. Alors *il verra celui qu'il a percé !*

Comment a-t-il pu se décider à d'aussi inconcevables attentats? Comment, non content de dépouiller le Christ de sa divinité, a-t-il eu le triste courage de le dégrader encore dans son humanité?

C'est lui-même qui va, du moins en partie, nous expliquer ce mystère. « Le blasphème, a-t-il dit, se comprend et presque s'excuse aux époques où, la science n'étant pas libre, le penseur se venge des entraves qu'il subit par un respect ironique et par de secrètes colères [2]. » Il demandait donc, comme *remède*, que *l'historien de Jésus fût aussi libre dans ses appréciations que l'his-*

[1] *Vie de Jésus,* p. 139.
[2] *Etud. d'hist. relig.,* p. 186.

torien de Bouddha ou de Mahomet [1], c'est-à-dire, qu'il pût faire de Jésus quelque chose d'analogue à Mahomet ou à Bouddha, et de l'Evangile quelque chose d'analogue au Coran. N'ayant pas obtenu jusqu'ici cette liberté au degré qu'il voulait, croyant même *avoir eu à souffrir assez de persécutions,* il *s'est vengé par un respect ironique et par de secrètes colères,* en même temps qu'il a essayé de réaliser son rêve jusqu'à un certain point en transportant dans la vie du fondateur du christianisme des périodes pareilles à celles que le Coran nous montre nettement dans celles du fondateur de l'islamisme : périodes de tâtonnement, de maturité de la pensée, d'éloquence calme et poétique, d'exaltation devant l'opposition et de fortes invectives [2].

La raison de tout cela a déjà été donnée il y a longtemps :

> C'est peu que, le front ceint d'une mitre étrangère,
> Ce lévite à Baal prête son ministère :
> Ce temple l'importune, et son impiété
> Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté.

Mais la colère a été une mauvaise conseillère et lui a fait dépasser le but : il a trop laissé percer le bout de l'oreille. Il aurait dû lui suffire d'anéantir le Dieu en laissant subsister le grand homme : il avait par là tout ce qu'il lui fallait, puisque le christianisme ne restait plus, en effet, que comme quelque chose de bon à faire le pendant du mahométisme, quoique peut-être avec quelques degrés d'une supériorité insignifiante. Mais en peignant Jésus sous les traits d'un sot et d'un misérable, trop frappants encore à travers le masque transparent de quelques phrases bien agencées, bien sonores, dont il les a recouverts, il a mis en défiance quiconque, avec du bon sens, ne cherchait pas à être trompé. Comment d'ailleurs voir dans ses éloges mêmes autre chose qu'une dérision et un leurre, quand on vient à considérer quel vain soutien il leur donne ? De quoi loue-t-il Jésus-Christ ? D'avoir « fondé la religion absolue, n'excluant rien, ne déterminant rien, si ce n'est le sentiment [3] ; »

[1] *Etud. d'hist. relig.*, p. 186.
[2] *Vie de Jésus,* Introd., p. LVII et LVIII.
[3] *Ibid.*, p. 446.

en d'autres termes, la religion du « sentiment pur[1], » appuyée sur le vide, « la doctrine de la liberté des âmes[2], » qu'il formule ainsi ailleurs : « Toute opinion librement conçue est bonne et morale pour celui qui l'a conçue[3]. » Vraiment, c'était bien la peine! Si Jésus n'avait pas autre chose à nous apprendre, il pouvait, sans le moindre inconvénient pour nous et avec beaucoup d'avantage pour lui-même, rester *assis sous la vigne et le figuier* et *se rafraîchir* à son aise *aux claires fontaines de la Galilée*[4].

Les *secrètes colères* de M. Renan l'ont encore mal servi à un autre point de vue. Comment, avec le Jésus de sa fabrique, expliquera-t-il l'origine du christianisme? « Cette grande fondation, dit-il lui-même, fut bien l'œuvre personnelle de Jésus. Pour s'être fait adorer à ce point, il faut qu'il ait été adorable. L'amour ne va pas sans un objet digne de l'allumer, et nous ne saurions rien de Jésus, si ce n'est la passion qu'il inspira à son entourage, que nous devrions affirmer encore qu'il fut grand et pur. La foi, l'enthousiasme, la constance de la première génération chrétienne ne s'expliquent qu'en supposant à l'origine de tout le mouvement un homme de proportions colossales[5]. » C'est là une vérité reconnue incontestable par la science moderne, et dont l'école même de Tubingue est obligée de convenir[6]. Mais qui trouvera dans le Jésus de M. Renan cet homme de *proportions colossales?* N'est-il pas évidemment inférieur au moindre des grands hommes de l'antiquité païenne? La religion, je ne dirai pas des sages du paganisme, mais des poëtes eux-mêmes, d'Homère, par exemple, avec ses dieux qui se querellent et se battent quelquefois, n'est-elle pas de beaucoup préférable à la sienne?

Aussi l'illustre critique a-t-il bientôt senti lui-même que son *colosse,* même combiné avec le *charmant rabbi* et l'habile jongleur, était beaucoup trop petit pour l'œuvre qu'il lui demandait,

[1] *Vie de Jésus,* p. 447.
[2] *Ibid.,* p. 121.
[3] *Réponse de M. Renan à M. Guéroult.* Voyez *M. Renan guerroyant contre le surnaturel,* p. 54.
[4] *Vie de Jésus,* p. 378.
[5] *Ibid.,* p. 447.
[6] Voy. Holtzmann, *Die synopt. Evangel.,* etc., p. 508.

et il a pris le très-sage parti de lui adjoindre, pour *y collaborer, l'humanité entière*. Le travail s'est exécuté d'abord au moyen de certains *vents* qui pénétraient *du dehors* en apportant à Jésus sur leurs ailes des éléments, qui *du bouddhisme*, qui *du parsisme*, qui *de la sagesse grecque;* ensuite *par des canaux secrets* remplissant le même office. Les *circonstances* favorables, selon l'usage, se sont chargées du reste[1].

Telles sont les choses plaisantes que M. Renan débite sans rire.

Mais comment expliquerait-il la fondation de la religion chrétienne? il n'est pas même en état de rendre raison de l'existence de l'idée du Messie chez le peuple juif. Tout ce qu'il sait dire, c'est qu'*un gigantesque rêve poursuivait* ce *peuple, et le rajeunissait sans cesse dans sa décrépitude*. Il trouve la cause de ce rêve dans *une fièvre intense*, due elle-même à *l'avantage* qu'*a eu le peuple juif, depuis la captivité de Babylone jusqu'au moyen âge, d'être toujours dans une situation très-tendue*[2]. C'est aussi cette fièvre, sans doute, qui aura su prendre les mesures nécessaires pour la réalisation du rêve qu'elle produisait!

Je croirais faire injure aux lecteurs que d'entreprendre de réfuter tant de révoltants blasphèmes devant lesquels n'a pas reculé le nouvel évangéliste : ils tombent assez d'eux-mêmes par leurs contradictions et leur absurdité. Il est cependant un point sur lequel je ne puis m'empêcher de dire un mot. Le savant critique ne cesse de répéter sur tous les tons et sous toutes les formes que *Jésus n'avait pas la moindre idée d'un ordre naturel réglé par des lois, la moindre idée des lois de la nature*. Je lui ai déjà prouvé dans deux occasions qu'une pareille assertion est simplement ce qu'on appelle en français une sottise[3] : je n'y reviendrai donc pas; mais je lui dirai : Vous qui prétendez que Jésus n'avait pas une idée quelconque des lois de la nature, vous m'accorderez sans doute qu'il doit bien y avoir encore aujourd'hui dans le monde

[1] *Vie de Jésus*, p. 454-456.

[2] *Ibid.*, p. 46 et suiv. — Il ne peut cependant s'empêcher d'accorder au *Juif* sa part d'*une espèce de sens prophétique qui rend*, dit-il, *par moments le Sémite merveilleusement apte à voir les grandes lignes de l'avenir*. (*Ibid.*, p. 47.)

[3] Voy. le *Livre de Job vengé*, p. 24 et suiv.; *M. Renan guerroyant contre le surnaturel*, p. 40.

habitable des hommes aussi ignorants qu'il pouvait l'être. Or je vous défie de me trouver dans l'univers entier un seul homme qui soit dans cette ignorance complète que vous n'avez pas honte d'attribuer à Jésus. Si vous en déterrez un, mais un seul, civilisé ou sauvage, grec ou barbare, je consens de bon cœur, non-seulement à être honni, hué, conspué comme le dernier des imbéciles, mais encore, qui pis est, à me prosterner devant votre science, voire devant votre logique, et à proclamer bien haut que

Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois,

je veux dire, des bois du pays critique. Et ici je me sens d'autant plus fort que j'ai le rare bonheur d'avoir pour moi votre illustre maître, le grand Strauss, qui tout en n'accordant qu' « une connaissance fort petite des lois de la nature » à l'antiquité, surtout en Orient, n'en déclare pas moins expressément que jamais homme raisonnable n'a pu avoir l'idée de rapporter immédiatement à Dieu la production de tous les phénomènes : « la connexion des causes, dit-il, dans une foule de cas, assiége notre esprit d'une manière trop immédiate pour le permettre [1].

Mais je sais bien qu'il n'y aura clameur de haro ni chose au monde qui puisse vous faire démordre de cet absurde paradoxe. Vous l'avez dit : « Ce dont j'ai une fois embrassé la pensée comme un devoir, je ne l'abandonne pas [2]. » Or il n'y a pas de doute que vous n'*ayez embrassé comme un devoir la pensée* de dire, et de redire, et de répéter toujours que *Jésus n'avait pas la moindre idée des lois de la nature*. Vous ne l'abandonnerez donc pas, et vous direz éternellement que *Jésus n'avait pas la moindre idée des lois de la nature*. Eh bien! on vous laissera dire.

Encore moins m'assujétirai-je à réfuter toutes les erreurs de détail, volontaires, et involontaires, dont fourmille la *Vie de Jésus*, à relever tout ce qu'elle impose de mensonges et d'énormités aux textes évangéliques. Autant vaudrait être condamné à réfuter le *Virgile travesti* de Scarron, et à montrer vers par vers

[1] *Vie de Jésus, ou Examen critique*, etc., t. I[er], p. 86, 87.
[2] *La chaire d'hébreu au collége de France*, p. 6.

que le poëte burlesque n'a pas rendu le véritable sens du cygne de Mantoue. Mais à quoi bon un pareil travail ? Celui qui voudra connaître Virgile en a-t-il besoin ? s'en soucierait-il même? ne préfèrera-t-il pas, et avec raison, chercher Virgile dans Virgile même, et s'adresser au texte, en s'aidant, au besoin, de quelque bon commentaire? Or il en est de même ici; et une connaissance médiocre, je dirai même, la simple lecture des Evangiles, pour un homme sensé et de bonne foi, sera déjà une réfutation plus que suffisante de l'odieuse parodie de M. Renan.

Je puis d'autant mieux me dispenser d'un travail également long et fastidieux que le petit nombre de difficultés sérieuses qu'il étale si complaisamment ont déjà été éclaircies vingt fois, quoique l'illustre critique, avec sa science et sa bonne foi ordinaires, tout en connaissant à merveille les objections, ne sache pas un mot des réponses [1]. Qu'il me suffise donc de repousser une assertion qui froisse trop un cœur catholique dans ses affections les plus chères pour qu'il me soit possible de la passer sous silence.

« Il n'y a pas dans les jardins de l'intelligence, a dit le comte J. de Maistre en parlant de Voltaire, une seule fleur que cette chenille n'ait souillée [2]. » On peut dire que M. Renan en a fait à peu près autant dans les jardins des divines Ecritures et de la sainteté. A quelles belles et nobles fleurs ne s'est pas attaqué ce digne successeur du patriarche de Ferney dans la guerre contre le ciel ! Il avait déjà souillé, entre autres, la vénérable figure de Job; il avait souillé la douce et aimable figure de la Sulamite; c'est en dernier lieu sur l'adorable figure du Sauveur des hommes que, de la manière qu'on a vu, il a osé venir — qu'on me pardonne cette expression ! — traîner sa bave. Que pouvait respecter, que pouvait épargner un homme capable de pareils attentats? Est-il étonnant qu'au moment où il dépouille le Christ de la pourpre de sa divine royauté, il cherche encore perfidement à

[1] Voyez entre autres l'excellent ouvrage de M. Wallon : *De la croyance due à l'Evangile*, 1 vol. in-8, Par. 1858.

[2] *Eclaircissement sur les sacrifices*, à la fin du second volume des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, p. 386, note 2. (éd. de 1821.)

flétrir sa céleste mère en lui enlevant la couronne de sa virginité ? Il donne donc à Jésus-Christ des frères et des sœurs selon la nature[1], mais sans cependant venir à bout de recouvrir son blasphème d'une apparence tant soit peu plausible. Non-seulement il ne peut disconvenir que les expressions de *frères* et de *sœurs* de Jésus, qu'emploie l'Ecriture, ne démontrent pas sa thèse, les Hébreux s'en servant assez souvent pour désigner d'autres parents, tels que cousins et cousines, mais à ses yeux mêmes « il paraît que les quatre personnages qui sont donnés comme ses frères, et parmi lesquels un au moins, Jacques, est arrivé à une grande importance dans les premières années du développement du christianisme, étaient ses cousins germains[2]. » Quant aux « vrais frères, dit-il, tous sont restés obscurs, » mais si obscurs que « leur nom » même « était inconnu, à tel point que quand l'évangéliste met dans la bouche des gens l'énumération des frères selon la nature, ce sont les noms des fils de Cléophas qui se présentent à lui tout d'abord[3]; » obscurs, en un mot, comme le néant, dont ils ne sont jamais sortis. Quelle vue perçante n'a-t-il donc pas fallu à M. Renan pour aller les découvrir dans une nuit si profonde ! Il les y a découverts cependant, et il assure que les *frères* de Jésus dont fait mention le livre des Actes, ch. I, 14, sont ses *vrais frères :* comme s'ils ne pouvaient et ne devaient pas être tenus pour ses frères dans le même sens que ceux dont il est parlé dans l'Evangile ! Il fait en outre *marier ses sœurs à Nazareth*, et il apporte en preuve Marc, VI, 3, où il ne se trouve pas un mot de ces prétendus mariages.

« Que de fait Jésus n'ait pas eu de frères selon la nature, dit un des commentateurs protestants les plus récents et les plus estimés, c'est ce qui résulte d'une recherche plus approfondie de l'origine de ceux qui sont appelés les *frères du Seigneur :* ils doivent être considérés comme les fils d'Alphée, frère de Joseph, et de sa femme Marie, belle-sœur (et non sœur) de la mère de Jésus[4]. »

[1] *Vie de Jésus*, p. 23.
[2] *Ibid.*, p. 23, 25.
[3] *Ibid.*
[4] Lange, *Theol.-Homil. Bibelw*, Evang. nach Matth., p. 12 (2e édit., 1861.)

Or l'autorité de ce critique peut d'autant moins être suspecte à M. Renan qu'il n'admet pas qu'après la naissance de Jésus Marie ait gardé sa virginité ; de sorte que pour l'essentiel il est avec lui contre nous : car si Marie n'était pas restée vierge, que nous importerait, à nous catholiques, qu'elle eût encore eu des enfants ou non ?

Mais, l'Eglise n'eût-elle rien décidé sur ce point, la simple équité — et serait-ce trop de réclamer pour la mère de Jésus un peu d'équité ? — suffirait pour faire rejeter un pareil sentiment. Comment ! ce corps jusque-là si pur, qui avait été consacré par la présence du Saint des saints au point de devenir, pour ainsi parler, une même chose avec lui ; qui, pour me servir des expressions des saints Pères, avait été si longtemps et d'une manière si spéciale le temple vivant de la divinité, un ciel sur la terre, elle aurait pu se résoudre à le profaner ! N'eût-ce pas été un véritable sacrilége ? Elle qui avait tant estimé la virginité qu'elle en avait fait un obstacle à l'acceptation de la plus haute dignité dont la toute-puissance même puisse honorer une pure créature, la dignité de mère de Dieu, qu'un ambassadeur céleste lui offrait de sa part ; qui s'était ainsi montrée *à l'épreuve,* pour parler avec Bossuet, non *pas seulement de toutes les promesses des hommes, mais encore de toutes les promesses de Dieu*[1], aurait tout à coup dédaigné, jeté un trésor qui auparavant lui était si précieux ! Et quand se serait opérée dans ses sentiments une révolution si étrange, si incompréhensible ? Après que Dieu lui avait témoigné d'une manière éclatante le cas qu'il faisait lui-même de sa pureté virginale en la lui conservant par le plus grand des prodiges, par un prodige qui n'a jamais eu lieu que pour elle. Qui ne repousserait avec horreur la seule idée d'une chose si révoltante ?

D'ailleurs « si, ce qui est abominable à penser, dit Bossuet, il (Jésus) n'eût pas été son fils unique, lui aurait-il, en la quittant, donné un fils d'adoption ? Et quand il dit à saint Jean : « Voilà » votre mère ; » et à elle : « Voilà votre fils, » ne montre-t-il pas

[1] *IVe sermon pour la fête de l'Annonciation, Œuvres,* tom. XI, p. 183 (édit. Lachat).

qu'il suppléait par une espèce d'adoption ce qui allait manquer à la nature [1] ? »

M. Renan a pour Marie-Magdeleine des outrages d'une autre espèce. C'est à propos de la résurrection de Jésus-Christ. « La forte imagination de Marie de Magdala, dit-il, joua dans cette circonstance un rôle capital. Pouvoir divin de l'amour ! moments sacrés où la passion d'une hallucinée donne au monde un Dieu ressuscité [2] ! » La croyance du monde à la résurrection de Jésus-Christ a donc pour premier et unique fondement l'imagination d'une folle ! C'est ce que le savant critique s'engage à nous faire toucher au doigt plus tard [3], et qui promet des explications intéressantes. De quelle puissante imagination, vraiment, il faut qu'elle fût douée, cette folle ! Les *sept démons* dont *elle avait été possédée* ne sont assurément pas de trop pour en rendre raison, dût même cette possession avoir encore eu lieu alors. Je n'en connais qu'une qui lui soit comparable : c'est celle de M. Renan. Oh ! s'il eût vécu dans ce temps-là, de combien de démons on aurait dit qu'il était ou avait été possédé !

Nous avons déjà vu quelque chose de la manière dont il traite le disciple bien-aimé. Pour d'autres il trouve d'autres injures. En descendant le cours des siècles, par exemple, il rencontre deux séraphins terrestres, saint François d'Assise et sainte Térèse : il fait du premier un *extravagant*, et explique, ou plutôt flétrit la seconde par une épithète dont j'épargne la répétition aux oreilles pures [4].

Faut-il s'étonner que Judas et Pilate, par contre, soient devenus sous son pinceau presque des âmes innocentes [5] ?

[1] *Elévations sur les mystères*, XVIe sem., 3e Elév.
[2] *Vie de Jésus*, p. 434.
[3] *Ibid.*, Introd., p. V.
[4] *Ibid.*, p. 452.
[5] *Ibid.*, p. 380 et suiv.; 410, 411.

CHAPITRE IX.

M. Renan ne laisse pas de se donner pour vrai disciple, pour continuateur de Jésus. — Système absurde par lequel il prétend le continuer. — Conclusion.

Comme couronnement de son hypocrisie et pour mettre le comble à tous ses outrages contre la personne sacrée de Jésus-Christ, il ne lui restait plus qu'à se poser comme son *disciple*. M. Renan disciple de Jésus-Christ !... Ce n'est pas encore assez : il a trouvé moyen — qui le croirait ? — de faire de lui et de ses pareils les seuls vrais disciples de Jésus-Christ, les seuls qu'il reconnût, s'il reparaissait sur la terre. En vain ferions-nous valoir, nous qui nous disons chrétiens, comme un titre à cet honneur, que nous avons embrassé de cœur et sans réserve sa doctrine, à tel point que nous regarderions comme un crime de nous en écarter dans la moindre chose : cette bonne volonté ne nous sauverait pas de l'anathème. Que dis-je ! c'est précisément cette bonne volonté qui fait notre condamnation. Aveugles que nous sommes, de n'avoir pas su comprendre que la seule vraie manière d'être disciple de Jésus, la seule qui puisse lui être agréable, c'est de... le contredire ! C'est là, en effet, ce qui s'appelle *le continuer*..... Or, dit M. Renan, « il reconnaîtrait pour disciples, non ceux qui prétendent le renfermer tout entier dans quelques phrases de catéchisme, mais ceux qui travaillent à le continuer. » Que préalablement à cette *continuation* on lui attribue comme une invention merveilleuse un non-sens pommé en proclamant qu'il « restera en religion le créateur du sentiment pur ; » qu'on lui décerne « la gloire éternelle » d'avoir ainsi « posé la première pierre » de l'édifice religieux, et on sera très-bon chrétien, *même quand* on *se séparera sur presque tous les points de la tradition chrétienne qui nous a précédés*, c'est-à-dire, lors même qu'on ne croira à peu près rien de ce que Jésus-Christ a dit. Et c'est *dans ce sens* que M. Renan nous apprend que lui-même *est chrétien*[1].

[1] *Vie de Jésus*, p. 446 et 447.

Au reste, ne croire à peu près rien de ce que Jésus-Christ a dit équivaut parfaitement à croire à peu près tout ce qu'il a dit; car il a si peu dit que rien, puisque le savant critique nous assure qu'« on chercherait vainement une proposition théologique dans l'Evangile[1]. » La vraie difficulté est donc, au fond, de le contredire; car comment contredire celui qui ne dit rien?

Tout ce système de christianisme transcendant est rendu évident par l'exemple d'Aristote. Si Aristote, lorsque « la scolastique du moyen âge » le « proclamait le maître unique d'une science achevée, eût assisté aux débats de l'école, » il « eût répudié cette doctrine étroite; il eût été du parti de la science progressive contre la routine, qui se couvrait de son autorité; il eût applaudi à ses contradicteurs. De même, » et pour la même raison, « si Jésus revenait parmi nous, » il applaudirait à ceux qui le contredisent[2].

De là il résulte qu'à la définition du chrétien reçue jusqu'ici il faudra désormais en substituer une autre, et dire que le chrétien est celui qui fait profession de contredire Jésus-Christ pour *le continuer;* ce qui fera de *chrétien* un synonyme assez exact d'*antichrist.* N'est-ce pas un excellent moyen d'harmoniser les contraires et de mettre tout le monde d'accord? C'est d'ailleurs parfaitement conforme à la philosophie de l'absolu, d'après laquelle *le pur être et le pur néant,* le oui et le non, *sont la même chose.*

Or c'est par cette philosophie, c'est-à-dire, par le panthéisme hégélien, que M. Renan prétend continuer Jésus. Quoique je l'eusse déjà suffisamment fait voir ailleurs[3], je m'engageais encore en commençant cet écrit à le prouver de nouveau, et à montrer que c'était à elle qu'était due la *Vie de Jésus* du Strauss cisrhénan comme celle du Strauss transrhénan[4]. Notre critique a trouvé à propos de m'épargner cette peine. Jusqu'à ces derniers temps il ne voulait pas passer pour panthéiste; il protestait même que s'il l'était, c'était *sans le savoir,* et que, tout en *admirant la hauteur*

[1] *Vie de Jésus,* p. 146.
[2] *Ibid.,* p. 147. — [3] *M. Renan guerroyant,* etc., p. 48 et suiv.
[4] Ci-dessus, p. 14.

d'esprit de Hegel, il n'avait avec lui que *peu de points communs*[1]. Mais, grâce à un *anonyme* non moins habile que *bienveillant,* qui a su le révéler à lui-même, il vient enfin de découvrir ce qui depuis longtemps n'était plus un mystère que pour lui. « De qui est donc cette phrase, dit-il, qu'un bienveillant anonyme m'adressait il y a quelques jours : « Dieu est immanent non-seulement » dans l'ensemble de l'univers, mais dans chacun des êtres qui le » composent. Seulement il ne se connaît pas également dans tous. » Il se connaît plus dans la plante que dans le rocher, dans l'ani- » mal que dans la plante, dans l'homme que dans l'animal, dans » l'homme intelligent que dans l'homme borné, dans l'homme de » génie que dans l'homme intelligent, dans Socrate que dans » l'homme de génie, dans Bouddha que dans Socrate, dans le » Christ que dans Bouddha. » Voilà la thèse fondamentale de toute notre théologie. Si c'est bien là ce qu'a voulu dire Hegel, soyons hégéliens[2]. »

Il faut avouer que Dieu a eu bien de la peine à se connaître un peu nettement dans la personne de M. Renan, puisque ce n'est que depuis quelques semaines qu'il y est parvenu. Mais comment et par quels circuits y est-il arrivé?

Pour répondre à cette question par ordre et d'une manière un peu complète, il est nécessaire de remonter plus haut, et de nous reporter par la pensée jusqu'à l'époque où il n'était encore qu'une immense collection « d'atomes purs, ou, pour mieux dire, de forces dénuées de toute qualité chimique, » et n'obéissant qu'aux lois de la mécanique. A la vérité, M. Renan n'ose affirmer qu'il y ait eu « un âge du monde où la nature existât ainsi sans qualité intrinsèque, sans autre détermination que la quantité de sa masse. » Il « ne peut cependant » s'« empêcher de concevoir la gravitation comme quelque chose d'antérieur aux réactions chimiques. La mécanique » lui « semble ainsi la science la plus ancienne par son objet[3]. ».

[1] *Etudes d'hist. relig.,* Préf. p. XXIV et XXV.

[2] *Les sciences de la nature et les sciences historiques,* dans la *Revue des Deux-Mondes,* tom. XLVII (15 octobre 1863), p. 773.

[3] *Ibid.,* p. 768.

Mais ici se présente une difficulté. Le « règne » de la mécanique « fut-il éternel ? La force et la masse ont-elles eu un commencement ? » — C'est ici, dit M. Renan, que notre raison s'abîme, que toute science s'arrête, que les analogies se taisent. Les *antinomies* de Kant se dressent en barrières infranchissables. Comme toutes les fois qu'intervient la notion de l'infini, on entre dans une série sans fin de contradictions et de cercles vicieux ! » Telle est la « situation étrange de l'esprit humain, placé entre la nécessité de supposer un commencement à l'univers et l'impossibilité de l'admettre[1]. »

Une pareille situation a bien, en effet, quelque chose d'un peu étrange; cependant je m'étonne qu'une raison et une science telles que celles de M. Renan se soient laissé *arrêter, abîmer*, par cette difficulté. Puisque, d'un côté, il est *nécessaire de supposer un commencement à l'univers,* et, de l'autre, *impossible de l'admettre*, n'est-ce pas une marque évidente que c'est ici une de ces *matières* dans lesquelles *la contradiction est le signe de la vérité*, et qu'il faut croire tout ensemble que le monde a eu un commencement et n'en a pas eu ? Ainsi tout se concilie de la manière la plus simple et la plus naturelle.

Les atomes éternels et non éternels de M. Renan étant donnés, « deux éléments, le temps et la tendance au progrès, expliquent l'univers[2], » et par là même Dieu. Tous les deux sont indispensables; car si le temps est « le facteur universel, le grand coefficient de l'éternel *devenir*[3], » c'est à condition qu'il trouve « ce germe fécond de progrès : » sans cela, il « reste éternellement stérile. Une sorte de ressort intime poussant tout à la vie, et à une vie de plus en plus développée, voilà l'hypothèse nécessaire. Les vieilles écoles atomiques, qui trouvèrent tant de vérités, arrivèrent à l'absurde, faute d'avoir compris cela. La *chiquenaude* de Descartes[4] ne suffit pas. Avec cette chiquenaude, on ne sor-

[1] *Les sciences de la nature,* etc., p. 768.
[2] *Ibid.*, p. 769.
[3] *Ibid.,* p. 762.
[4] « Je ne puis pardonner à Descartes, dit Pascal : il aurait bien voulu, dans toute sa philosophie, pouvoir se passer de Dieu; mais il n'a pu s'empêcher de

tirait pas de la mécanique, et, à vrai dire, ce grand esprit n'en sortit jamais. Il faut la tendance permanente à être de plus en plus, le besoin de marche et de progrès. Il faut admettre dans l'univers ce qui se remarque dans la plante et l'animal, une force intime qui porte le germe à remplir un cadre tracé d'avance. Il y a une conscience obscure de l'univers qui tend à se faire, un secret ressort qui pousse le possible à exister[1]. »

Rien de plus plausible, ou, pour mieux dire, de plus incontestable que l'*hypothèse* de M. Renan. Qui n'a observé mainte et mainte fois toutes les choses merveilleuses dont il parle? Qui n'a remarqué fort souvent, par exemple, dans la poussière, le *besoin* d'une *marche* qui la rende mousse; dans la pierre, l'airain, l'or et l'argent, la *tendance* à devenir carotte, fève ou roseau, puis dans ce dernier celle à se transformer en chêne? Qui n'a pris cent fois sur le fait ce *secret ressort*, tantôt au moment où il poussait l'algue à devenir poisson et le fretin à devenir requin, tantôt lorsqu'il faisait insensiblement d'une rose ou d'un pin un ver ou un escargot, d'une souris un chat, puis un éléphant, et enfin un homme? Quiconque n'a pas vu tout cela n'a rien vu.

Que si, dans son mode d'action, ce *secret ressort* présente encore quelques obscurités, il y a lieu d'espérer qu'elles ne tarderont pas à se dissiper. Une science qui inspire à notre critique une confiance particulière, la *morphologie zoologique*, vient d'être chargée par lui de tout éclaircir, et il ne faut pas douter que bientôt elle ne « livre le secret de la formation lente de l'humanité, de ce phénomène étrange en vertu duquel une espèce animale prit sur les autres une supériorité décisive[2]. »

M. Renan « a toujours pensé, » en effet, « que le secret de la formation des espèces est dans la morphologie, que les formes animales sont un langage hiéroglyphique dont on n'a pas la clef, et que l'explication du passé est tout entière dans des faits que nous avons sous les yeux sans savoir les lire[3]. » Ce secret n'en

lui faire donner une chiquenaude pour mettre le monde en mouvement; après quoi il n'a plus que faire de Dieu. » (*Pensées*, etc., t. I, p. 369. éd. Faugère.)

[1] *Les sciences de la nature*, etc., p. 769.

[2] *Ibid.*, p. 764.

[3] *Ibid.*

sera donc plus un pour nous, dès que nous saurons lire ; et cela ne saurait tarder, tout me porte à le croire, du moment où le savant critique aura bien voulu nous expliquer clairement ce que c'est qu'un LANGAGE *hiéroglyphique*.

Il est vrai que « les zoologistes, qui selon l'expression de la scolastique, voient tout *in esse*, au lieu de tout voir *in fieri*, nient les modifications séculaires. Pour eux, chaque type animal, constitué une fois pour toutes, se continue avec une sorte d'inflexibilité à travers les âges. » M. Renan le sait ; mais « quoi de moins philosophique ? » s'écrie-t-il. Ces gens-là ne s'aperçoivent-ils donc pas qu'ils sont ainsi conduits à admettre dans la nature l'action d'un être distinct de la nature et supérieur à elle, d'un Dieu, en un mot, autre que celui de Hegel? Or, dit notre critique, « une telle idée détruit le principe le mieux assis de la philosophie naturelle, à savoir que le développement du monde se fait sans l'intervention d'aucun être extérieur agissant par des *volontés particulières,* comme disait Malebranche[1]. La géologie d'ailleurs est entraînée vers de tout autres hypothèses. L'opinion d'après laquelle les causes actuelles continuées durant des siècles suffisent pour expliquer toutes les transformations que notre planète a subies, cette opinion, qui est, je crois, celle de M. Lyell, pourra un jour être modifiée (peut-être l'est-elle déjà), jamais sans doute l'idée de créations par saccades, de changements ne sortant pas naturellement de l'état antérieur, ne viendra à un savant sérieux. Plus on approfondira l'histoire des révolutions physiques et morales qui se sont passées à la surface de notre globe, plus on verra que l'action lente des causes ordinaires rend compte de tous les phénomènes qu'on expliquait autrefois par des causes extraordinaires. Un jour viendra où la zoologie sera historique, c'est-à-dire, au lieu de se borner à décrire la faune existante, cherchera à découvrir comment cette faune est arrivée à l'état où nous la voyons[2]; » en d'autres termes, comment la faune qui court les bois sous le nom d'ours, ou de loup, ou de renard, *est arrivée* en partie *à l'état* de faune bâtissant des villes et écrivant des

[1] Voyez *M. Renan guerroyant*, etc., p. 14.
[2] *Les sciences de la nature*, etc., p. 764.

livres, et s'appelant, selon les individus, M. Hegel, ou M. Littré, ou M. Renan. Mais que les zoologistes se le tiennent pour dit : jusqu'à ce qu'ils en soient là, ils ne seront pas regardés par M. Renan comme des *savants sérieux*.

En somme, « nous saisissons, dit encore notre philosophe, plusieurs phases d'un développement qui se continue depuis des milliards de siècles avec une loi fort déterminée. Cette loi est le progrès, qui a fait passer le monde du règne de la mécanique à celui de la chimie, de l'état atomique et moléculaire à l'état solaire, si j'ose le dire, c'est-à-dire à l'état de masses isolées dans l'espace; qui a tiré de la masse solaire des existences planétaires séparées d'elle, quoique toujours dans son intime dépendance; qui dans chaque planète, au moins dans la nôtre, a produit un développement régulier : l'apparition de la vie, le perfectionnement successif de cette vie, — l'apparition, le progrès de la conscience, d'abord obscure et enveloppée, vers quelque chose de plus en plus libre et clair, — la formation lente de l'humanité, — le développement de l'humanité, d'abord inconsciente dans les mythes et le langage, puis consciente dans l'histoire proprement dite, — et cette histoire elle-même toujours plus une, plus puissante, plus étendue. Le progrès vers la conscience est la loi la plus générale du monde. La plus haute chose que nous connaissions dans l'ordre de l'existence (c'est-à-dire hors de l'absolu et de l'idéal), c'est l'humanité [1]. »

M. Renan se demande ensuite si « de la longue histoire que nous connaissons nous pouvons tirer quelque induction sur l'avenir [2]. » A la vérité cette question pouvait déjà être considérée comme suffisamment résolue par les principes posés jusqu'ici, principes d'après lesquels il est « certain que tout développement commencé s'achèvera [3]; » néanmoins son importance a engagé le savant critique à la traiter encore en particulier. Il y a lieu de l'en féliciter et de nous en réjouir; car cela nous a valu une échappée de vue magnifique sur notre destinée, quelques paroles qui bril-

[1] *Les sciences de la nature,* etc., p. 770.
[2] *Ibid.,* p. 771.
[3] *Ibid.,* p. 770.

leront désormais au premier rang parmi les plus belles, les plus sublimes qui soient jamais sorties de sa bouche. «L'infini du temps, dit-il, sera après nous comme il a été avant nous, et dans des milliards de siècles l'univers diffèrera de ce qu'il est aujourd'hui autant que le monde d'aujourd'hui diffère du temps où ni terre ni soleil n'existaient. L'humanité a commencé, l'humanité finira. La planète Terre a commencé, la planète Terre finira. Le système solaire a commencé, le système solaire finira. Seulement ni l'être ni la conscience ne finiront. Il y aura quelque chose qui sera à la conscience actuelle ce que la conscience actuelle est à l'atome. Et d'abord l'humanité, avant d'avoir épuisé sa planète et subi d'une façon fatale l'effet du refroidissement du soleil, peut compter sur plusieurs millions de siècles. Que sera le monde quand un million de fois se sera reproduit ce qui s'est passé depuis 1763, quand la chimie, au lieu de quatre-vingts ans de progrès, en aura cent millions? Tout essai pour imaginer un tel avenir est ridicule et stérile. Cet avenir sera cependant. Qui sait si l'homme ou tout autre être intelligent n'arrivera pas à connaître le dernier mot de la matière, la loi de la vie, la loi de l'atome? Qui sait si, étant maître du secret de la matière, un chimiste prédestiné ne transformera pas toute chose? Qui sait si, maître du secret de la vie, un biologiste omniscient n'en modifiera pas les conditions, si un jour les espèces naturelles ne passeront pas pour des restes d'un monde vieilli, incommode, dont on gardera curieusement les restes dans des musées? Qui sait, en un mot, si la science infinie n'amènera pas le pouvoir infini, selon le beau mot baconien : « savoir, c'est » pouvoir? » L'être en possession d'une telle science et d'un tel pouvoir sera vraiment maître de l'univers. L'espace n'existant plus pour lui, il franchira les limites de sa planète. Un seul pouvoir gouvernera réellement le monde, ce sera la science, ce sera l'esprit [1]. »

Quel plaisir ne sera-ce pas pour l'homme qui aura eu le bon esprit d'attendre jusque-là de venir au monde que de pouvoir faire en un instant, et sans avoir besoin de chemin de fer ni de

[1] *Les sciences de la nature*, etc., p. 771.

ballon, des excursions tantôt dans la lune, tantôt dans le soleil, et jusque dans les étoiles fixes les plus éloignées; de voir ces corps immenses lui obéir avec plus de ponctualité que ne le ferait aujourd'hui le petit chien le mieux appris; de les voir, dis-je, à sa voix ralentir ou précipiter leurs mouvements, et s'empresser d'exécuter toutes les évolutions et les cabrioles qu'il lui plaira de leur prescrire! Quelle joie et quelle gloire de régner en Dieu sur l'univers! M. Renan n'est-il pas un homme admirable, ne mérite-t-il pas que l'humanité lui dresse des statues dans tous les carrefours, pour lui avoir révélé de si brillantes destinées?

Il est néanmoins fâcheux que cette révélation renferme, aussi bien que les autres, certains points qui sont de vrais mystères. Comment se fait-il, par exemple, qu'avec tout cela *l'humanité finira, la planète Terre finira, le système solaire finira?* Serait-ce en vertu de la loi du progrès? A force de jouer, ce *ressort intime qui pousse tout à la vie et à une vie de plus en plus développée*, dépasserait-il à la fin le but, et pousserait-il tout jusqu'au delà de la vie, jusqu'à la mort et à l'anéantissement? Ou bien l'*être intelligent,* devenu *maître du secret de la matière, maître du secret de la vie,* *omniscient* et *tout-puissant,* en viendra-t-il à se dégoûter de la vie? J'avoue que le *refroidissement du soleil* serait capable de produire cet effet; mais ce refroidissement même, par quelle cause sera-t-il amené? Faut-il y voir une conséquence de la loi du progrès?

Quoi qu'il en soit, lorsque, pour *l'homme* ou pour *tout autre être intelligent, la science infinie aura amené le pouvoir infini,* « Dieu sera complet; » par où l'on voit combien il lui reste de chemin à faire pour l'être. Il est bien vrai que « envisagé » comme « l'absolu, » comme « l'ordre où les mathématiques, la métaphysique, la logique sont vraies; » comme « le lieu de l'idéal, le principe vivant du bien, du beau et du vrai, Dieu est pleinement et sans réserve, il est éternel et immuable, sans progrès ni *devenir* : » mais sous ce rapport il n'a d'existence que dans les idées hégéliennes, ce n'est qu'un ornement philosophique de la cervelle de M. Renan. En tant qu'il est « le synonyme de la totale existence, » ou le grand Tout, c'est-à-dire, en tant qu'il est quel-

que chose de réel, « Dieu sera plutôt qu'il n'est, il est *in fieri,* il est en voie de se faire, » et ce n'est qu'après un travail de quelques « millions de siècles » qu'il peut espérer de se voir achevé [1].

« Ce triomphe de l'esprit, continue M. Renan, ce vrai royaume de Dieu, ce retour au modèle idéal, me semblent la fin suprême du monde. C'est l'humanité qui, à notre connaissance, est le principal instrument de cette œuvre sacrée. L'animal le plus humble, le dernier zoophyte, est à sa manière déjà un commencement de connaissance de la nature par elle-même, un retour obscur vers l'unité; mais l'humanité, par la faculté qu'elle a de capitaliser les découvertes, par le privilége qu'a chaque génération de partir du point où la précédente s'est arrêtée pour passer à de nouveaux progrès, est marquée pour une plus haute destinée. Le règne de l'esprit est l'œuvre propre de l'humanité. En supposant que ce ne soit pas elle qui atteigne le but, elle aura marqué dans la série des efforts pour l'atteindre. Alors nous règnerons, nous tous hommes de l'idée. Nous serons cendres depuis des milliards d'années, les quelques molécules qui font la matière de notre être seront désagrégées et passées à d'incalculables transformations; mais nous *ressusciterons* dans le monde que nous aurons contribué à faire. Notre œuvre triomphera. Le sens moral alors se trouvera avoir eu raison; la foi, qui croit contre l'apparence, sera justifiée : c'est elle qui aura bien deviné; la religion se trouvera vraie. La vertu alors s'expliquera. On comprendra le but et la signification de cet instinct étrange qui poussait l'homme, sans nulle arrière-pensée d'intérêt, sans espoir de récompense (la vraie vertu est à cette condition), au renoncement, au sacrifice. La croyance à un Dieu père sera justifiée. Notre petite découverte, notre effort pour faire régner le bien et le vrai sera une pierre cachée dans les fondements du temple éternel. Nous n'en aurons pas moins contribué à l'œuvre divine. Notre vie aura été une portion de la vie infinie; nous y aurons notre place marquée pour l'éternité [2]. »

Et encore ailleurs le savant philosophe nous fait espérer que

[1] *Les sciences de la nature*, etc., p. 772.
[2] *Ibid.*

« le dernier terme du progrès, dans des millions de siècles, amènera la conscience absolue de l'univers, et dans cette conscience le réveil de tout ce qui a vécu [1]. »

Qui ne pleurerait de tendresse à l'annonce d'une telle félicité? Les *milliards d'années* qui nous en séparent encore paraîtront peut-être un peu longs à ceux qui sont pressés d'être heureux; peut-être ils seront tentés de redouter l'ennui d'une pareille attente. Mais qu'ils se rassurent. Bientôt ils vont s'endormir, et tout ce temps-là ils le passeront dans le plus profond sommeil. Or, selon l'observation très-juste de M. Renan, « un sommeil d'un million d'années n'est pas plus long qu'un sommeil d'une heure [2], » surtout quand il n'est troublé par aucun mauvais rêve, inconvénient qui dans le cas présent n'est pas à redouter. Qui s'est avisé de trouver le temps long pendant les milliards de siècles qu'il a déjà dormi de cette manière avant de venir au monde?

Un inconvénient plus sérieux, vraiment grave, à mon avis, se trouve dans le futur *refroidissement du soleil*. Que deviendra alors la conscience universelle? N'est-elle pas en grand danger de geler? Et si ce malheur lui arrive, M. Renan y connaît-il quelque remède? Viendra-t-il un dégel, et de quelle manière? Voilà des questions dont la solution intéresserait l'humanité au plus haut degré.

Un autre inconvénient qui n'est pas moindre, c'est l'incertitude des promesses du savant philosophe; car tout cela est encore à l'état de problème. « Qui sait [3]? » dit-il. — Mais qui donc saura, si vous ne savez pas? Quoi! ce que vous nous débitez avec tant d'emphase, vous-même vous n'en êtes pas certain! Cette grande *loi du progrès*, par laquelle vous expliquez tout, serait-elle donc

[1] *Vie de Jésus*, p. 288. — On comprendra maintenant sans peine le sens de cette phrase, qui a paru obscure : « L'homme, dès qu'il se distingua de l'animal, fut religieux, c'est-à-dire qu'il vit dans la nature quelque chose au delà de la réalité, et pour lui quelque chose au delà de la mort. » (*Ibid.*, p. 2.) — Croire à *l'absolu*, à *l'idéal*, et attendre sa part de la conscience universelle, voilà ce que M. Renan appelle être *religieux*. Il parle, avec cela, de *sacrifice* : je ne vois vraiment pas à quel sacrifice peut obliger une pareille religion — sauf le sacrifice complet de la raison.

[2] *Ibid.*

[3] *Ibid.*

encore douteuse à vos propres yeux? Car s'il existe une pareille loi, un *ressort intime poussant tout à la vie, et à une vie de plus en plus développée*, c'est-à-dire, à une *conscience de plus en plus claire*, comment son action incessante n'aurait-elle pas pour résultat final la conscience parfaite de tout ce qui existe? Vous ne pouvez donc pas douter, à moins d'inconséquence flagrante, qu'un jour les plantes et les arbres, les eaux et les rochers, le globe terrestre tout entier, avec le soleil, la lune et tous les corps célestes, ne soient animés, et ne sachent incomparablement mieux ce qu'ils sont, ce qu'ils font et ce qu'ils disent que vous-même ne le savez aujourd'hui. Et comme il n'y a pas, selon vous, de conscience sans un cerveau, sans un système nerveux [1], il faut également que, comme instrument de cette conscience universelle, vous admettiez un cerveau universel, qui par conséquent pour être en proportion avec le reste devra avoir de belles dimensions, avec un système nerveux universel qui ne sera pas moins curieux. Il ne se peut, en effet, que le *ressort intime* qui pousse à la conscience ne pousse en même temps à tout ce qui est requis pour la conscience. Ce *Qui sait?* remet donc tout votre système en question.

Mais à le supposer même incontestable, je demanderais encore au savant philosophe comment, dans le *triomphe* qu'il annonce, *le sens moral se trouvera avoir eu raison*, et en quoi les *hommes de l'idée* seront plus avancés, *règneront* plus que les autres. Prétendrait-il, lui, en qui se réunissent *la vraie vertu* et *l'idée*, avoir une plus grande part à la conscience universelle qu'un sot ou un scélérat, qu'un arbre ou une pierre? Il a raison si la quantité de poussière qui résultera de son cadavre lui donne sur eux l'avantage d'une masse plus considérable; il a tort dans le cas contraire.

[1] *Réponse de M. Renan à M. Guéroult*, dans l'*Opin. nat.*, du 4 sept. 1862.— C'est en conséquence de ce principe que M. Renan ne voulait pas qu'on attribuât une conscience à son *être absolu*. Voy. *M. Renan guerroyant*, etc., p. 50. Il en paraît maintenant assez embarrassé, et, pour se tirer d'affaire, il essaie entre *l'âme*, *la personne*, et *la conscience*, une distinction à laquelle pas plus lui que moi ne parviendra jamais à trouver le moindre sens; car elle n'en a évidemment aucun. Elle consiste à dire que « la conscience a un lieu étroit avec l'espace, » tandis que « l'âme, au contraire, la personnalité de chacun, n'est nulle part!... » (*Les sciences de la nature*, etc., p. 773.)

Loin de *s'expliquer*, *la vertu* ne paraîtra qu'un non-sens; celui-là *se trouvera avoir eu raison* qui, faisant la nique au *sens moral* et s'en remettant à M. Renan du soin d'avancer *l'idée*, ne se sera refusé aucune des satisfactions qu'il aura pu se procurer, sans autre souci que de laisser après lui la plus grande masse possible de poussière.

C'est ce qu'au fond, s'il voulait l'avouer, M. Renan lui-même sent très-bien. Pourquoi pose-t-il comme une condition de la *vraie vertu* l'exclusion de toute *arrière-pensée d'intérêt?* C'est que, de fait, il n'a aucune récompense à lui offrir. Il était donc forcé de choisir entre ces deux partis, ou d'anéantir la loi morale, de faire disparaître toute distinction entre le bien et le mal, ou de se réfugier dans l'orgueilleuse formule : *Fais le bien pour le bien.* Le premier ayant quelque chose de trop révoltant, il s'est d'autant plus empressé de prendre le second qu'il donne l'air, aux yeux des hommes superficiels, d'établir un principe de morale beaucoup plus parfait que celui du christianisme même, tandis qu'en réalité il laisse pleine liberté aux passions et détruit toute morale. Qu'est-ce qu'une loi sans législateur? Qu'est-ce qu'une loi qui n'a pas de sanction?

Non, la vraie vertu n'est pas à la condition dont la fait dépendre une sagesse aussi folle qu'arrogante. Y aurait-il donc quelque désordre à ce qu'un être aspire à sa fin et y dirige ses actions? Or quelle est la fin de l'homme? La raison et la saine philosophie, d'accord avec la révélation, ne proclame-t-elle pas que c'est le bonheur, et que ce bonheur n'est autre chose que Dieu lui-même? D'où il suit que tendre au bonheur et tendre à Dieu comme à notre fin sont deux expressions identiques. Et cette noble destinée, ce but que l'infinie sagesse comme l'infinie bonté a cru pouvoir assigner à notre existence, il ne nous serait pas permis de l'avoir en vue dans la pratique de la vertu! Il faudrait, pour être vertueux, dédaigner les biens que la main libérale du Créateur nous offre, renoncer à l'espérance, renoncer à Dieu! Quel paradoxe! ou plutôt, quelle contradiction et quelle absurdité!

Il est bien vrai que le bonheur ne doit pas être le dernier terme de nos pensées, comme il n'est pas l'unique fin de notre existence :

la raison veut qu'en nous le proposant comme notre fin particulière, nous le rapportions à une fin plus haute, la gloire de Dieu, fin générale et suprême de toute la création. Mais subordonner une fin à une autre plus excellente n'est nullement l'exclure.

On ne conçoit guère, avec un système tel que celui que nous venons d'exposer, ce que peut signifier le mot de religion. Qu'est-ce qu'une religion avec un Dieu moitié fait et moitié à faire; qui, sous le premier rapport, n'est qu'une éclosion du cerveau de l'hégélien, et dont, sous le second, l'hégélien lui-même est une éclosion? En adorant son *absolu* et son *idéal*, qu'adore notre philosophe, sinon lui-même et ses propres pensées? Et dans son *Dieu père*, ou, comme il s'exprime encore, dans l'*abîme son père* [1], qu'adore-t-il, si ce n'est la nature? Cette dernière, représentée par un de ses agents les plus brillants et les plus utiles, est même, pour tous les temps antérieurs à la philosophie de l'absolu, le seul dieu dont le culte obtienne son approbation. « Avant que la religion, dit-il, fût arrivée à proclamer que Dieu doit être mis dans l'absolu et l'idéal, c'est-à-dire hors du monde, un seul culte fut raisonnable et scientifique, ce fut le culte du soleil. Le soleil est notre mère-patrie et le dieu particulier de notre planète [2]. » Mais aujourd'hui même, le soleil n'ayant pas cessé d'être *le dieu particulier de notre planète*, pourquoi son *culte* ne serait-il pas toujours *raisonnable et scientifique?* Pourrait-on même, sans faire injure à ce dieu et s'exposer à ses vengeances, le supprimer? Il doit évidemment, par conséquent, être maintenu ou rétabli à côté de celui de l'absolu. *L'absolu* et *le soleil*, voilà donc les deux dieux ou les deux portions d'un même dieu que la religion de M. Renan propose à notre adoration! Il y en a même encore un troisième qui revendique sa part de nos hommages : c'est Adonis. Quoique M. Renan ne l'enseigne pas en termes exprès, cela résulte clairement des paroles étranges qu'il adresse *à l'âme pure de sa sœur Henriette :* « Tu dors maintenant, lui dit-il, dans la terre d'Adonis, près de la sainte Byblos et des eaux sacrées où les femmes des

[1] *La chaire d'hébreu au collége de France*, p. 28.
[2] *Les sciences de la nature*, etc., p. 766.

mystères antiques venaient mêler leurs larmes [1]. » Les infâmes mystères d'Adonis étaient donc saints aux yeux du sévère moraliste, puisqu'ils avaient même la vertu de sanctifier les lieux où ils se célébraient, et s'il ne les prescrit pas formellement, au moins n'y voit-il rien que de très-louable. C'est ainsi qu'il entend le *sens moral* et la *vertu désintéressée*, la pratique du *renoncement* et du *sacrifice !* C'est ainsi qu'il *continue* Jésus-Christ ! C'est ainsi enfin qu'il se trouve conduit par sa loi du progrès à rétrograder de deux mille ans, jusqu'en plein paganisme !

Ce serait perdre le temps que de s'arrêter à montrer que des doctrines si monstrueuses sont un crime contre la religion et la société, dont elles sapent toutes les bases. Heureusement elles portent contre elles-mêmes, dans leur palpable absurdité, le meilleur des préservatifs. Je le demande : les Petites-Maisons pourraient-elles sans étonnement entendre des extravagances pareilles, de ces extravagances, dis-je, que ne cesse de débiter avec orgueil, au nom de la raison et de la science, un membre de l'Institut ?

On conviendra, j'espère, que s'il ne croit pas aux miracles de l'Evangile, ce n'est pas faute de foi. Les prodiges les plus monstrueux n'ont, en soi, rien qui l'étonne, rien même qui ne lui paraisse très-naturel : pourvu que Dieu ne se mêle de rien, et que le soin de tout faire soit laissé à la *loi du progrès* et au *temps,* il n'y a plus d'absurdité qui ne lui paraisse croyable.

M. Renan a dit : « Que la médecine soutienne que le génie est une maladie du cerveau...., peu importe. Les mots de sain et de malade sont tout relatifs. Qui n'aimerait mieux être malade comme Pascal que bien portant comme le vulgaire ? Les idées étroites qui se sont répandues de nos jours sur la folie égarent de la façon la plus grave nos jugements historiques dans les questions de ce genre. Un état où l'on dit des choses dont on n'a pas conscience, où la pensée se produit sans que la volonté l'appelle et la règle, expose maintenant un homme à être séquestré comme halluciné. Autrefois, cela s'appelait prophétie et inspiration [2]. »

M. Renan peut être satisfait : il n'est assurément pas *bien por-*

[1] *Vie de Jésus*, p. 11.
[2] *Ibid.* p. 452. — Il est bon de remarquer que c'est pour ne pas avoir l'air de

tant comme le vulgaire. Personne désormais, pour peu qu'il soit bien portant de cette manière, ne s'avisera, j'espère, de lui contester l'honneur d'*être malade comme Pascal*, et même beaucoup plus que Pascal; d'avoir, en un mot, cette *maladie du cerveau* dans laquelle *la médecine*, à ce qu'il a dit, fait consister *le génie.* Nul doute que s'il eût vécu *autrefois*, il n'eût été placé au premier rang des *prophètes* et des *inspirés.* Que *maintenant* donc il prenne garde!...

Pourtant ce même Pascal, dont il admire tant et reproduit à un si haut degré de perfection *la maladie*, n'en disait pas moins en parlant des Renans de son temps : « En vérité, il est glorieux à la religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables... [1]. »

Et longtemps avant lui saint Paul les caractérisait ainsi d'avance dans la personne d'autres sages moins insensés et surtout moins coupables qu'eux : « Ils se sont évanouis dans leurs raisonnements, et leur cœur insensé s'est obscurci; se disant sages, ils sont devenus fous. » Et encore : « Et comme ils n'ont pas jugé à propos de reconnaître Dieu, Dieu les a livrés à un sens réprouvé... [2]. »

trop abaisser Jésus que M. Renan s'est vu obligé de relever ainsi, de réhabiliter la folie. Il savait bien, du reste, que le lecteur ne prendrait pas la chose à la lettre. Aussi tel n'était pas son but : un résultat plus important à ses yeux, c'était de lui laisser dans l'esprit la *prophétie* et l'*inspiration* comme synonymes d'*hallucination* et de *folie.*

[1] *Pensées*, t. II, p. 10.

[2] Rom., I, 21, 22, 28. — Ce dernier passage, à la lettre et pour conserver l'assonnance de l'original, devrait ainsi se traduire : « Et comme ils n'ont pas approuvé d'avoir Dieu en connaissance, Dieu les a livrés à un sens réprouvé. »

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

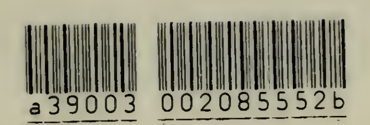
FIN DE LA TABLE.



ERRATA.

Pag. 9, lig. 3, *au lieu de :* apparition ? *lisez :* apparition !

— 73, note 2, *au lieu de :* art. IV, p. 204, *lisez :* p. 35.


a39003 002085552b

